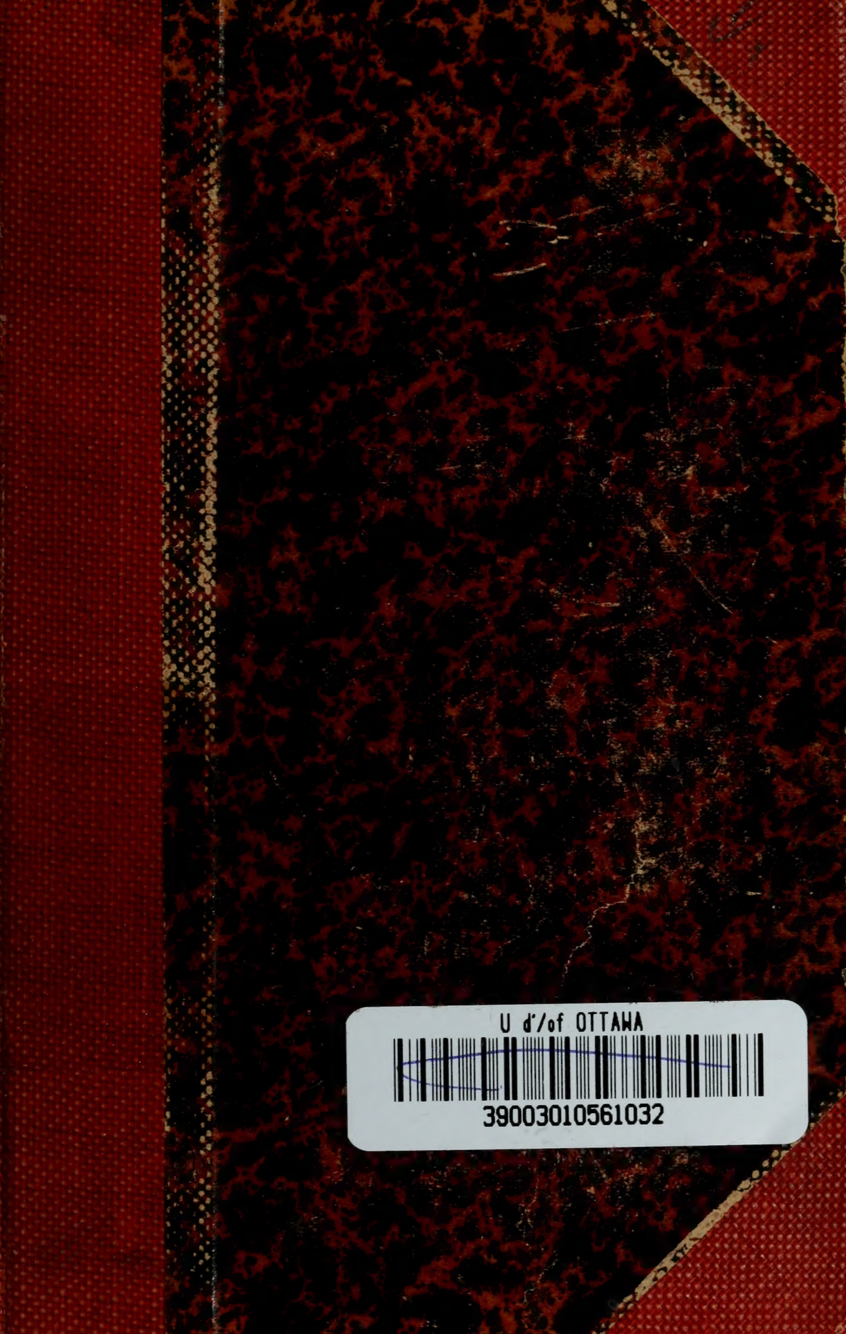
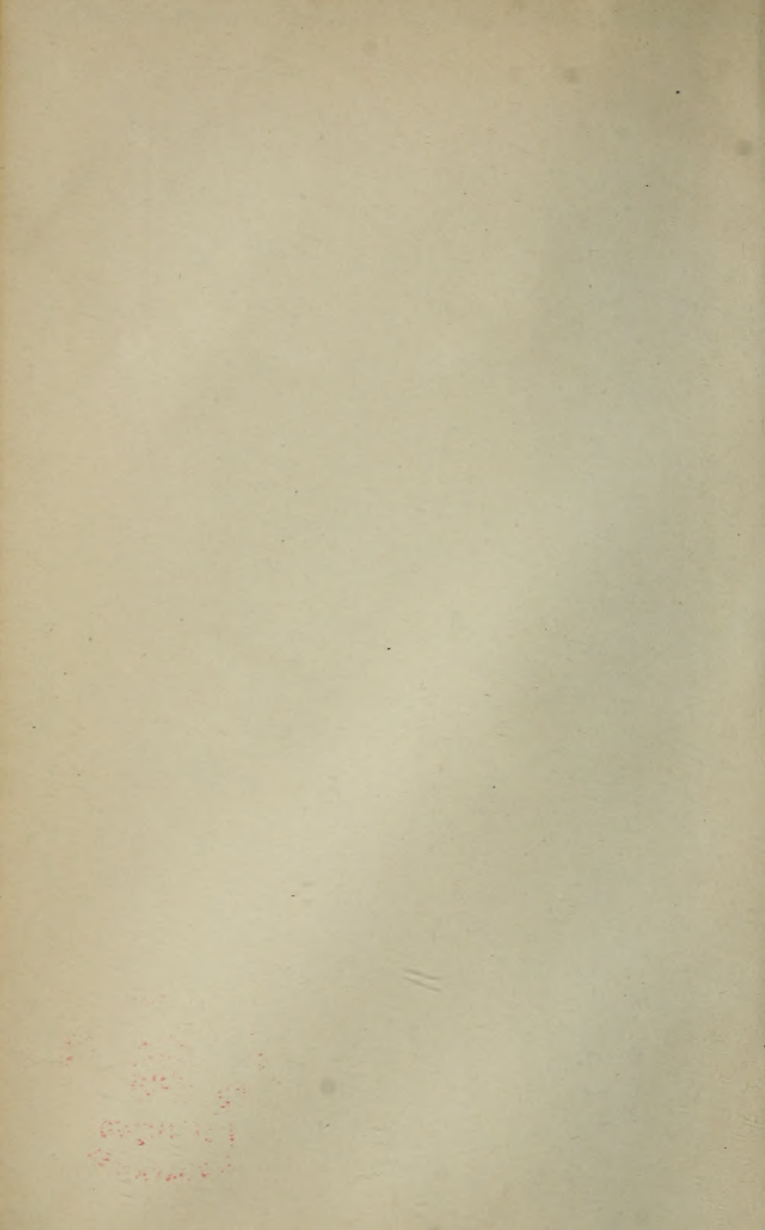
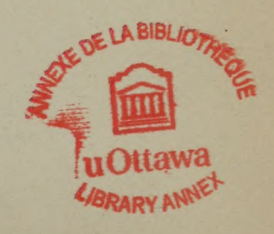

U d'/of OTTAWA
39003010561032





LES TENTATIONS DU JEUNE HOMME

DU MÊME AUTEUR

La Doctrine morale de l'Évolution. Paris, Beauchesne.

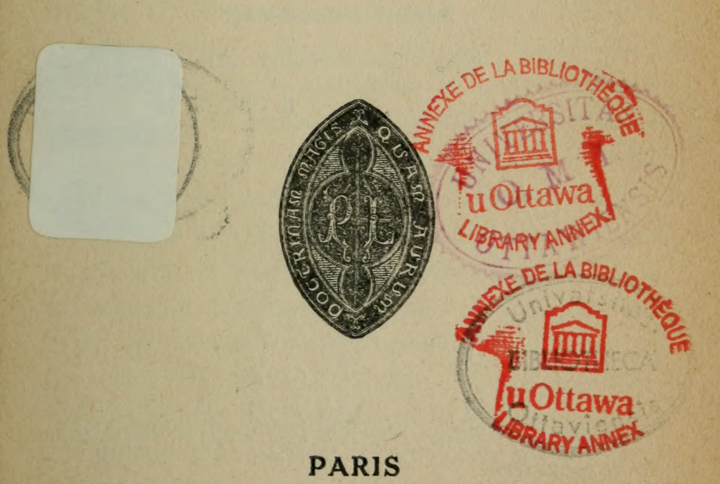
Les Tentations du Jeune Homme

PAR

ÉMILE BRUNETEAU

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DE THÉOLOGIE DE POITIERS

> La Tentation est le confluent tumultueux des passions, des lois morales et des puissances surnaturelles. La barque humaine y flotte et y tournoie.



PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

Nihil obstat.

Pictavis, die 17ª Januarii 1912.

V. MERCIER, *Censor designatus.*

Imprimatur.

Pictavis, die 18ª Januarii 1912.

A. de VAREILLES-SOMMIÈRES, *Vic. Gén.*

Permis d'imprimer.

Parisiis, die 23ª Januarii 1912.

H. ODELIN, *Vic. Gén.*

LES TENTATIONS DU JEUNE HOMME

Causerie préliminaire

Les livres sont comme les habits, ils doivent être faits sur mesure et en vue de destinataires déterminés. S'ils sont composés pour tout le monde, ils risquent de ne l'être pour personne : insuffisamment adaptés, c'est par hasard qu'il leur arrivera de se raccorder à la curiosité ou au besoin d'un public. Leur influence, bonne ou mauvaise, n'est réelle que si l'esprit de l'auteur se lie par quelque endroit à l'esprit du lecteur : qu'il n'y ait ni langue ni idées communes entre eux, le lecteur ne comprend pas ; qu'il n'y ait nul sentiment partagé, le lecteur s'ennuie, et, à moins d'être contraint à la lecture par devoir, il rejette l'ouvrage. Un volume de la métaphysique d'Aristote entre les mains d'un enfant ou d'un paysan est un poids inutile et de même entre les mains de la plupart des adoles-

cents les œuvres de saint Jean de la Croix. Les livres n'agissent qu'appropriés.

Ce n'est pas tout d'être lu ; l'essentiel c'est le résultat de la lecture : il variera suivant l'âme du lecteur. *Le Disciple* de M. Bourget peut être un tonifiant pour des esprits solides, un semeur de bienfaisantes inquiétudes pour des âmes illusionnées, et pour certains cœurs faibles, déjà attaqués, un poison. Il faut en dire autant des plus belles œuvres de M. R. Bazin, et lui-même a pris soin de s'en expliquer [1] ; un livre n'est presque jamais bon absolument. La Bible elle-même, au très sage jugement de l'Église, ne doit pas être mise entre n'importe quelles mains, et il est indispensable que des notes préviennent les idées fausses ou les fâcheuses impressions qu'en retireraient des lecteurs mal préparés. Toujours il y a lieu de considérer à qui l'on destine un livre, et ce qui sauve les uns perd les autres.

Que tirer de là? — Que, « trop de mondes étant contenus ensemble dans la société humaine [2] », et dans chacun de ces mondes les hommes étant trop dissemblables, il est à propos de n'écrire que pour un seul lecteur à la fois ? Conclusion

1. Cf., dans *Questions littéraires et sociales*, le chapitre intitulé : « Les lecteurs de romans », p. 141.

2. Cf. Newman, *Le monde invisible*, t. IV, sermon 13.

amusante et qui en toute rigueur risque elle aussi de décevoir ; car, dans ce cas même, l'espoir de frapper juste peut être vain ; l'accommodation jusque dans le plus intime contact d'homme à homme n'est jamais qu'approximative, parce que les âmes habitent des retraites cachées où l'œil le plus perçant ne fait que les entrevoir et les deviner ; nous sommes, au tréfonds, mystérieux et impénétrables à nos plus chers amis et souvent à nous-mêmes. Au surplus, nous changeons sans cesse, et de même qu'une certaine obscurité enveloppe les plus francs, chez les plus stables ce qui était juste avant-hier ne l'est qu'à moitié aujourd'hui. Seule, la grâce de celui qui traverse toute chose d'un regard [1] est armée de l'opportunité parfaite et force, à coup sûr, l'entrée des cœurs.

Il en est du dessein d'écrire comme de tout projet dans la vie humaine ; on ne l'entreprend point sans courir le danger de perdre sa peine ; toutefois il est permis, en circonscrivant son public, d'espérer qu'on ne travaillera pas tout à fait en vain ; les ressemblances entre un grand nombre d'hommes sont assez réelles pour qu'on leur adresse à tous le même lan-

1. Cf. *ad Hæbræos*, cap. IV, v. 12-13 : « *Vivus est sermo Dei et efficax ... omnia nuda et aperta oculis ejus.* »

gage avec quelque chance d'efficacité. Puis il est infiniment probable que, dans la foule des inattentifs, il se rencontrera quelques âmes qui attendent et pour lesquelles la Providence nous insufflera les pensées utiles.

Ces réflexions m'ont inspiré d'adresser ce livre à un public limité, à savoir, aux jeunes gens qui ont dépassé leur seizième année. Ils sont à un âge indécis, comme, dans nos climats, ce mois d'avril où se mêlent les premières chaleurs du printemps qui va venir et les derniers restes du froid qui n'est pas encore parti. Aux alentours de cette date commence l'éducation que l'on se donne à soi-même, laquelle, chez les hommes de quelque valeur et de quelque ressort, compte plus que toutes les influences subies. Aussi est-ce un passage important dans la vie et, si je l'ose dire, un virage décisif.

Pour préciser davantage, j'ai principalement en vue les jeunes gens catholiques qui étudient ou qui ont étudié. Futurs médecins, futurs avocats, futurs notaires, futurs officiers, futurs ingénieurs, futurs professeurs, ou simples futurs propriétaires (c'est aussi une haute fonction que d'être propriétaire), je vous dédie ces pages.

En m'adressant à vous, je m'adresse à une élite. Les hommes, quoi qu'il en soit de la légitimité partielle des aspirations démocratiques,

furent et seront inégaux. La fortune conférera toujours une supériorité, et si la fortune est une puissance, la culture intellectuelle en est une autre qui, tout pesé, la surpasse ; car devant la première on plie l'échine, mais devant la seconde on plie l'esprit. Or, malgré certaines théories soutenues avec éclat et certes à bonne intention, la culture intellectuelle, comme la fortune, sera toujours la part de quelques privilégiés ; l'instruction complète, étendue à tous, est une utopie. Beaucoup ne se soucient guère d'apprendre et n'étudieraient que forcés, c'est-à-dire sans résultat ; beaucoup sont inaptes à s'instruire au-delà des éléments. Puis l'instruction supérieure universalisée exigerait une modification économique et professionnelle si profonde qu'on doute légitimement de sa possibilité. Les bras jeunes seraient enlevés jusqu'à vingt-cinq ans et souvent au-delà à la campagne et aux métiers ; où prendrait-on le nombre nécessaire de travailleurs et quand se feraient les apprentissages ? A moins qu'un machinisme mieux combiné n'abolisse les exigences présentes du travail, il faut renoncer, pour l'immense majorité, à étendre l'instruction au-delà de l'école primaire. Enfin, la plupart des gens cultivés seraient ennemis du labeur manuel, qui est, pourtant, aussi nécessaire à la base de la civilisation que le tronc du pommier à ses

fleurs blanches et roses et à ses fruits. Les piètres moissonneurs ou laboureurs que feraient une troupe d'agrégés, et les voit-on davantage sous les espèces du charron ou la truelle en main! Quand on nous aura refait des âmes de Spartiates, nous verrons. En attendant, par une conséquence ironique, la suprême civilisation, en se réalisant jusqu'au bout, se détruirait. Si blessantes qu'elles soient, il faut se soumettre aux nécessités, et, pour réagir généreusement contre toute apparence d'esclavage, il n'est pas bon de courir à une extrémité contraire, incompatible avec les conditions de l'humanité réelle.

Il y aura donc, à l'avenir comme par le passé, des gens cultivés, des gens qui le seront moins et des gens qui ne le seront pas; et pareillement, malgré les malfaisantes chimères des théories individualistes, personne n'est isolé ni ne peut vivre par soi et pour soi seul. Toujours les hommes agiront de mille manières les uns sur les autres, et les plus intelligents, les mieux armés, les plus actifs seront des chefs de files.

Vous-mêmes déjà, jeunes gens pour qui j'écris, en vertu de votre éducation vous constituez parmi ceux de votre âge une aristocratie et vous êtes destinés, dans les villes ou les bourgades où vous irez, à demeurer, par la culture, supérieurs à la plupart de vos contemporains. Vous ne pour-

rez vous enfermer dans une vie uniquement personnelle et n'avoir souci que de vous. Que cela vous agrée ou vous déplaise, vous serez à part de la foule, objets des regards, écoutés, imités ; vous aurez une responsabilité sociale et, si je suis assez heureux pour vous garder au bien, en vous gardant je garde ou je regagne des centaines d'autres Français.

Vous l'entendez : celui qui vous parle, en ce moment, n'a pas la voix d'un flatteur ; c'est de vos devoirs qu'il se propose de vous entretenir ; mais il a le cœur d'un frère ; à peine vous précède-t-il de quelques années, et pour redevenir ce que vous êtes il n'a qu'à remonter la courte chaîne de ses souvenirs. Il n'enflera pas la voix et ne dressera pas devant vous « des fantômes à étonner les gens ». *Nous causerons*, sans artifice, de bonne foi, voulant voir les réalités comme elles sont : à qui les perçoit bien, elles parlent fort clair et elles sont plus éloquentes que tous les effets de rhétorique.

Commençons, si vous le voulez, par vous décrire vous-mêmes dans une sorte de *De Juventute* ; sachant ce que vous êtes, je vous parlerai plus juste et, vous, en voyant que je me suis attaché à vous connaître, vous serez inclinés à m'écouter.

CHAPITRE PREMIER

De la Jeunesse

Sentimentaux, — poètes, — amis de l'avenir, — amis de l'idéal, — généreux, — idéologues, — francs, — vaniteux, — très changeants, — pleins de contrastes, — penchant et répugnance pour les conseillers plus âgés.

Qu'est-ce qu'être jeune?

C'est se trouver aux alentours de vingt ans, c'est porter un visage frais, et c'est encore beaucoup d'autres choses plus intérieures. Certes, l'âme a ses propres saisons qui ne coïncident pas toujours avec celles du corps : il y a des jeunes par l'âge qui sont par l'esprit des enfants ou des vieillards endormis et lourds ; par contre, dans certains cœurs l'hiver n'entre jamais. La jeunesse complète est la réunion de plusieurs éléments séparables et, aux diverses périodes de la vie, on en trouve des fragments disjoints. Essayons de fixer ses principaux traits.

*
* *

Les enfants n'ont que très peu de vie intérieure; leur activité s'écoule en mouvements.

Toujours remuants, amusés et ravis par le flot des sensations que leur apporte le monde extérieur, ils ne sont que gambades, gestes et babil. La réflexion leur coûte beaucoup. Quand ils s'y appliquent, c'est par ordre et avec l'aide d'un maître. On a remarqué qu'ils sont aisément cruels ; c'est que n'ayant eux-mêmes qu'un très faible sentiment de la douleur ou de la tristesse, ils ne l'imaginent pas chez autrui. Se connaître, en effet, et s'analyser est le dernier de leurs soucis et, du reste, ils en sont incapables : les petits philosophes ne pullulent pas parmi eux ; en revanche abondent les maçons, les dessinateurs, les imagiers. Ce sont les couleurs et les reliefs des choses qui les captivent et, pour la plupart, ils saisissent si bien l'aménagement de leur milieu qu'ils s'y adaptent à merveille et s'y meuvent à l'aise comme des barbets souples et avisés.

Mais il arrive un moment où l'attention, attirée avec violence au dedans, délaisse le spectacle bigarré et divers des êtres physiques. Une seconde initiation s'inaugure, presque une seconde naissance, et l'homme intérieur, dans l'indécision et les tâtonnements, commence d'apparaître. Le jeune homme se dégage de l'enfant ; en lui s'ébauchent des sentiments vagues et impétueux dont il est étonné ; pendant une longue

période, le monde extérieur ne l'intéressera plus guère, à moins qu'il n'appartienne à la famille des âmes très superficielles pour qui la terre n'est qu'un champ de course et l'existence un exercice sportif. Pour le plus grand nombre, si vifs que soient les charmes passagers d'un voyage ou d'une promenade, un monde nouveau et plus intime les fascine et les tyrannise ; je ne sais quel nuage les enveloppe et s'interpose entre eux et le monde visible ; ils se déshabituent d'observer les êtres matériels et, quand ils veulent le faire, la fumée qui monte de leur cœur leur brouille les choses et en change les aspects. Leur grande affaire est de s'écouter et de se regarder vivre, et les voilà presque uniquement spectateurs d'eux-mêmes. Comme les pommiers se couvrent de fleurs en mai, la table de la plupart des jeunes gens se couvre de journaux intimes, de notes personnelles, de carnets d'impressions, d'ébauches autobiographiques.

D'instinct ils sont portés vers les moralistes, de qui ils attendent de vives lumières sur le monde nouveau et troublant de leur cœur et qui, en tout cas, les entretiendront des choses qu'ils aiment. Mais autant Pascal, La Rochefoucauld ou même Vauvenargues et Joubert les attirent, autant ils restent pour eux impénétra-

bles, car chacune de leurs maximes est une condensation d'expériences : pour ceux qui n'ont encore ni expérimenté ni réfléchi elles sont, à peu de chose près, lettre close. Retournent-ils à eux-mêmes, leur inexpérience se manifeste encore ; trop ignorants du mécanisme délicat et enchevêtré de la nature humaine, incapables d'analyses rigoureuses, ils tâtonnent avec ivresse au milieu de leurs idées et de leurs impressions, comme un homme qui vient de la pleine clarté du dehors et se reconnaît à grand peine dans une chambre obscure. Que de méprises chez ces acteurs novices d'une pièce qu'ils ne comprennent qu'à demi !

Pour tout dire, les jeunes gens sont des *sentimentaux*, quelques-uns si profondément qu'ils le seront toujours. Mais cela est l'exception ; la règle c'est que l'on soit sentimental aux alentours de vingt ans. La prédominance de quelques passions bonnes ou mauvaises, qui grandissent au-dessus de tous les phénomènes de la conscience et commandent les désirs : voilà le trait le plus original et le plus caractéristique de cette saison de la vie.

*
* *

Le sentiment stimule l'imagination. On n'est

guère sentimental sans être imaginatif. Y a-t-il un cœur de dix-sept ans, si prosaïque sera-t-il plus tard, qui ne soit lyrique à l'occasion? Tous les jeunes gens ne composent point des vers et, d'ordinaire, ceux qu'ils bâclent sont dépourvus d'art et détestables, mais la quasi-unanimité porte un certain fond habituel de sentiments et lance des bouffées de rêves qui seraient une excellente matière à poésie. Ainsi faits, comme il leur est naturel d'être moins sensibles aux raisons d'utilité qu'aux raisons d'esthétique! Des poètes, *genus irritabile vatum,* comme tous ceux que possèdent des passions vives, ils ont aussi une vive susceptibilité! Ce n'est qu'avec une extrême adresse qu'il convient de critiquer leurs sentiments. Si la main qui touche ces écorchés vifs appuie ou manque de dextérité, ils crient.

Tout cela dure peu. La plupart des hommes ne soupirent des élégies que l'espace d'un court printemps. Après quoi, la source des pleurs poétiques se tarit. — Mais chez presque tous, elle a coulé. On le comprend. La plupart des jeunes gens aiment, sans trop savoir quoi, mais ils aiment. Or l'amour, parce qu'il étouffe dans le réel, se fait spontanément poète. Sa coutume est d'embellir et de transfigurer ses objets ou même de les fabriquer de toutes pièces ; ainsi le cœur exalté des adolescents superpose au monde mi-

parfait qui existe un monde plus beau. C'est au point que plusieurs d'entre eux vont par la vie à demi-hallucinés. Ceux-là mêmes dont l'imagination est médiocre, avec une magnifique inconscience de la réalité, remplissent des projets les plus grandioses le vaste inconnu de l'avenir : *Omne ignotum pro magnifico*. Ce n'est pas une parole à l'usage de ceux qu'a mûris la rude expérience, mais à l'usage des jeunes. Ils se voient riches, honorés, heureux, celui-ci général, cet autre député, un troisième médecin ou écrivain célèbre. Plus souvent encore, sans rien préciser, ils attendent je ne sais quoi de merveilleux et d'inouï ; leurs espérances ne s'assujétissent point aux vraisemblances ni aux possibilités ; elles bondissent, impétueuses et les bras levés, hors du réel. Des êtres qui croissent chaque jour en force ne sont qu'élan tendu vers l'avenir et n'ont pas encore éprouvé la douloureuse sensation de leurs limites.

*
* *

La séduction qu'exerce sur eux l'avenir où ils ont projeté et solidifié leurs espoirs, jointe à leur ignorance, les rend fort dédaigneux du passé ; il est peu naturel à un jeune homme de se faire érudit. Que lui importe ce qu'ont pensé,

inventé, institué ceux qui vécurent? C'est ce qui fut et, lui, il pense à ce qui sera. Il ne veut pas ruminer ni souvent même continuer, il veut créer. Ce n'est pas à hier qu'il s'intéresse, c'est à demain; s'il ne méprise pas les anciens, il leur est au moins assez inattentif; ce que lui et ses pareils vont accomplir surpassera de si loin ce qui s'est jamais vu! Au fond de tout cœur de dix-huit ans fermente et s'agite un révolutionnaire. Chaque génération, d'abord et par instinct, s'oppose à celle qui la précède et rêve d'autre chose. Le présent ne lui paraît point sacré, intangible, éternel, mais plutôt ennuyeux et à réformer. Je ne crois pas exagérer. Pour qu'une doctrine allume l'enthousiasme des jeunes cœurs, ne faut-il pas, fût-elle très vieille, qu'elle fasse peau neuve et qu'elle leur paraisse inventée de la veille; si, par surcroît, on a l'habileté de lui donner un air d'opposition aggressive, la voilà irrésistible. Il est habituel aux vieillards de trop se défier de tout ce qui revêt même la plus anodine apparence de nouveauté; ils sont tout naturellement partisans des institutions au milieu desquelles leur vie s'est assorti une place et des idées dont ils se sont nourris; souvent même ils poussent l'horreur des changements jusqu'à l'immobilisme complet et au respect fâcheux pour des choses inutiles ou

nuisibles. Un goût contraire emporte les jeunes gens, ils aiment trop le nouveau, ils se laissent entraîner par les charmes du changement, sans réfléchir si changer est toujours progresser. La stabilité des choses existantes les agace ; le monde leur paraît monotone. J'en ai vu trouver un secret plaisir à des écroulements de choses très vénérables et très aimées. Ce qui allait survenir était de l'inconnu ; enfin ! au lieu de rebattre les ornières, on irait à l'aventure ; plus de ces programmes fixes et invariables qui convertissent par avance l'avenir en passé ! Cette certitude des incertitudes futures les réjouissait si fort que leur contentement éclatait malgré eux et abolissait presque leurs regrets. Tenez pour certain qu'au fond de tout jeune cœur vivote un sauvage impatient du joug, un petit Attila qui, pour la beauté de la chose, désire les destructions, les révolutions et les guerres. Dans la première partie de la vie, sauf chez ceux qui dorment de leur berceau à leur cercueil, l'amour des branle-bas est aussi vif que, dans la seconde, l'amour de la fixité. Cela est connu et par tout pays le contraste entre les jeunes gens et les vieillards est classique. La raison principale en est que ceux-ci sont assis à la poupe et tournés vers le passé, ceux-là au contraire se tiennent debout à la proue, face à l'avenir.

L'antithèse ne se limite pas à ce point. Pour l'ordinaire la paix charme les vieillards ; le trouble, la turbulence, les vives oppositions d'actes ou de paroles ne sont pas leur fait, parce qu'ils aiment le repos et s'y tapissent comme dans une bonne retraite. Les jeunes, à l'inverse, crânes et amis des bravades, bataillent volontiers. Coups d'épée, coups de fusil, ou si les mœurs du milieu ne le permettent plus, coups de langue, contradictions ardentes, démarches hardies : voilà des choses dont ils raffolent. C'est l'effet de l'exubérance physique, surtout de l'impétuosité des convictions, des amours et des haines. Et tout au fond du cœur, ce qu'ils recherchent dans les luttes, c'est l'image et les émotions de la guerre, les chocs sous lesquels résonneront toutes les cordes de leur lyre intérieure.

*
* *

De la même ardeur d'imagination et de sensibilité découle un trait assez fréquent chez eux. Ils ont porté si haut leur idéal de perfection, ils ignorent tellement la complexité des situations réelles qu'ils critiquent avec entrain gens et choses. Ce n'est point toujours ni même habituellement esprit mal tourné et cœur sans bienveillance ; c'est plutôt excès d'admiration enthou-

siaste et simplificatrice pour l'idéal. Les taches de ce qui existe les blessent. Leurs acerbes critiques sont une des formes, la moins aimable certes mais très explicable, de leur amour du parfait. Le réel leur paraît odieux ou ridicule parce qu'ils voient le mieux avec netteté, parce qu'ils ignorent les causes souvent vénérables ou nécessaires qui ont amené ce qui est, parce qu'ils ne sentent pas que la perfection est irréalisable dans les institutions et les hommes, et que la poursuivre avec trop de rigidité est souvent désastreux. Le jour où l'on est persuadé que ni les hommes ni les choses de ce bas monde ne peuvent être complètement justes et irréprochables, et que la sagesse consiste à se contenter d'une perfection relative, on a cessé d'être jeune. Ce n'est point à vingt ans, pour l'ordinaire, qu'on s'adapte et qu'on se résigne ; et, sans doute, c'est tant mieux ! L'équilibre résulte d'une composition de forces contraires. Il faut, pour le progrès ou le simple maintien de ce qui est acquis, qu'auprès de l'amour du réel vive le culte du meilleur, fût-il un peu utopique. Un monde composé des seuls vieillards serait comme la terre au mois d'octobre où elle se recueille et ne s'enrichit plus, et un monde composé des seuls jeunes gens serait comme un mois d'avril où la terre esquisse des fleurs et

des feuilles, mais sans fruits. Entre courir follement et piétiner il y a la marche raisonnable et utile ; que l'on supprime les jeunes ou les vieux par la coopération desquels elle se réalise, on la supprime.

Dieu merci, toutefois, l'amour de l'idéal ne pousse pas les jeunes gens vers la seule critique. S'ils déchirent et déracinent, ils aiment aussi et sont, plus qu'à n'importe quel autre âge, capables d'admirer. Quand ils ont rencontré un homme qui a su faire briller à leurs yeux quelque morceau de leur idéal, science, justice, dévouement, vertu, ils se donnent à lui sans réserve. Si une institution les a conquis par son éclat, quoique existante, ils ne compteront pas leurs sacrifices pour elle. La grande affaire avec eux, c'est de trouver le chemin de leur cœur et d'y agiter une certaine petite flamme qui s'élève aussitôt en un grand incendie. Plus tard, l'esprit, exercé et moins prompt à la confiance, distingue, approuve ceci en désapprouvant cela, et tempère ses enthousiasmes de craintes, de doutes souvent de réserves formelles. Les jeunes, quand ils admirent, distinguent peu et supportent malaisément que l'on distingue. Là, comme en toute autre chose, ils portent leur passion intransigeante et qui ne sait pas se nuancer. S'ils risquent de se tromper et s'ils blessent la tolérance,

par contre ils connaissent, les heureux, le ravissement des vénérations entières et des admirations totales. Le torrent de leur enthousiasme se précipite d'un grand élan spontané, et aucune pierre, sur le trajet, ne le divise ni ne le retarde. Qu'ils en jouissent! Cela ne leur sera pas longtemps possible.

*
* *

Le cœur des jeunes gens, précisément parce qu'il s'embrase vite, est très généreux, mais ici il est nécessaire de distinguer.

Ils peuvent être égoïstes dans la pratique quotidienne et souvent ils le sont en effet, ne serait-ce que par suite de l'excessive et inévitable préoccupation d'eux-mêmes à laquelle les condamne la tyrannie de leurs sentiments. Ajoutez-y, chez presque tous, l'inaptitude à observer qui ne leur permet pas de deviner ni de devancer les désirs. Pour plusieurs enfin, le contentement rapide et sans travail préalable, auquel les accoutuma une trop facile éducation, les empêche de penser aux peines de leurs parents et de leurs domestiques. — Malgré cela, il est vrai que leur cœur est dévoué. Je ne veux pas alléguer certains sentiments où l'égoïsme et la vanité ont plus de part peut-être que la tendresse. Mais les amitiés,

à cet âge, sont vives et affectueuses. L'idylle de Jonathas et de David [1], comme de Nisus et d'Euryale [2] ou de Charles de Montalembert et de Léon Cornudet [3], se répète à chaque génération. Les meilleures amitiés datent presque toujours de la jeunesse ; alors les cœurs se pénètrent davantage et se donnent plus complètement.

Ce qui est caractéristique encore, les jeunes gens s'attachent à des fins générales et désintéressées, telles que l'Église, la Patrie, la Justice. Sans toujours apercevoir les humbles dévouements à leur portée, ils rêvent d'aventures héroïques où ils donneront argent, peine et vie. Plus elles sont vastes et lointaines, plus les causes les séduisent ; et la grande puissance d'aimer dont dispose leur cœur avec l'ignorance des tentatives passées et du possible expliquent le succès parmi eux de tant d'utopies : pourvu qu'elles soient belles, fussent-elles périlleuses, elles les entraînent. Les jeunes aiment le grand, le vaste, l'impossible même, s'il y a quelque chose d'assez audacieux et titanesque pour qu'ils le conçoivent sous la forme d'impossibilité.

Ensuite, à mesure que s'additionnent les années

1. Cf. *Bible*, Les Rois, livre Ier, chap. 18 et suivants.
2. Cf. VIRGILE, *Enéide*, chant IX, v. 224 et suivants.
3. Cf. Correspondance de Ch. de Montalembert et de L. Cornudet.

leur horizon se retrécit et, sauf pour les rares têtes où l'esprit spéculatif persiste, l'ambition devient modeste, la portée du regard assez courte. Le plus grand nombre des vieillards, voire des hommes faits, ne s'occupent point, comme l'éternel adolescent que fut La Fontaine, à « remuer en une demi-heure toute la carte de l'Europe ». Il est vain, à leur sens, de s'intéresser à des choses si éloignées, auxquelles ils ne peuvent rien et qui n'exercent qu'une influence insignifiante sur leur destinée personnelle. Au contraire, le cœur et l'imagination des jeunes ou de ceux qui le restent s'élargissent jusqu'aux confins du monde et au-delà !

*
* *

L'amour des vastes horizons, combiné avec le goût de la simplification qui est une conséquence du manque d'observations et d'expérience, fait de beaucoup de jeunes gens, pour peu qu'ils soient d'esprit ouvert, des amateurs ardents des idées générales ; ils sont, par tendance et même aux époques les plus positives, des intellectuels et des métaphysiciens ; tous les problèmes de la philosophie, à moins qu'ils ne leur soient présentés dans un langage rebutant et impénétrable, les passionnent. Plus tard, leur esprit deviendra

méticuleux, curieux des faits, observateur, érudit, collectionneur ; il est d'abord spontanément spéculatif et synthétique ; et c'est là l'une des ombres de vérité contenues dans la loi des *trois états* d'Auguste Comte.

Quelques beaux principes lumineux, qui enserrent dans leurs conséquences indéfinies toute la masse confusément entrevue des faits, cela les ravit. A trente ans, on voudra analyser, contrôler, à peine se risquera-t-on à quelques inductions sur les principes ; dix ans plus tôt, on se jette dans l'idéalisme, le monisme, l'évolutionnisme ou le thomisme, avec le même entrain que le Cid sur les Maures.

L'inaptitude à sentir la complexité embrouillée des choses et à proportionner les jugements à la fugacité du réel produit encore un effet bien connu des professeurs : les jeunes gens aiment les affirmations carrées. De degrés dans l'adhésion, de probabilités, de doutes, qu'il ne soit point question. L'incertitude les fait souffrir. Incapables de supporter l'indécision chez eux-mêmes, ils ne tolèrent point que les autres hésitent et n'énoncent pas des avis catégoriques. A tout âge, le scepticisme est une maladie ; chez des jeunes gens il est une sorte de dénaturation qui résulte d'une mode fâcheuse, d'influences délétères ou d'une rage de vanité et de parade. Encore l'impérieux

besoin de la nature jeune se rattrape-t-il : le scepticisme devient une attitude dogmatique, tranchante ; c'est le remplaçant paradoxal de la certitude.

Quand les jeunes suivent leur penchant, ils bondissent aux antipodes du scepticisme. Entiers, impétueux, impulsifs même, ils n'aiment ni n'affirment à demi. Les gradations et les nuances qu'impose l'expérience de la complexité des systèmes, des hommes et des institutions, leur sont odieuses. Ils n'opinent pas, ils décrètent ; ils ne blâment pas, ils flétrissent. O la belle ardeur à casser ou à dresser ! Un jeune homme qui se paralyse ou se retarde par des *si* ou des *mais* est un monstre de son espèce. Leur naturel, c'est un ouragan d'affirmations.

Aussi le comprend-on sans peine : la politique les passionne. Ne porte-t-elle pas en elle tout ce qu'il faut pour leur plaire ? Les objets de la politique, ce sont choses lointaines et vastes, dont on peut parler avec force et à l'indéfini, communément sans les savoir et sans rien savoir, qui prêtent aux rêves généreux, donnent l'illusion d'un immense pouvoir et font penser qu'on remue l'univers. Enfin, ce sont choses où les journaux et les clameurs des partis nous ont habitués à ne sentir jamais de doutes ni d'hésitations, que dis-je ? où il est mal porté et souvent

dangereux de demeurer perplexe. Tout animal qui se délecte de chimères nage là-dedans, comme un poisson dans l'eau. C'est dire les délices qu'y goûtent les jeunes esprits, grands songe-creux.

Les idées pures les enivrent et plusieurs d'entre eux les voient plus nettement que les réalités tangibles ; en conséquence, ils y croient de toute leur force et, avec la passion qui ne les quitte jamais, cette foi les fait logiciens impitoyables et raisonneurs à perte de vue. Personne ne sait mieux déduire et tirer des conséquences que les jeunes gens intelligents. Un dilemme tranchant les ravit ; j'en ai vus trépigner de joie à un argument bien asséné. Je ne prétends pas qu'ils sont logiques, nous verrons bien que non, mais ils ont de terribles logiques en séries divergentes. Raisonner, lier, coordonner est pour les meilleurs d'entre eux une passion, et cette sorte de plaisir intellectuel leur est si nécessaire que plus d'un ne supporte pas la lecture d'un livre mal agencé ou simplement dont l'armature logique est cachée. Le développement de leur pensée est rectiligne comme une route nationale. Ils vont en ligne droite devant eux, sans souci des à-côtés ni des faits récalcitrants, avec une belle bravoure intellectuelle. Un homme instruit par la vie regarde d'abord en tout projet à la

valeur des résultats ; mais, un jeune esprit, enivré de sa logique, regarde d'abord à la rigueur de ses déductions.

Nul ne peut en disconvenir : il y a une part d'aveuglement dans leur fureur de syllogiser ; n'y en a-t-il pas une aussi dans leur bravoure et leur amour des risques ? Oh ! le ciel me garde de calomnier leur cœur. Je pense que la force bouillonnante les pousse aux entreprises, que leurs vives imaginations dédaigneuses des tâches trop proches les portent aux aventures, que leur générosité les jette en des dangers utiles, mais ces beaux mobiles me paraissent secourus par une certaine et dans le cas admirable irréflexion, qui les empêche de détailler ou de soupeser les périls, et par une espérance instinctive née du sentiment de leur force, qui les assure du succès. Qu'ils aillent donc à la bataille, nos beaux soldats français, avec le sourire aux lèvres ; qu'ils partent donc, nos missionnaires, avec l'invincible espoir de convertir ; que tous entreprennent avec ardeur la tâche rêvée, quelle qu'elle soit, fondation d'un foyer vertueux, œuvres d'apostolat, livres ou autre travail, sans souci de l'insuccès possible ! Leur foi dans la réussite en double les chances, parce qu'elle double leurs forces. Je ne les chicanerai pas sur les motifs plus ou moins conscients qui les entraî-

nent; l'inconscient est aussi l'œuvre de la Providence, et c'est par une prévision de la sagesse du « Père qui est dans les cieux » que l'instinct nous soulève à moitié dans l'accomplissement des devoirs ou des projets difficiles. Où Montaigne ennemi de l'aveuglement trouve une occasion de déprécier et de critiquer, il me paraît qu'il y a une raison d'admirer l'ordre et la secrète harmonie voulus de Dieu.

*
* *

Le même cœur, soulevé par des sentiments puissants qui les portent aux grandes choses, les porte à une franchise parfaite; quand nous sommes possédés d'une passion intense et unique, excepté le cas où le secret est imposée par les circonstances, nous la montrons, nous en parlons, nous l'étalons. Les jeunes gens, emportés par la spontanéité et la vivacité de leurs idées toutes brûlantes, ont le cœur ouvert et la parole prompte. Ce sont de grands ennemis du charlatanisme. Quelle horreur instinctive pour tout ce qui est convention et fausse apparence! Les plus rusés Machiavels ont commencé par être des adolescents sincères et droits. La tortuosité et les intrigues qui cheminent à leur but par des voies savantes et cachées sont une

anomalie à cet âge. Qu'il n'y ait jamais, parmi eux, des finauds et de ces gens qui biaisent et s'essayent à la fourberie, je n'oserais l'affirmer, mais ils sont, grâce à Dieu, des raretés, et leurs plus grandes adresses sont d'ordinaire des maladresses. On les perce d'un coup d'œil. Non seulement la plupart sont ennemis de la fausseté, mais peu de défauts chez les autres excitent à un aussi haut degré leur indignation.

Plus tard, la conscience de la complexité et de la délicatesse des relations humaines leur enseignera les dangers d'une parole trop libre ; ils deviendront, du moins la plupart d'entre eux, adroits à maîtriser l'impétuosité de leurs sentiments qui d'eux-mêmes au reste se seront modérés. Le prix du silence leur apparaîtra ; sur leurs propres visées ou sur leurs jugements ils se tairont à propos. Heureux, si la prudence n'excède pas les limites de l'honnête et ne tourne pas à la duplicité ! En attendant, sur dix adolescents, y en a-t-il un capable de porter un secret? Je n'ose l'affirmer. La démangeaison de dire ce qu'ils savent est chez la plupart irrésistible et, si on l'analyse, on trouve qu'elle est faite en grande partie du juvénile désir de paraître informé !

*
* *

Cela nous amène à un aspect nouveau du caractère des jeunes gens : ils sont très vaniteux, c'est-à-dire dévorés du besoin d'être appréciés et d'en recevoir les marques. Je crois bien que nous le sommes à peu près tous, à différents degrés : « L'homme, dit Pascal, quelque avantage qu'il ait sur la terre, s'il n'est placé aussi avantageusement dans la pensée de l'homme, il n'est pas content ; c'est la plus belle place du monde. » Toutefois, quand les années viennent, l'ascétisme chrétien nous détache de cette grande affection à l'estime d'autrui[1] ; et, chez un bon nombre, une solide certitude de leur excellence propre, jointe au mépris pour les autres, les élève fort au-dessus de l'opinion et des appréciations. Chez ces derniers à la vanité se substitue l'orgueil, dont l'une des visées est de nous soustraire aux influences d'autrui, fût-ce, si la domination échappe, par la retraite et l'isolement. Ce second état, si ce n'est par la fermeté de la conduite, ne vaut pas toujours mieux que le premier.

Chez les jeunes gens, l'orgueil est assez rare, et c'est la vanité qui pousse sur leur caractère

1. Cf. *Imitation*, livre III, chap. 28, 36, et livre I, chap. 2, où se lit cette expression parfaite de l'humilité chrétienne : *Ama nesciri et pro nihilo reputari.*

comme sur son terreau naturel. Très affectueux et très désireux d'être aimés, beaucoup d'entre eux pendant plusieurs années envisagent la vie comme une longue suite de tendresses. La vanité, au surplus, bien qu'elle soit en plusieurs points le contraire de l'orgueil, lui est cependant apparentée. Je dirais volontiers que c'est la forme de l'orgueil, ou si le mot semble trop gros, de l'estime de soi, appropriée aux âmes débiles. C'est un orgueil par réverbération ; au lieu de se priser directement soi-même, le vaniteux se prise dans l'opinion d'autrui. Pour se mesurer soi-même, il prend mesure sur le jugement que les autres portent de lui. C'est la marque d'un esprit faible qui n'ose se fier à soi du soin d'apprécier juste. Aussi ce travers, assez rare et accidentel chez des esprits virils, est-il commun parmi les femmes et les jeunes gens : êtres de tête peu vigoureuse et de cœur très aimant.

Une autre cause contribue souvent à développer la vanité, c'est le grand usage que l'on fait de ce mobile dans l'éducation des enfants. Que de petites filles notamment sont conduites grâce à la vanité ! Il faut être louées, il faut être choyées, on sera donc câlines, travailleuses, même sages et posées : l'appétit des compliments sera plus fort que le très fort instinct de l'agitation. Moins employé dans l'éducation des garçons parce

qu'avec eux il est moins efficace, ce procédé ne laisse pas toutefois d'y servir. Tant y a que la vanité, quoique les jeunes gens n'en détiennent point le monopole, est très vive chez eux et s'y manifeste de mille façons.

Leur mise est souvent singulière, propre à attirer les regards et, pour le dire net, excentrique. Que de soins donnés à la chevelure ! Vêtements, air du visage, crainte de paraître laid ou gauche : voilà des préoccupations importantes chez beaucoup, nulles chez aucun. — Surtout très vif est leur désir d'étonner : il faut qu'ils éblouissent et stupéfient. Alcibiade, coupant la queue de son chien pour occuper les conversations d'Athènes, est un symbole. Quelles délices de passer pour un sacripant ! c'est pour ce plaisir autant que par leur impatience naturelle de toute règle et leur dédain des conventions que plusieurs se livrent à des espiègleries et des farces parfois énormes. Certains scandales même ont peut-être pour cause principale le désir d'affirmer une supériorité de mauvais aloi et d'exciter l'envie des sots. Farces ou désordres plus profonds, cela dure peu, si ce n'est chez quelques natures vulgaires et très médiocres. Quand l'âme a quelque profondeur, les sentiments s'appliquent vite à de meilleurs objets et prennent une autre forme.

Les jeunes gens d'élite, sauf dans le cas où un orgueil précoce les exhausse à leurs yeux à une hauteur unique, veulent obtenir des éloges de leurs maîtres, l'admiration de leurs condisciples et de leur parenté. Plusieurs même ont l'ambition de dépasser ce cercle et visent à la renommée agrandie dans l'espace et prolongée dans le temps, à la gloire. Les natures les plus délicates sont très sensibles aux marques d'estime ou de désapprobation ; les maîtres le savent vite ; quand ils manient le blâme ou l'éloge, ils touchent aux cordes du violon le plus vibrant et le plus fragile. Les tempéraments morts et inéducables exceptés, la louange et la critique appliquées à propos obtiennent des jeunes gens des efforts merveilleux, comme du reste, appliquées mal à propos, elles les découragent ou les rendent fats.



La vanité, avec plusieurs autres causes qui vont être indiquées, explique l'un des plus décevants aspects de la physionomie morale des jeunes gens : ils varient.

La plupart des hommes engagés assez avant dans la vie, ont leur profession, leur métier ou leurs habitudes qui en tiennent lieu. Idées, sen-

timents, attitudes, toute leur manière d'être intellectuelle, sentimentale et physique est fixée; leur vie intérieure présente fort peu d'imprévu; c'est une eau qui s'écoule dans un canal tracé entre deux rives connues, sans beaucoup de surprises. Si l'on met à part une petite minorité de brouillons et d'agités, ils n'improvisent plus, ils n'inventent plus; la plupart continuent aujourd'hui ce qu'ils ont fait la veille, répétant chaque jour, chaque mois, chaque année, les mêmes actes. Quelques-uns, cœurs plus jeunes et esprits plus alertes, inventent et créent encore, ils varient un peu leurs occupations et leurs plaisirs, mais un peu seulement, et le principal de leur activité se dépense à continuer le sillon commencé. La vie d'un homme de quarante ans ou même de trente-cinq a sa tradition, qui, plus ou moins rigide, plus ou moins susceptible d'être enrichie, domine le présent et commande l'avenir. Quoique les caractères ne soient jamais immuables, il arrive un moment où les tendances divergentes se sont cahin-caha accordées et tassées : il n'y a plus lieu de craindre ou d'espérer de notables changements. Je ne veux pas dire : à quarante ans, un homme est ossifié; encore moins : il est momifié; mais simplement : il a, au moral comme au physique, une physionomie assez constante et qui ne cesse pas, par un

intervalle de quelque dizaine d'années, d'être reconnaissable.

Il n'en va pas de même chez les jeunes gens, surtout quand ils ont une nature chaude et riche. Ils sont pleins d'imprévu, de diversités, de contrastes. Chacun d'entre eux n'est pas un homme, mais plusieurs, et cette collectivité intime est en guerre civile : à qui prévaudra ? Un étudiant en philosophie à qui on demandait de donner une définition de lui-même, répondit avec une bonne foi candide qui ne laissa pas d'effarer ses auditeurs : « Je suis une synthèse d'antithèses. » Ce qu'un regard plus aigu lui révélait en lui, tous ses amis auraient pu, en y regardant de près, le découvrir chez eux-mêmes.

De ces hommes opposés c'est tantôt l'un et tantôt l'autre qui paraît triompher. Sauf les exceptions, dues à des causes accidentelles comme un penchant très fort, par exemple chez un Mozart, ou une grâce spéciale de vocation, les jeunes gens rêvent d'une demi-douzaine de carrières possibles avant de choisir. Ils tâtonnent, ils essaient, s'enchantent puis se dégoûtent. Certes, à chaque tentative nouvelle ils se déclarent irrévocablement fixés, le parti est pris ; si l'on doute, ils s'indignent, après quoi ils changent eux-mêmes. Jugements, paroles, conduite, trois jours avant qui les prédira ? Presque tous,

pendant quelque temps, sont comparables au joli instrument qui tourne et crie sur nos toits. Leur définition est contraste, imprévu, mobilité, « girouétisme ». Ils vivent vaguement un grand nombre de vies avant de s'emprisonner dans leur unique vie réelle ; la plupart même ne persévèrent dans une voie déterminée que par l'autorité des parents et des maîtres ou par quelque autre nécessité. En désir, s'ils ne le peuvent autrement, ils s'évadent de la grande route droite et ils vagabondent.

A nulle autre époque de la vie, on ne se réserve à soi-même et on ne réserve aux autres tant de surprises. La jeunesse est le triomphe des oublis, des inconstances, des contradictions.

Ce chaos mouvementé et heureusement transitoire a plusieurs causes. — L'une est la vivacité des sentiments. Chaque objet qui se présente, pour peu qu'il trouve une tendance correspondante, allume le désir, et dans un tempérament jeune le désir est presque toujours impétueux et exclusif. Sitôt conçu, il se réalise ou pour le moins il ébranle tout l'être. Qu'un régiment de hussards traverse une ville, les jeunes têtes ne rêvent plus que sabres et habits bleus. Dans les Séminaires, quand un missionnaire passe ou quand se célèbre une canonisation de martyr, une moisson de vocations soudaines se lève.

Vous, homme raisonnable de trente-cinq ans, vous assistez à la glorification d'un Hugo, d'un Pasteur, à l'entrée d'un général dans une ville ; vous dites : C'est beau d'être un Hugo, un Pasteur, un général. Vous ne pensez point à vous faire écrivain, chimiste ou militaire : vous êtes fixés, puis vous savez les conditions d'un projet réalisable. Vous pouvez avoir des admirations qui ne se transforment point en désirs ni en plans de vie. Cela est presque impossible aux jeunes gens ; ils admirent trop, quand ils admirent, pour ne pas vouloir imiter. Et ils ne sont pas liés ; puis, les impossibilités ne les refrènent que faiblement. Les voient-ils? Et s'ils les voient, les sentent-ils ? Ils comptent toujours qu'un hasard heureux les écartera. Aussi leur cœur gonflé de forces et d'espoir s'élance par toutes les routes séduisantes. Or il s'en présente beaucoup. — Mais qu'un obstacle survienne, le découragement sera prompt. La simple continuité de l'effort requis suffira souvent à les dégoûter. Au reste, le dernier plan conçu par l'imagination paraît le meilleur, le seul aimable ; les précédents s'effacent et s'oublient. Les jeunes esprits, à moins d'une discipline imposée de l'extérieur, sont très dispersés. Est-ce mauvais ? oui et non ; oui, si cette dispersion est pur gaspillage et retarde trop longtemps le choix défini-

tif et nécessaire ; non, dans beaucoup de cas, car l'esprit butine, s'enrichit, s'orne, et puis, ayant tâté de plusieurs choses, il y a chance qu'il discerne celle qui lui convient le mieux et où il sera chez lui.

Autre cause de changements : la vanité, qui prend, elle aussi, ses racines dans le tempérament sentimental. La vanité, c'est le besoin d'être approuvé, loué, choyé et par là même le besoin de plaire. Si l'on vit dans un milieu composite et disparate, ce désir introduit une versatilité indéfinie : pour agréer aux uns, il faut qu'on soit ceci ; pour agréer aux autres, qu'on soit cela; pour agréer à ces troisièmes, qu'on joue un troisième personnage, et ainsi de suite. Chez certaines natures affectueuses, le besoin de plaire est si irrésistible que de la meilleure foi du monde elles se griment, se diversifient, mentent à elles-mêmes d'abord et aux autres ensuite.

Tous, l'expérience l'atteste, nous varions notre personnage suivant nos interlocuteurs. Si dépourvu que l'on soit de souplesse, on ne parle pas de même à un enfant et à une grande personne, à un supérieur et à un égal, à un prêtre et à un soldat, à une bonne femme qui ramasse du bois mort et à un académicien. Mon Dieu, cela se fait d'instinct, par besoin d'être compris, par convenance, par bonté et pour beaucoup de motifs ho-

norables. Le vaniteux, lui, le fait à temps et à contre-temps et sans respecter les limites qu'impose la vérité ou la fidélité à soi-même. Il faut qu'il s'adapte, c'est sa passion, c'est sa maladie. Et par là, la vanité est un abonnement à l'incohérence. — Voyons clair ; chez plusieurs jeunes gens la tête est dure, le cou raide. C'est une poignée où l'on compte quatre espèces différentes. Il y a ceux que possède une forte passion, indice d'un penchant fondamental et très profond. Cela est rare, car si les jeunes sont passionnés, ils ont des passions peu enracinées et courtes. Leur passion est éternelle, si vous le voulez, mais elle change d'objet. Il y a ceux qu'une fermeté précoce de la raison place en dehors de leur âge et dont la volonté a quarante ans quand le corps en a dix-neuf. Ce cas est très rare, mais il existe. Il y a les têtus, imperméables aux meilleurs raisonnements comme aux pires et dont l'esprit obtus s'attache invinciblement à une seule idée, parce qu'ils n'aperçoivent qu'elle seule. Il y a, enfin, ceux qui ont trop d'orgueil pour être très vaniteux et qu'une conviction profonde de leur propre excellence incline à mépriser les opinions d'autrui. Grand bien leur fasse ! Mais il sera permis de le signaler : très souvent cette suffisance est fille de la sottise. Voilà, ce semble, les quatre causes qui donnent aux caractères de quelques

jeunes gens la consistance d'une barre de fer. — Mais, le très grand nombre est flexible comme des roseaux et s'infléchit de-ci de-là sous les souffles de l'opinion.

*
* *

La même vanité, un secret orgueil et le besoin d'affection produisent encore chez la plupart des jeunes gens des contrastes singuliers, qui composent à l'occasion aux visages les plus candides un indéchiffrable masque. C'est aisé à remarquer : ils aiment tour à tour la solitude et la société ; l'une et l'autre, ils les recherchent à leur manière, c'est-à-dire avec fougue et exclusivisme. A notre sens, voici pourquoi.

Les sentiments intenses, poétiques, créateurs ou embellisseurs de leurs objets, occupent et enchantent et, quand ils envahissent un cœur, il aspire à la solitude. Là, il vit à son gré et se repaît de ses chimères ; rien ne le tiraille ni le distrait : ni les critiques ne le heurtent ni les réalités qui se concilient parfois malaisément avec l'idéal. Les rêveries dans les bois, les courses dans la campagne ou l'égarement à travers la foule des inconnus dans une ville : voilà des refuges spontanément recherchés du cœur passionné et ravi : ils sont à la fois une retraite pour la contem-

plation et l'ivresse intérieure, et une défense contre ce qui pourrait blesser ou déflorer le rêve. Aussi il y a une saison naturellement romantique dans toute vie humaine, et malgré Louis Veuillot je ne sais si à vingt ans « *Nicolas n'a point pleuré* ». Le fonctionnaire, aujourd'hui le plus prosaïque, s'est enchanté jadis de ses propres rêves ou de ceux de Lamartine et de ses pareils. Le romantisme lui-même, contre lequel nos rudes critiques de maintenant s'indignent si fort, n'est-il pas une glorification des cœurs jeunes? Le principal tort des romantiques est peut-être d'avoir élevé un état naturel, « à l'âge où le plus mince clerc de notaire contient un Musset qui veut souffrir », à la dignité d'un idéal pour toute la longueur de la vie. L'amour poétique de la solitude est une caractéristique de la jeunesse. La plupart des jeunes gens sont pendant une période des Renés.

Mais le besoin de se sentir estimé et aimé ne s'accommode pas de la fuite au désert. Qui veut plaire et en recueillir les marques, recherche la société, et même voyez ce qui arrive quand la vanité s'est implantée si avant dans un cœur qu'elle en est le ressort principal : on ne peut vivre seul ; après les réceptions il faut faire des visites, puis courir çà et là où la foule se rassemble et recommencer sans arrêt visites, soupers,

réunions. N'est-ce pas ce qui s'appelle la vie mondaine, la seule vie bonne et souhaitable pour beaucoup de femmes? — Chez les jeunes gens, le besoin d'une compagnie et le besoin de la solitude coexistent, issus tous les deux du même fond sentimental; chez quelques-uns l'un ou l'autre domine et refoule son rival; chez la plupart ils alternent et produisent d'incroyables contrastes et de grands conflits.

*
* *

Une autre série de contrastes, chez les jeunes gens, ce sont des audaces et, à côté, des timidités annihilantes. Les audaces, on sait assez qu'elles viennent de la vigueur du sentiment et des œillères qui cachent les périls aux esprits novices. Les timidités, presque toutes, naissent de la vanité. Quand des jeunes gens doivent agir devant des juges, comme à un examen ou en société sous les yeux des personnes plus âgées, ils ont peur de ne pas obtenir l'estime, surtout ils craignemt de déchoir de la hauteur d'estime où ils se croient placés : aussi sont-ils, pour l'ordinaire, plus embarrassés devant des demi-connus. — Cependant quelques-uns ne semblent nullement craintifs; autant que j'ai pu en analyser de cette espèce, leur assurance pro-

vient d'une confiance fondée ou illusoire en leurs moyens ; ou d'un profond sentiment religieux qui les rend quasi indifférents aux appréciations ; ou d'une stupidité grâce à laquelle ils sont incapables de prévoir, ou encore d'un cynisme qui les fait invulnérables. Tous ceux-là ensemble ne composent pas une grosse troupe et, plus souvent qu'on ne le penserait, leur assurance est moins réelle qu'apparente.

La plupart, très hardis en beaucoup d'occasions et aventureux, quand leurs yeux s'ouvrent à des réalités jusqu'alors inconnues traversent une période où ils souffrent du pénible sentiment de la disproportion entre leurs aptitudes et leur idéal. Jusque dans des cas très ordinaires et pour des actes insignifiants, l'image anticipée d'un échec et de la honte qui suivra les obsède et les paralyse. Exception faite de quelques natures trop peu équilibrées, une plus exacte connaissance des choses, des hommes et d'eux-mêmes, aidée de quelques efforts, guérit les timides. Là, comme dans beaucoup d'autres maladies, la délivrance est un bienfait de la raison.

Toujours reste-t-il, en attendant, que la vanité est un ab nnement à l'incohérence, et chez les jeunes gens, un abonnement multiple, une collection d'abonnements.

*
* *

L'organisme, enfin, est une cause perpétuelle de troubles et entretient une complexion morale indécise; il se forme à ce moment-là par poussées irrégulières ; et, quoique les plus grands changements surviennent d'ordinaire vers les 14 ou 15 ans, jusqu'au-delà de la vingtième année la nouvelle adaptation et l'harmonisation des organes ne sont pas achevées : de là, à côté d'affluences de forces, des dépressions brusques, des dégoûts et des malaises profonds, parfois une sorte d'aveuglement complet de l'esprit dans de pénibles brouillards ; quel jeune homme, même vigoureux, n'a pas subi des impuissances intellectuelles momentanées ? Sans cause visible et malgré le raidissement de la volonté, l'esprit chavire et se noie dans une inconscience nébuleuse ; les choses les plus simples deviennent incompréhensibles ; les idées perdent leurs contours et ne se nouent plus entre elles. Chez plusieurs, la lutte vaine du désir de travail contre les résistances du cerveau produit une tristesse accablante. Ils ont conscience de vouloir et de ne pas pouvoir. J'imagine que leur accablement a quelque ressemblance avec la désolation d'un homme qui, en pleine vie et dans la ferveur de ses projets,

se sent glisser vers la mort. L'expérience apprend vite que ces impuissances durent peu et, quand elles s'abattent, c'est à cette espérance de leur rapide disparition qu'il faut s'accrocher pour se ragaillardir. On laisse couler l'heure ou la demi-journée patiemment, comme le paysan rentre à la maison pendant une forte giboulée avec la joyeuse assurance que bientôt le ciel bleu, inondé de soleil, reparaîtra.

Une hygiène raisonnable, qui respecte le temps nécessaire du sommeil et qui multiplie les courses à la campagne, espace les crises ; puis, l'âge venant, à moins d'une santé anormale, elles disparaissent tout à fait.

A cause d'une si extrême mobilité, presque tout jeune homme est, pendant quelque temps, un chaos où se prépare un avenir difficile à prévoir. Les lignes de son visage futur se dessinent ; on pressent le degré et la qualité de son intelligence, mais son caractère est plus obscur ; ni lui ni ses parents ni ses maîtres ne devinent à coup sûr ce qu'il sera ; les conjectures d'aujourd'hui démentent celles d'hier et seront peut-être démenties par celles de demain : période d'attente, d'inquiétudes pour les éducateurs et, pour le jeune homme, période d'ébauches et de dangers. Il est en gestation de sa personne morale, il trace, vaguement et avec une infinité

de ratures, les indécis et fugaces linéaments de l'homme définitif qu'il va devenir.



Signalons une dernière particularité des jeunes gens. Ils éprouvent à la fois un grand besoin de guides et une certaine répugnance à se les donner.

Je trouvais jadis facétieuse, malgré sa gravité, la définition de Le Play : « L'enfance et la jeunesse, dit-il[1], sont dans les sociétés modèles les agents naturels du mal et les objets d'une continuelle correction. » Autrement dit, concluait l'étourneau qui était en moi, nous voilà déclarés bêtes à pensums, à soufflets, à réprimandes et matière à exercice pour la majestueuse et acariâtre supériorité des anciens. Depuis, la pensée de Le Play m'a paru très juste, appuyée sur une exacte observation. Au fond de la plupart des enfants et des jeunes gens, s'agite à leur insu un capricieux, un impulsif, un barbare, presque un anarchiste. Cela paraît, malgré la contrainte par laquelle sont atténuées et refoulées leurs explosions naturelles. Que de fois l'on plie de force à l'observation des lois ces ennemis des

1. Cf. *La Réforme sociale en France*, t. I, p. XLVII.

lois ! Beaucoup d'élans restent chez eux intérieurs et invisibles à cause du poids dont pèse sur leur nature l'entourage moral et physique. Ils sont contenus, et parfois peut-être trop et mal à propos, par la solide cuirasse des usages, par les admonitions, par les murs élevés de tous côtés. Dans une société sauvage et inorganisée, et là seulement, la jeunesse serait tout à fait la jeunesse ; pour son bonheur, pour le nôtre, pour le progrès de la civilisation, elle est chez nous, émondée et rectifiée.

Mais à dater d'un moment précis, dans l'éducation des jeunes Français actuels, il y a une cassure brusque. C'est aux alentours de la dix-huitième année. Ils sortent « de la sujétion de leurs précepteurs ». Les voilà hors du collège, du lycée, ou de la maison paternelle. Plus de surveillants, plus de professeurs qui fixent la tâche au jour le jour et presque heure par heure ; le travail n'est plus contrôlé, les sanctions sont lointaines ; les occasions de flâner innombrables ; innombrables aussi, hélas ! les excitations au mal. Le jeune étudiant passe tout à coup d'une vie réglementée et presque monastique à une vie très libre, et d'un milieu très sain au spectacle si mêlé du monde. La plupart des jeunes gens, par impuissance, ou parce qu'ils étaient remplacés dans cet office par leurs parents, par leurs

maîtres, par la force anonyme d'un règlement, n'ont guère appris à se conduire eux-mêmes, et soudain, sans les transitions souhaitables, on leur remet toute l'initiative de leur conduite ! Le résultat ? la plupart, aux premiers temps du moins, s'enivrent de leur fraîche liberté. Pour nous la prouver et la bien sentir, semblent-ils penser, gaspillons les journées et les mois, étalons les paradoxes éclatants de nos idées et de nos folies. Ce n'est pas les seules règles du travail et du bon sens qu'il faut briser avec allégresse, mais aussi les règles invisibles et sacrées de la morale ; tout joug leur est intolérable. Le ciel me préserve de tracer des caricatures et de calomnier ; je sais qu'au milieu des fous il y a les raisonnables ; sont-ils le grand nombre, surtout aux premiers jours de la liberté?

Beaucoup, pourtant, et même parfois ceux qui paraissent les plus indépendants, souffrent de l'absence d'une direction ; ils en ressentent à la fois le désir et la crainte ; le désir, parce qu'ils ont besoin de se confier, parce que leur inexpérience à se conduire ne tarde pas à leur apparaître, parce qu'ils cherchent un secours contre eux-mêmes. — Mais ils hésitent. De quoi est faite cette perplexité ? Souvent du simple embarras de ne savoir à qui aller ; presque toujours, d'une certaine crainte particulière : l'âme a sa

pudeur comme le corps et redoute de se dévoiler. Très ouverts entre eux quand ils sympathisent ou devant n'importe qui quand leur cœur trop gonflé déborde, ils ont honte, quand ils y réfléchissent, de découvrir leurs sentiments, leurs projets et leurs rêves. Devant les hommes mûrs, c'est souvent de ce qui leur tient le plus au cœur qu'ils ne soufflent mot. Mon Dieu, cela est assez naturel. Leur peu d'expérience les persuade qu'ils sont uniques en leur espèce : leur façon d'être, pensent-ils, ne s'est jamais vue ; ils ne ressemblent à rien de connu et ils sont inclassables. De quoi en même temps ils se grisent et s'effrayent.

Raisonnons-les un peu. « Vous sentez, peut-on leur dire, que les personnes plus âgées ne vous ressemblent pas, et c'est vrai. Vous vous imaginez que ces personnes ne savent ce que c'est que d'être jeunes, qu'elles ne vous comprendront pas et qu'elles ne sympathiseront pas avec vous. C'est là qu'est le brouillamini et qu'il importe de distinguer. Je l'accorde : même parmi ceux qui n'ont pas touché la soixantaine, il y a des gens solidement assis dans une vie rembourrée, partisans imperturbables de tout ce qui est, invincibles ennemis des réformes et pleins d'horreur pour tout ce qui s'agite ou simplement se remue. Protégons le repos, voilà

leur mot d'ordre ; depuis longtemps aucun élégiaque ne chante plus dans leur cœur. Pour ceux-là, il faut le reconnaître, la plupart des jeunes gens et surtout les plus vifs et les plus intéressants sont des êtres absurdes, des frénétiques à museler ou des rêveurs dangereux. Que vous n'alliez pas vous confier à eux, vous avez bien raison, mais vous auriez tort de vous représenter tous les hommes mûrs taillés sur ce patron. Beaucoup de ceux qui descendent le second versant de la vie ne sont point durs, solennels, racornis et pétrifiés. Loin de là, jusque sous les cheveux blancs il en est qui se souviennent de leur jeunesse et qui vous seront prodigues d'intelligente sympathie autant que de conseils. Ils vous accueilleraient à votre entrée chez eux, avec l'épanouissement que provoque une journée de printemps au milieu de l'hiver... » et je ne sais si je continuerai ce discours, car les distinctions que nous pouvons faire, nous, très peu les font parmi les jeunes gens. D'instinct ils classent le monde en deux camps ennemis : les jeunes et les vieux ; et leur éloignement de ces derniers, comme notre aversion spontanée pour ce qui ne nous ressemble pas, est un effet de l'instinct de conservation. Ils veulent persévérer dans leur être, comme eût dit Spinoza ; ils craignent que par le contact avec les anciens leur jeunesse

ne se blesse et ne s'effrite. On s'éteint et on se vieillit dans leur société, pensent-ils ; la bise est malsaine aux primeurs. Ils ne seront pas compris, ruminent-ils, on les raillera ; s'ils ont quelques fautes à avouer, on poussera les hauts cris, on s'étonnera ; avec une indignation candide, oublieuse et orgueilleuse, on les méprisera. S'ils parlent de leurs projets : chimères, dira-t-on, et on rabattra durement leurs espérances au niveau de la réalité prosaïque. Et le réquisitoire se continue indéfiniment.

Une autre crainte plus subtile leur tient la bouche fermée. Les plus riches natures et parfois les natures médiocres se sentent, à cet âge-là, une vitalité inépuisable et par l'imagination se répandent en une foule de projets divers, comme une source jaillissante sur une hauteur s'éparpille en ruisseaux divergents. Pour exécuter les projets d'une seule matinée d'un jeune homme, il lui faudrait quatre vies d'hommes bout à bout ou devant lui l'avenir de Mathusalem. Quant à choisir définitivement, ils en ont peur. Ce choix est une limitation, et la limitation, à leur sens, un amoindrissement. Les conseillers raisonnables les ramèneraient sans cesse à ce choix, et ils les évitent.

Puis ils savent les discours qui leur seront tenus : « La vie est courte, point de temps à gas-

piller » ; et autres paroles de ce genre très justes et très sages. Mais sur la plupart des jeunes gens ces discours ne mordent pas. Le sentiment de leur force grandissante les détourne de penser sérieusement pendant dix minutes à la rapidité d'une vie et à la proximité de la mort. J'ai du temps devant moi, je me réformerai plus tard. Voilà la conviction intime et toujours renaissante de chacun d'entre eux.

Enfin, personne qui ne redoute ses juges, surtout ceux qui chapitrent et condamnent. Or l'attitude du juge n'est-elle pas l'attitude à peu près universelle et, hâtons-nous d'ajouter souvent justifiée, de ceux qui furent jeunes vis-à-vis de ceux qui le sont ? Les jeunes d'autrefois, si je puis dire, ont accoutumé de condamner les jeunes de maintenant. D'instinct ceux-ci le sentent, et cela ne délie point la langue.

Entre les jeunes gens et ceux qui tournent à la vieillesse la différence est inévitable, et il faut qu'elle reste et ne se dissimule pas. Chaque chose est belle avec ses propres caractères. Un jeune homme qui fait son vieux est un être bien déplaisant, et je ne sais pas de spectacle plus ridicule ou plus pénible que la comédie d'un vieillard qui affecte les idées, les sentiments et l'allure d'un jeune homme. Que les vieillards fassent leur métier de vieillards : ils entretiendront la

sagesse et la gravité parmi les hommes ; et que les jeunes gens fassent leur métier de jeunes gens : ils orneront ce bas monde de leurs sourires. Mais une chose qui n'est pas inévitable et qui est fâcheuse, c'est l'antipathie déclarée ou secrète entre ceux qui se tiennent aux deux extrémités de la vie. L'idéal est que chacun cultive les vertus et combatte les défauts propres à son âge et s'applique à comprendre l'âge opposé : qu'il y discerne ce qu'il contient de beau, de bienfaisant, de nécessaire. Voici un admirable concordat à signer : un vieillard qui apprend des jeunes gens et qui les aime ; un jeune homme qui apprend des vieillards et qui les vénère.

∴

La parole la plus juste, sur l'homme, c'est celle de Montaigne : L'homme est ondoyant et *divers*. On ne parle de caractères tout d'une pièce que par simplification. En parler à propos des jeunes gens, c'est une simplification extrême. Ils paraissent, certes, tout d'une pièce, mais ce sont pièces transitoires, contraires et successives. Ce chapitre n'est qu'une esquisse d'un aussi difficile original. De parti pris, on y a négligé les traits spéciaux par où se distinguent les quatre

ou cinq jeunesses qui, à l'époque actuelle, coexistent en France : la rurale, l'ouvrière, l'intellectuelle, divisée elle-même en quelques groupes si tranchés qu'ils se dressent les uns contre les autres en camps ennemis. Au demeurant, les diversités entre ces jeunesses tiennent surtout au degré de culture et à la qualité des idées. *Pour un psychologue*, c'est chose accidentelle et presque négligeable. Le fond est le même : mêmes tendances sentimentales, et mêmes qualités ou défauts intellectuels.

De grands esprits se sont appliqués à peindre les jeunes gens. Pour dédommager les lecteurs que la présente étude aurait déçus et pour rappeler de beaux textes classiques, trop délaissés des générations positives d'aujourd'hui, qu'il soit permis de signaler Aristote[1], Horace[2], Boileau[3], Bossuet[4]. Il y aurait un aimable livre à écrire sur

1. Cf. *Rhétorique*, liv. II, chap. XII. Comme ce texte inconnu surabonde d'observations précises et justes !

2. Cf. *Ars poetica*, vers 161-165.

3. Cf. *Art poétique*, chant III, traduction appauvrie d'Horace.

4. *Panégyrique de saint Bernard*, 1er point. — Ajoutez Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, *De Bonaparte*. « La jeunesse est une chose charmante ; elle part au commencement de la vie, couronnée de fleurs..... », — et les réflexions de Joubert, admirables de concision et de plénitude. Cf. *Pensées*, publiées par de Raynald, t. I, p. 86, *Des différents âges de la vie*.

les jeunes gens dans la littérature, depuis Achille jusqu'au Pascal Monneron de l'*Etape*, en passant par Hamlet, le Cid, René et une infinité d'autres. A peine glane-t-on quelques ingénieuses remarques sur eux dans le *Génie du Christianisme* et dans le *Cours de littérature dramatique* de Saint-Marc-Girardin. Que l'œuvre tente quelque lettré de vingt-cinq ans, amateur de psychologie et d'histoire, car toute la variété des temps s'y broderait sur la même éternelle étoffe.

Quant à nous, tournons-nous à notre dessein particulier.

CHAPITRE II

Qu'est-ce que la tentation?

I. La vie. — II. La tentation.

Les définitions de la vie

Est-il possible qu'un homme ne s'interroge pas sur le but et l'emploi de la vie humaine? Ce malheur arrive peut-être à quelques-uns, atteints d'incuriosité comme d'autres sont aveugles ou sourds. Il n'est pas, Dieu merci, la règle commune. Mais à une époque comme la nôtre où la division doctrinale est portée à son comble, beaucoup à qui la réponse certaine échappe s'efforcent d'oublier la question. Chacun cherche cet oubli à sa façon : celui-ci dans le tracas des affaires, celui-là dans les « divertissements » ; plusieurs, comme Littré, Stuart Mill et toute l'école positiviste systématisent leur impuissance et décrètent que les questions relatives à la destinée relèvent d'une métaphysique inaccessible à laquelle renonce le sage : n'a-t-on pas dans

l'étude des phénomènes une tâche possible et plus fructueuse ? Qu'on laisse « l'inconnaissable » aux rêveurs. — Seulement, il est plus facile de vouloir s'établir en paix dans l'agnosticisme que d'y réussir. « Nous sommes embarqués. » Comment et de quel côté naviguer ? La quiétude du sceptique est troublée par les mille cas pratiques, où il faut prendre un parti qui implique, qu'on le veuille ou non, une doctrine sur la vie. Irai-je à l'Église, ou n'irai-je pas ? Est-ce que je dois prier, est-ce que je dois me garder pur, probe, et pourquoi ? Et la vie, tous les jours, est un terrible casuiste : elle vous interroge avec ténacité et ne vous lâche qu'après une réponse. Ne pas choisir est souvent impossible et l'on n'échappe à une métaphysique que pour tomber dans une autre : je ne parle pas de théories explicites, dont il est, bien entendu, toujours facile de s'abstenir, mais des idées que l'analyse de nos actes découvrirait comme leurs racines cachées. Si vous prenez le parti de ne pas prier, ne me dites point : Je suis un agnostique, entre l'athée et le chrétien je ne tranche pas ; si, vous tranchez, vous avez une conduite inconciliable avec le catholicisme, vous adhérez à l'athéisme, tacitement, par votre vie même, — ce qui est, dans un sens, une adhésion plus totale qu'une adhésion intellectuelle ; et ainsi de suite. Peut-

on citer quelques actes de notre vie, dès qu'elle devient humaine et morale, qui ne se relient, par la connexion naturelle des choses, à une doctrine métaphysique? Tous les hommes sont métaphysiciens, quoique la plupart sans le savoir et avec une extrême incohérence, et les plus déterminés agnostiques prennent parti sur les plus importantes questions de la métaphysique, par là même qu'ils vivent.

Puis fondent sur nous les grandes tragédies de toute destinée humaine : la mort de ceux que nous aimons et les menaces de notre propre mort. Ces événements risquent beaucoup de compromettre l'indifférence paisible ; je ne sais si chez quelques-uns elle leur résiste, car il est malaisé de connaître tous les cas individuels, chaque cœur et chaque esprit étant singuliers ; mais je la crois rare et intermittente autant que détestable.

D'autres affichent des certitudes : la vie, disent-ils, est une fête qui recommence chaque jour, elle n'a d'autre raison d'être ni d'autre horizon que les plaisirs, plaisirs d'ailleurs de toute qualité et que chacun choisit comme il l'entend. Le reste est vain ; si vous écoutez le vœu de votre nature, vous ne pourrez contredire à cette simple et bonne philosophie. Êtes-vous un théoricien, un intellectuel? Votre esprit tend à connaî-

tre, cherche, contemple, et goûte des joies si vives que votre être tout entier sympathise avec lui et vous êtes heureux. Êtes-vous un artiste? Vous avez les féeries de l'imagination et du sentiment. Si vous êtes tout bonnement un travailleur ordinaire ou un mondain flâneur, vos occupations ont leurs charmes. Que chacun suivant son tempérament s'arrange sa vie à son gré et pour son plus grand plaisir, sans oublier, au reste, que la modération a l'avantage de prolonger la fête et qu'un peu d'altruisme est à la fois une source de plaisir et une mesure de prudence. Épicure a découvert la loi de la vie humaine.

Cette conception de la vie est très répandue, mais, comme il saute aux yeux, elle est malaisée à soutenir ; nous avons dans notre trajet trop de passes difficiles ; et à beaucoup, malades, anxieux, miséreux ou accablés de travail, la prédication que la vie est une fête ne paraît qu'une ironie cruelle. C'est pourquoi des philosophes ont proclamé que la vie humaine est un cauchemar, un piège tendu par la nature qui a besoin de nos souffrances ou qui s'en amuse ; la règle de la vie est d'atténuer la vie et, s'il se peut, de tuer « le vouloir-vivre ». Ces sombres doctrines, qui ont retenti jadis sous le soleil écrasant de l'Inde, ont éveillé un écho dans notre Europe sensée et tempérée : un Schopenhauer, un Hartman, et chez

nous notre Leconte de Lisle les ont proclamées avec force.

Quel chaos et que de cris divers s'entrecroisent! Renan, parvenu à ce comble de sagesse que l'âge a coutume d'amener avec soi, murmure : Amuse-toi, la vie est une farce, il est bien mal à propos de la prendre au sérieux. Kant, écho savant de Jean-Jacques Rousseau, prononce gravement : Je ne puis te dire ce qu'est la vérité, mais bande-toi énergiquement les yeux et écoute les commandements infaillibles de ta conscience. Nietzsche, très original rénovateur du stoïcisme, s'écrie : Raidis-toi, ne crains ni les scrupules ni la douleur, et ose toujours; n'admets aucune entrave; l'essentiel est d'être fort. Auguste Comte et Spencer nous exhortent avec une solennité sacerdotale : Vivons pour l'avenir de l'humanité, disent-ils, et apportons notre pierre à l'heureuse cité de nos arrière-petits-fils.

Beaucoup d'autres voix encore, moins retentissantes, proposent des règles de vie. Comme les médecins s'assemblent au lit d'un malade, les moralistes pullulent dans notre société. A qui entendre?

Cependant, depuis l'origine du monde et avec plus de netteté depuis dix-neuf cents ans, une autre voix s'élève, forte et suave. On se ferme

les oreilles, elle pénètre quand même et nous enseigne la vérité sur la vie humaine. C'est la voix de Dieu et c'est la voix du Christ, qui, ayant retenti en Palestine, se prolonge par l'Église à travers tous les temps et toutes les contrées : La vie présente, nous enseigne l'Église, n'est pas une fête, pas davantage une mystification ni une tragi-comédie sans lendemain ; elle est le commencement d'une destinée qui ne finira jamais. Toute notre existence est divisée en deux parties : la première, sur terre et dans le monde visible, la seconde, dans un autre monde invisible ; l'une courte, se prolongeât-elle plus de cent ans, l'autre durable à jamais ; notre grande affaire dans la première est de préparer la seconde ; car notre état définitif sera une moisson, une récolte de ce que nous aurons semé[1]. La vie présente, sous son apparence modeste, enveloppe des conséquences infinies. Nous l'avons pour montrer ce que nous valons et quelle est la qualité de notre cœur. Aussi est-elle une œuvre sérieuse, difficile, parfois meurtrissante : à ceux qui n'y veulent que des plaisirs, elle inflige déceptions sur déceptions, avant d'échouer à la déception irréparable ; par contre, aux forts qui s'enquièrent loyalement de ses con-

1. Matth., xxv.

ditions réelles et qui les acceptent, elle réserve des joies exquises dès ici-bas et d'incomparablement plus grandes au-delà. Nous sommes présentement à l'épreuve ; c'est notre raison d'être ici-bas, et le principe de toute belle vie est contenu dans ce mot : énergie morale.

Cette conception de la vie ne peut faire doute pour un catholique. Mais, même à la seule raison, elle apparaît la plus juste. Il y a une loi qui domine l'histoire des idées et sur laquelle les esprits, habitués à classer les doctrines, ne feront pas de longues difficultés : Tout objet donne lieu à autant de systèmes qu'il a d'aspects. Ainsi les idées ont une parenté avec les sensations et par certains côtés leur sont dissemblables : de là le groupe des théories empiristes et le groupe opposé des théories innéistes et ontologistes ; les corps sont à la fois inertes et actifs : d'où les systèmes mécanistes — et les systèmes dynamistes. On peut considérer les uns après les autres tous les objets étudiés par les philosophes : liberté, nature humaine, Dieu, et l'on vérifiera la loi.

D'où vient-elle ? de l'étroitesse de notre vue intellectuelle qui ne perçoit d'un coup qu'un fragment d'une réalité complexe ; — et de l'exclusivisme de la plupart des esprits qui sont hâtés de conclure et passionnés ; il est habituel,

quoique fâcheux, qu'on systématise avant d'avoir complètement observé et décrit et que d'une constatation partielle on tire une explication générale. Mais avec la longueur du temps, surviennent d'autres esprits plus patients et mieux informés, ne serait-ce que par l'étude de leurs devanciers ; ils cherchent quelque interprétation qui explique tous les faits et leur soit adéquate : c'est ainsi qu'aux systèmes exclusifs des empiristes et des idéalistes s'offre la théorie mitoyenne des idées abstraites des sensations, laquelle rend compte à la fois de la dépendance des idées, par rapport aux images, et de leurs caractères distinctifs : l'universalité et l'affranchissement des déterminations particulières du temps ou de l'espace. De même, sur la nature des corps apparaît la théorie hylèmorphique qui ne néglige aucun fait, n'en déforme aucun et les explique tous. Au-dessus du matérialisme et du spiritualisme excessif à la Platon ou à la Descartes, se dresse la doctrine de l'union substantielle de l'âme et du corps. La même loi s'est appliquée au problème du sens et de la valeur de la vie humaine : toute vie comporte une certaine quantité de joies, une certaine quantité de peines et une certaine quantité d'incertitudes ; les uns n'ont vu que les joies et le désir que nous en avons : ce sont les Epicuriens ; les autres n'ont

vu que les souffrances, et notre aversion pour elles ; ils ont conclu qu'il vaudrait mieux ne pas vivre ou, si l'on vit, disparaître au plus vite : ce sont les pessimistes. D'autres ont été frappés surtout des nuages qui couvrent notre avenir et nous en dérobent la figure précise, ils ont conclu qu'ils ne pouvaient savoir ce qui est le meilleur à faire, et selon leurs tempéraments ils se sont lamentés ou abandonnés à une paisible ignorance : ce sont les sceptiques, plus connus de nos jours sous les espèces du positiviste, du phénoméniste ou de l'agnostique. Les trois n'ont qu'une vue incomplète, et leur théorie est inadéquate aux faits constatés. Où trouverons-nous une explication totale et harmonieuse? Justement dans la conception catholique. La vie est un commencement dont la suite échappe à nos regards. Elle est une préparation et un risque à courir. Incomplète et énigmatique si on la considère toute seule, elle s'achève et s'éclaire par sa prolongation dans l'au-delà. Pour la juger, il faut se placer en dehors et au-dessus d'elle.

Elle est, en partie, une joie et il est en notre pouvoir qu'elle devienne une intime et profonde exultation, en attendant qu'elle se change en un torrent de délices. Notre désir du bonheur est aussi légitime que naturel et n'est point destiné à être déçu : voilà la part de l'Epicurisme, si j'ose encore user de ce mot.

Elle a ses tristesses, et, hélas ! nous pouvons les accroître par la désolation intérieure que produit le péché, en attendant l'horreur des supplices éternels ; et c'est la part du pessimisme, mais avec cette importante restriction qu'il dépend de nous d'éviter le malheur définitif et que les souffrances inévitables peuvent être à la fois matière à exercice pour la vertu et source de bonheur. Enfin, notre sort futur est caché et sera décidé d'après nos actes qu'il nous est difficile de prévoir avec certitude, quoique nous en soyons les maîtres ; et c'est la part du doute ou, si l'on tient au mot, de l'agnosticisme. Mais de ces trois choses fondues ensemble se forme un amalgame qui n'est autre qu'une théorie excellente, explicative et tonifiante de la vie.

Nature de la Tentation.

L'épreuve, qui est notre raison d'être ici-bas, se fait par les tentations. Qu'est-ce que c'est que d'être tenté ? C'est être placé en face d'un mal séduisant et amené à l'accepter ou à le repousser. La tentation propose un péché sous les apparences d'un plaisir ou d'un progrès, et par là même elle est une mise en demeure, elle nous impose la nécessité de choisir. A certains mo-

ments, elle nous prend à la gorge et nous crie : Qui es-tu, toi ? Qu'est-ce que tu caches au fond de ton cœur ? Voyageur, te voilà à un carrefour, où veux-tu aller ? Révèle tes intentions. « Tenter, dit Pascal, c'est procurer les occasions qui n'imposent point de nécessités. » Oui, c'est cela, à condition que l'on se comprenne. La tentation impose la nécessité de choisir, mais, tout en inclinant la volonté vers un objet, elle la laisse se décider elle-même. A ce titre, elle inonde de lumière le fait capital de notre vie humaine, à savoir, l'existence de notre libre arbitre ; elle est une expérience décisive où la liberté avec toute sa chaîne de conséquences est sentie nettement. En même temps que nous nous avérons libres, grâce à la tentation, nous apprenons aussi à nous connaître et nous manifestons la mesure de notre valeur. C'est en songeant à cet aspect de la tentation que saint Thomas la définit en ces termes : « *Tenter, c'est proprement éprouver quelqu'un* », en faire l'essai, le soumettre à une expérience pour savoir ce qu'il porte en lui, et, dans l'espèce, pour savoir sa faiblesse ou sa force devant le mal[1]. Ainsi fait-on sonner une pièce

1. Cf. S. Thomas, *Sum. Theol.* Pars I^a, qu. 114, art. 2 in corpore : « Tentare est proprie experimentum sumere de aliquo... » Les théologiens de l'Ecole, quand ils analysent la tentation suivant leur méthode ordinaire, y distinguent

pour s'assurer de la pureté du métal, ainsi soumet-on une chaîne à diverses tractions pour expérimenter sa force de résistance ; ainsi à l'aide de divers réactifs on cherche quelle est la composition d'un corps.

Les circonstances et les détails varient à l'indéfini ; cependant toute tentation, quand on l'examine de près, se décompose en quelques moments principaux.

Provoquée par la présence d'un objet ou par quelque mouvement intérieur, une idée s'éveille, par exemple la représentation de ce beau fruit qui pend par-dessus le mur du voisin, ou d'une prolongation du repos dans la chaleur du lit, ou de la confusion qui va couvrir une personne que nous n'aimons pas, si nous lui décochons tel mot, tandis que nous jouirons des délices de nous sentir spirituel et vengé. Je choisis à dessein des exemples très vulgaires et dépouillés du feuillage touffu des circonstances ; sur des squelettes, les démonstrations sont plus claires. L'idée, apparue avec plus ou moins d'éclat, plaît et suscite un désir, soit dans la

la part de celui qui est tenté (*tentation passive*), et la part de celui qui tente (*tentation active*, celle que définit le texte de saint Thomas). Les modernes diraient que, pour comprendre en son entier la tentation, on doit se placer successivement à deux points de vue : au point de vue du tenté et au point de vue du tentateur.

volonté, soit, si elle est très concrète, dans ce que les scolastiques appellent l'appétit sensible, et qui est une sorte de volonté inférieure ; un projet se dessine : je vais étendre la main et prendre ce fruit ; je vais éteindre cette lampe et me renfoncer sous les draps ; guettons le moment propice pour lancer le mot. Déjà, sous l'influence de l'idée et du désir, notre être tout entier se bande et se prépare à l'action — ou, s'il s'agit d'une abstention, il demeure distendu et se relâche davantage encore. Voilà les préliminaires.

L'intelligence cependant a remarqué ce remue-ménage, ces désirs, ces projets, cette émotion et ces préparatifs ; elle saisit l'opposition entre l'acte imminent et la loi morale ou, s'il s'agit d'une simple imperfection, entre l'acte et l'idéal auparavant fixé et pris comme règle. Cette vue de l'intelligence opère comme un cran d'arrêt ; d'abord, parce que toute idée est une force qui suscite un désir et une tendance à l'exécution. L'idée de la loi morale, clairement aperçue, contrebalance l'effet du premier désir, et cela, avec d'autant plus de force que la loi est mieux connue, plus aimée, ou plus redoutée et depuis plus longtemps obéie. Sa beauté ou la crainte qu'elle inspire, et souvent les deux ensemble nous tiennent en sus-

pens ; les attraits apposés se combattent ; il y a, à ne regarder que la partie automatique de nous-mêmes, un conflit, et par suite un arrêt ou pour le moins un retard. — Ensuite, la volonté, dont l'exercice est devenu possible par la dualité des idées en présence, peut poser un véto ; il n'est pas au-dessus de ses forces de retenir l'appétit, fût-il frémissant, ni de se retenir elle-même ; avec plus ou moins de diligence elle applique l'esprit à examiner les partis possibles, à comparer le pour et le contre de chaque décision présentée. Une délibération s'institue.

Cette seconde phase peut être brusquée, elle peut aussi se prolonger beaucoup. La diversité des caractères, les uns amis de l'action et expéditifs, les autres paresseux et indécis, s'y montre au naturel, pareillement la diversité des esprits nets ou brumeux ayant des desseins précis ou perdus dans des linéaments insaisissables. Quand il se rencontre des tempéraments et des esprits de cette dernière sorte, les désirs opposés plaident indéfiniment ; brutaux à l'ordinaire et allant vite en besogne, les appétits, arrêtés et non détruits, retenus par un simple véto provisoire et révocable, se font chicaniers et bavards ; les plaidoiries et les répliques remuent ciel et terre.

Tôt ou tard, toutefois, « la maîtresse pièce »

met fin au débat, soit d'autorité en s'imposant un acquiescement net ou un refus catégorique, soit en se laissant entraîner à l'un ou à l'autre sans poser une décision explicite. Ce dernier parti est ordinaire aux hésitants qui ne savent pas vouloir ou qui veulent esquiver les responsabilités ; il est ordinaire aussi à ceux qui sont encore dans l'enfance morale et n'ont pas conscience de ce qu'ils peuvent.

Enfin une dernière phase achève l'événement : c'est l'exécution elle-même, lente ou rapide suivant les cas, et toujours simple conséquence de ce qui a triomphé dans le secret de l'âme. La volonté, au reste, peut se raviser encore, et rompant la première entreprise, se retrancher dans l'inaction ou diriger des forces vers un nouveau but. L'inconstance dans la conduite est un fait fréquent, chez la plupart des hommes, et souvent il est dû, moins à une volte-face de la libre volonté qu'à des influences nouvelles ou à des désirs nouveaux et plus forts qui se sont jetés à la traverse ; il faut une grande énergie ou une grande passion pour ne point se départir d'un dessein de longue haleine.

J'ai supposé une tentation complète où résonne tout le clavier psychologique, un cas typique où l'on distingue tous les éléments : se représenter, sentir, désirer, délibérer, consentir ou repousser

et enfin exécuter. On ramasse, d'ordinaire, toute cette chaîne compliquée en trois gros anneaux : la proposition, la délectation, le consentement ou le refus. Mais il n'est pas rare que le phénomène se raccourcisse.

Une image apparaît, un commencement de plaisir chatouille, le désir suit, et l'on exécute ; tout cela se présente dans une mêlée rapide et presque instantanée. Cette promptitude est la nature même chez les animaux, et c'est pourquoi nous les voyons courir, voler ou nager si vite et avec tant de zigzags, à la merci des attirances les plus diverses ; elle est très fréquente chez les enfants à qui la continuation d'un même projet, sous la tyrannie des désirs opposés, est à peu près impossible ; elle n'est pas toujours rare chez les adultes, surtout quand ils sont d'un tempérament impulsif ou sous le coup d'une émotion. Ils ne remplissent pas les rues, les hommes qui se gouvernent toujours et qui, s'étant formé une raison claire et souveraine, se conduisent avec modération, avec fermeté, avec suite. Quand à travers la foule l'observateur en rencontre un, il est ravi d'admiration et recueille du spectacle d'une si belle vie un secours plus efficace que toutes les leçons des Plutarque et des Scavini. Comme il est bon de contempler l'un de ces hommes trop rares, héros cachés de la sagesse et

de la volonté ! Dans le cas que nous examinions, la raison n'a pas eu de part, non plus que la volonté ; le désir aurait pu donner lieu à une tentation ; réalisé si promptement et sans le concours du libre arbitre, il n'en est pas une, de même que l'*ut* n'est pas la gamme.

Autre cas, très analogue au précédent, quoique contraire dans le résultat : l'idée du devoir est si vive et si riche d'émotions puissantes qu'elle détruit seule et dès qu'elle surgit le désir et le projet contraires ; cette puissance de l'idée du devoir vient d'un heureux tempérament, d'une longue habitude énergiquement créée et entretenue, ou de la grâce. Je ne parle point ici de faits chimériques et inventés à plaisir. N'est-il pas vrai que certaines natures, très probes, se révolteraient à la seule idée d'un vol ? Qu'on propose à un jeune homme, qui par de laborieux efforts s'est conservé chaste, l'image d'un acte impur, le voilà qui s'effarouche aussitôt et se détourne. La vertu est si enracinée dans son esprit et jusque dans son corps qu'elle lui est devenue instinctive.

Dans ce cas, il n'y a qu'une ébauche de tentation, puisque la volonté n'a pas été sollicitée.

S'il n'y a pas eu lutte ni décision libre, l'acte est-il dépourvu de caractère moral ? Pas nécessairement, car la volonté libre a pu autrefois

choisir elle-même et peut-être avec labeur la fidélité au bien qui lui est maintenant devenue spontanée, comme dans le cas précédent la volonté avait pu autrefois nourrir l'amour du mal ou ne lui pas résister. Aucune de nos idées ne disparaît tout à fait, nous assurent les psychologues, et pas un de nos actes qui ne laisse des traces ; notre présent qui lui-même résulte de notre passé capitalise pour l'avenir ; et, quand nous sommes parvenus à un certain âge, il est presque impossible, notre volonté fût-elle très profondément endormie, de nous estimer complètement irresponsables de nos actes ; nous agissons d'après ce que nous sommes, et nous sommes ce que nous nous sommes faits. Est-ce toujours un paradoxe de dire que notre sommeil lui-même est capable de mérite et de démérite ?

Autre cas un peu différent : il arrive que le projet traverse l'imagination, la sensibilité, l'intelligence et se propose à la volonté, mais celle-ci résiste aussitôt et l'expulse à l'instant. N'est-ce pas ce que font souvent les chrétiens pieux, quand une idée séduisante les excite à se distraire de leur prière ? ou ce que font tous les gens fermement vertueux et décidés à ne pas même parlementer avec le mal ? Aussi n'y a-t-il pas de lutte ni presque de délibération, si ce n'est juste le temps de reconnaître le visage de

celui qui frappe et demande à entrer ; le parti était pris d'avance et, l'occasion étant offerte, il s'est affirmé de nouveau. Cette fois-ci, il y a eu au moins quasi-tentation. La volonté a été touchée et a fait un acte défensif, rapide et indélibéré sur le moment, mais libre cependant parce qu'il renouvelle une résolution antérieure.

Autre cas encore : une passion illicite s'est glissée ou a été introduite dans l'âme ; et par ailleurs une volonté énergique, soit qu'elle ait été surprise et distraite et qu'elle se reprenne, soit qu'après s'être donnée elle se repente et entreprenne de se reconquérir, s'oppose à la passion. C'est un beau duel digne d'un Corneille ou d'un saint Paul ; il y a bataille dans la rue et à domicile, les deux adversairs se poursuivant l'un l'autre :

> Dieu, quelle guerre cruelle !
> Je sens deux hommes en moi !

La lutte a des fortunes diverses et changeantes comme dans l'âme de ce Louis XIV, maître absolu en France, redouté en Europe, et incapable pendant de longues années de régner sur lui-même. « *Le prédicateur a fait son devoir* », disait-il après un sermon de Bourdaloue, « *souhaitons de faire le nôtre* ». Il le souhaitait, et ne le faisait point, aussi livré à l'anarchie au dedans

de lui-même que rigoureux à exiger l'ordre dans son royaume. Mais une volonté énergique, aidée de la sympathie du Dieu qui aime les combats pour le bien, ne désarme pas et au travers de sacrifices parfois sanglants arrive au triomphe. En attendant, c'est la tentation endémique, toujours présente ou proche, et l'alternative de combattre ou d'être réduit en esclavage.

Enfin, que de fois l'on tergiverse ! La volonté tirée en sens contraires atermoie, ne veut ni ne veut pas, se donne en se reprenant et se reprend en se donnant, et finalement a-t-elle résisté ou consenti? C'est indiscernable au plus perspicace ; dans des circonstances comme celles-là ce n'est point l'existence de la tentation qui fait doute, c'est l'issue.

Nous avons tracé une esquisse de la tentation ; elle est par essence un attrait que le mal, déguisé et accompagné d'un cortège de promesses engageantes, exerce sur la volonté. Nous sommes tentés quand à notre escient nous sommes sollicités à la violation d'une loi morale ou à la désertion d'un idéal excellent et d'abord accepté.

La série d'événements psychologiques qui constitue une tentation est semblable aux autres séries qui aboutissent à une décision libre ; pour un simple observateur qui se défendrait de

juger en moraliste, la série est la même, que vous vous disiez : Vais-je dérober ce billet de 100 francs? commettre ce mensonge utile? m'engager dans ce métier malhonnête? — ou irai-je en voyage? lirai-je cette lettre? est-il à propos que je me fasse médecin ou ingénieur? Tout ce qu'ont écrit les psychologues sur ce qui précède, ce qui constitue et ce qui suit l'acte libre, est vrai de la tentation ; toutefois elle a des caractères spéciaux qui se ramènent à trois :

Premièrement, elle ne nous propose pas un choix entre deux choses licites, ou entre deux choses mauvaises, mais entre le bien et son contraire ; elle nous pousse à la violation de la loi morale ou à la dégradation de notre idéal ; nous sommes invités à nous satisfaire aux dépens de l'ordre, à blesser l'honnêteté et la sainteté. La tentation n'est pas une proposition quelconque, elle est une proposition déréglée, immorale, et c'est sa qualité distinctive.

De là résulte un second caractère, qui est la gravité du débat.

Y a-t-il rien de plus intrinsèque à notre nature que la loi morale? Somme toute, elle est notre nature même, dans cette partie la plus noble qui est intelligente et libre et par laquelle nous sommes placés dans l'humanité; elle est notre propre loi ; quand nous lui obéissons, nous

nous acceptons nous-mêmes et nous consentons à notre nature ; quand nous lui désobéissons, ce n'est pas dans le monde des réalités invisibles un moindre désordre que si un corps n'obéissait plus à la pesanteur ou à ses affinités chimiques. Ce qui est impossible dans le monde physique est possible par la liberté dans le monde des esprits, mais n'en est pas moins une désorganisation profonde, une révolte contre notre nature qui travaille à se détruire elle-même, et qui n'aboutit pas simplement parce que nous sommes indestructibles. Qui viole la loi morale, cesse d'être homme autant qu'il le peut, et s'approche du néant aussi près que sa nature le comporte.

Outre cette dénaturation intérieure, la violation de la loi morale nous constitue en état d'insurrection contre Dieu, auteur et bienfaiteur de notre nature, père et gardien de la loi : sa volonté est méconnue, ses desseins contrariés, ses bienfaits retournés contre lui, il nous devient hostile, et en même temps toutes les intelligences et tous les cœurs qui conspirent vers le bien nous sont opposés ; nous voilà isolés et rejetés hors du concert harmonieux de l'ordre universel ; toutes les forces du monde, jusqu'à l'eau qui court suivant sa loi, aux corps chimiques qui se combinent suivant leur nature, à l'âme

humble et pourtant active de la plante, deviennent ennemies du pécheur ; elles le blâment silencieusement et sans cesse, car elles sont dans l'ordre et il en est sorti, elles travaillent au plan divin et il l'entrave ; il s'est fait le déchet et la laideur de la création. S'il a conscience de sa vraie situation parmi les autres êtres, il se sent désapprouvé de tous et sous le coup d'une malédiction universelle. Sera-t-il aimé au moins des autres pervers qui ont, comme lui, blessé leur nature et Dieu ? Non, pas même de ceux-là. Car s'ils ont péché, c'est parce qu'ils s'aimaient trop eux-mêmes. La société des méchants est une société d'égoïstes où l'on ne s'entr'aide pas ; peut-être ont-ils le simulacre de la charité, la réalité fait défaut, et à la communion des saints ils n'opposent que leur désunion.

Voilà la situation du pécheur ; et le désordre moral, accepté par sa volonté, entraîne de son naturel des conséquences infinies ; celui qui a péché est en état de damnation virtuelle, comme la grâce est l'état de salut caché et en puissance. Sans doute la Suprême Bonté lui a ménagé par la charité et les sacrements un moyen d'effacer ses actes mauvais et de couper la racine de leurs conséquences, mais, tant qu'il reste pécheur, il n'y a entre lui et l'enfer « *que la vie, qui est la chose du monde la plus fragile* ».

Un état où nous sommes dénaturés, objets de haine pour tous les êtres bons et ordonnés, et passibles d'une peine plus redoutable que l'anéantissement : voilà où nous passe la tentation, mais, cet état, elle nous le farde ; la réalité, nue et telle quelle, ne tromperait pas une demi-minute la vue tranquille d'une intelligence saine ; et sa hideur, loin de déchaîner les désirs, engendrerait le dégoût ; ce que les théologiens nomment « *les péchés de malice* » choisis et accomplis avec la vue nette et l'acceptation précise du désordre lui-même, doit être clairsemé parmi les enfants des hommes ; presque toujours la perspective s'embrume, s'irise et, sans toutefois que l'illusion soit entière, semble contenir un avenir joyeux et désirable.

Si l'enjeu du débat est grave, le débat lui-même est douloureux ; la tentation dans les âmes sérieuses et divisées, où ni le bien ni le mal ne triomphe vite et tout de bon, est une source féconde de peines intimes.

Les âmes où la tentation se prolonge, sont assez éclairées pour sentir leur responsabilité, pour éprouver par anticipation l'effroi du remords, et, en même temps par le fait même que la tentation dure, c'est un signe qu'elles sont assez séduites par quelque faux bien pour en redouter le sacrifice. Ne sont tentées avec quel-

que péril, que les âmes susceptibles d'aimer l'ordre et le désordre, le mal et le bien ; âmes intermédiaires, penchantes les unes vers le mal et les autres vers le bien — lesquelles âmes intermédiaires sont la presque unanimité des vivants sur terre. De quelque côté qu'une de ces âmes se tourne, quand la crise de la tentation s'empare d'elle, elle rencontre la douleur; de toute nécessité il faudra sacrifier un amour : ou ce sera Dieu, l'ordre, le bien, un idéal aimé, ou ce sera ce plaisir si séduisant et sans lequel il semble que la vie ne sera qu'ennui et vide intolérable. Si cette âme est à peine arrachée du péché, quelle violence ne doit-elle point se faire pour barrer la porte à l'ancien visiteur qui revient et frappe! Est-elle depuis longtemps et par le fond de ses sentiments attachée à Dieu, quel effroi, quand la tentation semble l'ébranler et la détacher de Celui qu'elle aime! Va-t-elle perdre son bien-aimé et le perdre par sa faute? L'intelligence résiste de toute la force dont elle adhère au vrai, la volonté de toute la force dont elle adhère au bien, l'organisme lui-même de toute la solidité de ses vieilles habitudes, mais la sensibilité ou l'orgueil hennit, trépigne, semble tout emporter ; et souvent la grâce de Dieu, quoique toujours vigilante et active, se dissimule.

Ce sont des drames silencieux et poignants.

De ses propres mains le tenté se déchire lui-même. Sans doute le Christ pensait à ces inmolations quand il prononça ces effrayantes paroles[1] : « Si ton œil droit te scandalise, arrache-le et jette-le loin de toi », et, continuant de symboliser les objets de nos plus chères affections par nos membres, le futur crucifié exhortait ses auditeurs, et en leurs personnes toute la postérité de ses disciples, à se couper les mains et les pieds. Il y a là de quoi émouvoir, autant que dans les combats où le sang coule des poitrines percées.

Ces luttes morales ont existé dans tous les temps et tous les lieux où a battu un cœur d'homme, mais elles sont plus aiguës dans les consciences chrétiennes. En dehors du christianisme, chez les Grecs, chez les Romains, chez les infidèles encore « assis à l'ombre de la mort », l'idéal moral est avili et accommodé aux penchants naturels ; les sanctions sont vagues ; le duel entre le mal et le bien n'a pas une grande âpreté. Le Christianisme, lui, enseigne des règles morales très pures, très précises, et des sanctions formidables, écrasantes ou enivrantes par leur immensité et leur durée, à savoir la filiation divine et le partage de la vie éternelle de Dieu ou la damnation sans fin. Et sur cet avenir qui,

1. Cf. Matth., XVIII, 9.

dès qu'ils y pensent, éblouit et terrifie les plus impassibles, plane l'incertitude : non que le ciel et l'enfer soient choses douteuses, mais parce que notre entrée dans l'un ou dans l'autre sera la conséquence de nos actes et de la grâce divine, en particulier du don de la persévérance. Quel juste ne tremblerait quand pénètrent dans ses oreilles, comme des flèches vibrantes, ces terribles paroles de saint Paul : « *Qui se existimat stare, videat ne cadat*[1]. »

Notre nature, que le péché originel a blessée, que les « *innombrables péchés originels secondaires*[2] » ont encore affaiblie, que nos fautes personnelles alourdissent et que, pour nous laisser une matière à expiation et à combat, la grâce de Dieu ne guérit point complètement, est ras la terre, et notre idéal a bondi aux cieux ! La conscience est devenue plus délicate, plus sensible, plus vulnérable ; dès qu'apparaît l'ombre d'un péché, elle frémit ; plus de compromis et d'arrangement possible, en sûreté et tranquillité, entre les inclinations déréglées et la règle du bien. Comme la lutte s'est avivée dans le cœur des

1. Cf. I Cor., x, 12 : « Que celui qui pense se tenir droit, prenne garde à ne pas tomber. » — Cf. aussi Matth., x, 22, et xxiv, 39-40.

2. Cette originale désignation des tares héréditaires est de Joseph de Maistre, *Soirées*, 2e entretien.

hommes ! Comme la vie intérieure, dans le Christianisme, se dramatise ! Non seulement l'examen de la doctrine, mais notre expérience atteste que le Christ a dit vrai : il est venu allumer le feu, il est venn imposer la croix, il est venu jeter le glaive. « La vie des hommes est un combat[1] », et tous, vainqueurs ou vaincus, en sortent ensanglantés, les uns pour leur éternel bonheur et les autres pour leur éternel malheur. La claire vue de cette inévitable destinée répand sur la vie un sérieux et une grandeur tragique.

1. JOB, VII, 1 : « Militia est vita hominis super terram. »

CHAPITRE III

Les Causes des Tentations

I. — Notre nature

Que sommes-nous ? Des êtres bien compliqués, formés de pièces nombreuses et disparates. Corps, plante, animal et esprit, notre nature est plus riche en diversité qu'aucune autre, synthèse d'éléments opposés, abrégé de l'univers. Le nœud entre ce qu'il y a de plus infime et de plus élevé chez nous est la vie sensible, liée par en bas à la vie physiologique et par en haut à la vie intellectuelle. On ne peut voir, toucher, sentir sans le ministère des nerfs et sans un grand nombre d'antécédents, de concomitants et de conséquents corporels. La vision, par exemple, est faite, pour une moitié, de la décomposition et de la reconstitution de la rétine, de l'ébranlement des nerfs optiques et des modifications cérébrales. Sans le cerveau allez donc vous souvenir ou imaginer. Les sensations, quelle que soit leur espèce, se nourrissent de la vie organique, comme

la greffe de la sève du sauvageon. Et la vie intellectuelle s'alimente à la vie sensible; des images que laissent après elles les sensations, l'intelligence extrait les idées dont la formation et l'élaboration est son office propre. « Il n'y a rien dans l'esprit qui n'ait d'abord passé par les sens[1] », disent justement les plus sensés et les plus positifs des philosophes. Par suite, la volonté elle-même, qui ne peut agir qu'à la lumière des idées, se trouve rattachée à la vie sensible et par delà jusqu'à la vie physiologique.

Dans l'homme parfait et tel que le représente l'archétype qui habite l'intelligence divine, les facultés sont subordonnées selon une hiérarchie : au sommet, la volonté libre s'attache au bien que l'intelligence lui a présenté et, puisque nous sommes chrétiens, ajoutons : la volonté, aidée par la grâce, s'attache à l'idéal moral connu par la foi ; au-dessous d'elle, toutes les autres facultés, intelligence[2], imagination, sens, et cette sorte

1. Si ce livre était destiné à des spécialistes, ce serait l'endroit d'entretenir le lecteur de l'*intellect agent*, tant raillé jadis, si parfaitement ignoré aujourd'hui et qui ne mérite ni l'un ni l'autre, s'il n'est, sous un nom aristotélicien et médiéval, que la faculté d'abstraire. Ceux qu'effrayent les volumes latins, peuvent recourir, pour s'instruire sur ce sujet, à un livre de M. Piat, l'*Intellect actif*.

2. L'auteur, dans un ouvrage de ce genre, n'a pas l'intention de se prononcer sur la priorité de l'intelligence ou de la volonté. Il parle en simple moraliste.

de volonté inférieure que l'École appelait l'appétit sensible, vont, chacune à son bien particulier, dans la mesure comme sous la forme marquée par la volonté souveraine, et il n'en est pas qui ne contribue à sa manière à la réalisation de l'idéal. La société intérieure, formée par les inclinations, est disciplinée et paisible, elle travaille avec énergie, elle offre le beau spectacle de la règle et de la force unies d'où résulte le bonheur.

*
* *

L'homme, parfaitement ordonné et heureux, tel qu'il vient d'être esquissé, n'existe guère. Grand observateur de l'homme réel, Taine, du reste avec sa pointe d'outrance, assurait que la santé physique et morale est une belle réussite et un rare accident. C'est le même homme réel qui a inspiré au docteur Grasset son livre sur « *les demi-fous et les demi-responsables* ». C'est encore lui que nous dépeignent les Balzac, les Bourget et tant d'autres dramatistes ou romanciers, aux œuvres desquels cette constatation placide et triste de saint Thomas pourrait servir d'épigraphe[1] : « *Multi propter abundantiam amoris et iræ sunt in insaniam conversi.* »

1. S. Thomas, *Summa Theologica*, Iª IIæ, quæstio LXXVII,

N'évoquons pas ici, comme des spectres effrayants, les criminels tachés du sang de leurs victimes, ni l'immense multitude des déséquilibrés et des malades. Les yeux fixés sur nous-mêmes et sur les hommes ordinaires, tenons-nous-en à l'observation des cas les plus habituels : n'est-il pas vrai que beaucoup d'hommes, même parmi les chrétiens instruits par l'Église et secourus par la grâce, ont un peu de folie dans la tête et que, presque tous, sont vicieux à quelque degré ? Les difformités de l'esprit : étroitesse, ignorance, partialité, illusion ; et les difformités morales : égoïsme, orgueil, luxure, jalousie et autres, sont encore plus fréquentes que les défauts corporels. Pour un dos bossu que d'âmes boiteuses et enlaidies !

Au reste, tous ceux qui ont parlé avec quelque pénétration de la nature humaine, discordants sur tout le reste, s'accordent sur ses vices trop réels. On diffère sur la cause de notre corruption : c'est notre origine bestiale, disent les évolutionnistes, et la persistance de quelques instincts grossiers, semblables aux organes vestigiaires. Le remède viendra de lui-même, avec la suite des années qui nous éloignera toujours davantage de nos commencements. — C'est

a. II, in corpore : « *Il n'est pas rare que, par excès d'amour ou de colère, on perde la raison.* »

l'état social avec ses sciences, ses arts et ses institutions innombrables, dit ce rêveur de Jean-Jacques Rousseau ; notre nature en elle-même est bonne, mais pour le moment ses meilleures tendances sont perverties, tordues, et elle est surchargée de besoins factices. Il faut simplifier la société et au plus vite retournons à l'état primitif de la nature. — Pour nous, catholiques, nous savons et que la cause et que le remède sont ailleurs. La cause est le péché originel qui a fait déchoir notre race d'une haute perfection où elle avait été établie, et le remède est dans la lutte de notre volonté libre, aidée par la grâce que nous mérita le Rédempteur. De ces théories, qu'il n'y a pas lieu d'examiner ici, je tire seulement cette constatation : toutes, si opposées soient-elles, roulent comme sur un pivot commun sur notre imperfection. Nous sommes des malades. Voilà un point où les Pères de l'Église, où Pascal et Bossuet s'entendent avec un Spencer, un Taine, un Jean-Jacques Rousseau même : l'évidence d'une réalité indéniable a fait ce miracle[1].

1. Le ciel nous garde, toutefois, de l'excès des Calvinistes et des Jansénistes, pour qui, dans l'état actuel, même chez l'homme le plus normal, la raison est incapable de certitude, la volonté de résistance au mal, et la substance même de notre âme corrompue. Non, quoique au rebours des Jansénistes nous risquions peut-être à l'heure actuelle de

En effet, il n'est que trop visible que nos penchants tournent très vite contre l'ordre. Chacun d'eux est toujours prêt à s'ériger en rebelle qui aspire à régner seul ; ils sont égoïstes, sans souci du bien de l'ensemble, allant en anarchistes à leurs propres satisfactions. La faim, la soif, le sommeil, le besoin du repos, celui du mouvement élèvent tour à tour, et parfois dans une confusion simultanée, leurs voix impérieuses ; notre vue, notre ouïe, notre toucher et les autres sens réclament leurs plaisirs ; notre imagination, à qui la règle est odieuse, exige la flânerie ou la course vagabonde ; notre intelligence peut être saisie d'une fureur de connaître, de chercher, de savoir, et prête à mépriser tout le reste. Quelle est celle de nos inclinations qui n'est susceptible de s'aviver et de se transformer en passion tyrannique, exclusive, sangsue qui épuise à son profit les forces de l'être entier ? Notre volonté

nous habituer à des jugements trop optimistes et faux sur notre nature, il est nécessaire de répudier leur dure et désolante doctrine et même, croyons-nous, de se tenir en garde contre l'opinion plus modérée de Bossuet. Nous ne sommes point dépravés à fond. L'idéal moral, en particulier, persiste dans notre conscience, au moins, par fragments ; à côté des appétits fâcheux il y en a de bons ; surtout, il nous reste le libre arbitre : nous sommes maîtres de nous-mêmes, quoique incomplètement et non sans peine. La grâce n'a pas à remplacer notre liberté détruite, mais seulement à l'aider.

elle-même, dont l'office est d'imposer l'ordre, abdique sa majesté ; la voilà en connivence avec le mal, pervertie, et, gardienne de la règle, introduisant elle-même le dérèglement dans la société qu'elle a charge de régir : chez un avare ou un ambitieux, de quelles monstruosités ne peut-elle poursuivre le succès ? Chose plus lamentable, elle se dénature elle-même et, désertant les hauts plateaux du monde spirituel où se trouvent ses biens propres, elle s'avilit à la recherche parfois très tenace et très rude des plaisirs illicites et bas.

Tout cela est d'expérience. La guerre contre l'ordre harmonieux de notre nature sévit dans notre nature. Ennemis de nous-mêmes de mille manières, nous sommes acharnés à nous dégrader et à nous détruire. Toutefois, parmi tant d'oppositions qui rompent l'harmonie naturelle, un antagonisme semble effacer tous les autres : je veux parler du combat entre le corps et l'esprit, entre la raison et les sens, et, pour user d'une plus exacte précision, entre les facultés sensibles et les facultés spirituelles. La partie inférieure de nous-mêmes qui, en tant qu'elle aspire à suivre sa loi propre aux dépens de l'ordre, reçoit des Écritures le nom de *concupiscence* et de la plupart des ascètes celui de *nature*, est odieuse à l'esprit qu'elle contrarie, et l'esprit,

ayant d'autres goûts que les siens, lui est odieux. Le corps veut manger, boire, et repu il veut dormir, ou courir au grand air, ou se livrer à quelque plaisir ; l'esprit, au contraire, veut que l'on soit sobre, que l'on étudie, que l'on s'attache à une tâche, que l'on veille. L'esprit, sollicité par la grâce, veut que l'on se mortifie, que l'on se dévoue, que l'on prie, et le corps redoute la souffrance et la fatigue : la querelle s'éternise. Dans notre cœur un don Quichotte et un Sancho Pança sont attachés l'un à l'autre et aspirent à s'en aller chacun de son côté ; la Providence a voulu unir et fondre en nous un animal et un ange, et presque toujours ils font mauvais ménage ; ils sont en instance pour un divorce qui tarde ; l'âme unique, qui est la racine commune de tout notre être, se déploie en deux groupes de tendances contraires et se déchire par leurs luttes fratricides.

Il est visible, d'après ce que nous venons de dire, qu'en vertu de notre nature, telle qu'elle est actuellement, nous sommes pour nous-mêmes des tentateurs perpétuels. Je suppose une volonté réglée, qui aime Dieu et veut le bien ; voici qu'au-dessous d'elle, sous une provocation quelconque, un désir s'élève : Ne serait-il pas bon d'aller à cette pièce? elle n'est point si lascive! Lisons donc ce livre qui est si distrayant. Il est

à propos de cultiver cette relation et de nourrir cette amitié. Je voudrais boire cette délicieuse liqueur. Il est intolérable à la fin de tant se priver, tandis que les autres s'épanouissent dans la joie : je veux m'enrichir coûte que coûte et qu'importent les moyens ! Ainsi s'agitent les tendances mauvaises. Une image du plaisir possible se forme, se colore, s'amplifie, s'accroche à l'esprit et lui souffle les motifs les plus raisonnables en apparence de céder. Tout le peuple des appétits illicites supplie ou devient turbulent, indocile, fait rage. La volonté demeure maîtresse de décider, mais elle est pressée, assaillie, assiégée.

Dans d'autres circonstances, l'orgueil commande : allons, ambitionne cette place, écarte ce rival, n'es-tu pas, par le droit de tes talents et de ta vertu, digne d'occuper ce poste ? Ce serait une injustice qu'un autre l'obtienne. Allons, flatte, calomnie, intrigue. — Une curiosité déréglée nous dit à mi-voix : Achète ce journal qu'on dit impie, lis donc ce livre mal famé : n'es-tu pas d'âge à tout savoir et à te faire par toi-même un jugement? ose voir de tes propres yeux.

Les formes possibles des tentations qui naissent de nous sont innombrables, variées comme les tempéraments et les circonstances. Toutes, à quelque vertu qu'elles s'attaquent, sont l'élan

spontané de quelqu'une de nos facultés qui, au mépris de l'ordre, court à son bien particulier et à son plaisir.

Voilà, en face de ce que nous devrions être, ce que nous sommes en réalité, une réunion de contrariétés militantes là où il faudrait l'harmonie sous la souveraineté de la loi morale : ce qui est, pour les Pascal, l'objet d'un éternel et douloureux étonnement.

§ II. — La société des autres hommes.

Les Écritures désignent une autre cause ou plutôt une collection de causes de la tentation sous le nom de monde[1]. Par ce terme qui est pris dans le cas avec un sens particulier, il faut entendre, non point le vaste, splendide et harmonieux univers qui, par son ordre et sa beauté, est propre à élever l'âme vers Dieu, mais les biens apparents ou réels, comme les honneurs, les richesses, les plaisirs, susceptibles de provoquer des passions déréglées et, de plus, les hommes gagnés au mal et corrupteurs. Parlons de ces derniers, car, après ce qui a été indi-

1. Cf. par exemple : S. MATTH. 18, v. 7. « *Væ mundo a scandalis* », et surtout S. JOAN. cap. 8, v. 23, — cap. 12, v. 31, — cap. 17, v. 11-23 — I Ep. cap. 2, v. 15-16 et cap. 5, v. 19 : « *Mundus totus in maligno positus est.* » Le monde est soumis à Satan et par suite plein de vices et de péchés.

qué sur les mauvais désirs, il n'est pas nécessaire d'insister sur leurs objets.

Tout est lié et tout se tient dans le monde. Dans l'ordre des choses physiques, les radiations qui émanent de notre organisme comme les ébranlements que nous imprimons à l'air et aux corps, se propagent sans fin assignable, et, si toutes les forces prochaines et éloignées entrecroisent en nous leurs milliers d'influences, nous-mêmes en retour, centre original et actif, nous réagissons quoique dans une mesure infinitésimale sur tout l'univers. Parce que je lève ce doigt, éternellement l'équilibre total du monde et la résultante de ses forces seront un peu modifiés. Dans l'ordre des choses morales, une solidarité semblable unit les êtres intelligents et spécialement les hommes entre eux. Tous, si petite et cachée que soit notre personne, nous rayonnons autour de nous, foyers de chaleur ou de froid, projecteurs de lumière ou de nuit. Fût-on prisonnier au fond d'une cellule, on contribue, peut-être malgré soi, à rendre plus facile ou plus malaisée la pratique des vertus.

N'y a-t-il point un peu de paradoxe là-dedans? Pas gros comme un grain de mil ; et l'indication des diverses espèces d'influences des hommes les uns sur les autres en fournira la preuve.

Ne parlons que pour mémoire de la prière et de la communion des saints ; un catholique ne peut mettre en doute ces moyens surnaturels d'agir sur les cœurs et même sur les événements. Sainte Thérèse priant au fond de son monastère faisait peut-être autant que saint François Xavier pour le salut des âmes.

Le lecteur me pardonnera-t-il d'indiquer, au moins à titre de curiosité, les communications télépathiques que signale en si grande abondance « la Société des recherches psychiques » ? Les faits collectionnés suggèrent une hypothèse plausible et en harmonie parfaite avec la doctrine de l'École. *Nous ne pouvons penser ni vouloir sans images plus ou moins vives et multipliées* ; je ne crois pas qu'un seul scolastique, non plus qu'un seul des observateurs modernes, aient mis cela en doute. Or les images, aussi bien que les émotions, sont des phénomènes mi-psychiques mi-physiologiques, et par ce dernier caractère elles appartiennent au monde matériel. Nous savons avec certitude qu'elles provoquent des changements dans le sang, dans les nerfs et les muscles, et c'est sur ces modifications organiques qu'est fondée l'explication aujourd'hui incontestée de la lecture de la pensée par le contact de la main ou du front. Les changements, liés à l'apparition des images, s'arrêtent-ils à

l'intérieur du sujet? Beaucoup estiment que non et pensent qu'ils se propagent au dehors, comme les ondes qui permettent la télégraphie sans fil. Ces radiations partent, reliquats et vestiges de notre pensée, porteuses d'une modalité physique qui leur a été imprimée par notre imagination et nos sentiments. C'est un peu de notre cœur et de notre tête qu'elles emportent. S'il se rencontre sur leur passage d'autres organismes, ils sont par elles plus ou moins profondément ébranlés et modifiés. Qu'en résultera-t-il? Nécessairement une certaine disposition de l'organisme récepteur à se conformer à l'organisme transmetteur; car c'est à la fois une vérité d'expérience et un axiome que les philosophes ont caché sous cette brève formule : « *omne agens agit simile sibi* », tout agent produit un effet qui lui ressemble. Le sujet qui a reçu les radiations va donc être porté, en vertu de la liaison très connue des psychologues entre les états organiques et la conscience psychique, à concevoir les mêmes images et les mêmes émotions que le sujet d'où sont parties les radiations ; par là même il sera, non certes déterminé, mais incliné à penser et à vouloir comme lui. Presque toujours l'action sera trop faible pour produire autre chose qu'une imperceptible prédisposition; parfois, elle ira jusqu'à former un pressentiment

confus, une suggestion brumeuse ou une vague inclination à croire telle chose, à vouloir, à désirer, à redouter ; dans quelques cas, enfin, grâce à sa force, grâce à l'inoccupation du sujet, grâce peut-être à une adaptation spéciale entre le transmetteur et le récepteur venant d'une conformité de tempérament (par exemple entre une mère et son fils) ou d'un état sentimental identique, elle suscitera une idée nette, une émotion caractérisée, un désir précis. Ainsi s'expliqueraient certaines révélations ou concordances de désirs qui semblent être plus que des rencontres fortuites, certaines paniques et certains enthousiasmes collectifs ; peut-être aussi l'action étonnante de certains orateurs sur les imaginations et les nerfs devrait-elle à des communications secrètes de cette nature une part de son efficacité. Peut-être également ne serait-il pas téméraire de rattacher à la même hypothèse cette sorte d'atmosphère, orageuse ou paisible, si vivement sentie de quelques-uns et que chacun de nous porte autour de soi, principe de sympathies et d'antipathies qui préviennent souvent la réflexion.

Si cette hypothèse a quelque fondement, au-dessous des relations visibles et saisissables des hommes entre eux d'autres infiniment plus nombreuses et plus complexes s'entrecroisent. La partie inférieure et automatique de notre être,

ce que le docteur Grasset appelle le « *psychisme inférieur* » et la plupart des autres auteurs : l'*inconscient ou le subconscient*, est un carrefour, une place publique où passent, rapides et silencieux, des centaines de voyageurs venus de tous les pays, les uns ombres ténues éphémères et de qui l'existence est à peine quelque chose, d'autres plus massifs et plus redoutables. De temps en temps quelques-uns sortent de la pénombre et apparaissent dans la zone où brille la lumière consciente, et en tout temps la famille grouillante et très cosmopolite de ceux que cache la nuit, accompagne en sourdine la voix de nos pensées, de nos désirs, et de nos vouloirs connus. Contre cette invasion, les hauts murs mêmes des cloîtres ne préservent pas ; aucune vie n'est strictement isolée et close, et il n'y a point de solitude qui arrête le peuple menu et insaisissable des amis du bien ou des excitateurs au mal.

Je propose, je ne dogmatise pas ; si quelque lecteur étonné se moque trop vite, je le prie simplement de se souvenir du mot profond d'Hamlet : « Il y a, au ciel et sur la terre, beaucoup plus de choses que n'en peut expliquer votre philosophie. »

D'autres influences mutuelles des hommes les uns sur les autres, qui, elles, n'ont rien d'hypothétique, sont les conversations, les discours,

les écrits. Les écrits portent le plus loin, mais sont d'ordinaire d'une moindre efficacité que les discours, et ceux-ci le cèdent encore aux conversations ; un discours est presque dans tous les cas incomplètement adapté au plus grand nombre des auditeurs, trop mal connus de celui qui parle, ou trop divers les uns des autres pour que l'orateur puisse s'accommoder à tous à la fois ; puis, la plupart des gens un peu avertis sont en garde contre les discoureurs, car il est trop clair que celui qui discourt soutient une thèse et déclare son dessein de persuader, c'est-à-dire de soumettre, de subjuguer (mettre sous le joug) ses auditeurs. La parole individuelle, au contraire, est quasi toute-puissante; d'homme à homme, elle est, sans même qu'on y pense, parfaitement adaptée, sauf des circonstances singulières. On l'accueille sans défiance ; elle pénètre et s'implante sans être critiquée ni même remarquée. C'est par la fréquentation ordinaire que les âmes se font le plus vite, le plus aisément et le plus profondément semblables.

Une puissance encore plus active et plus pénétrante que la conversation, c'est l'exemple : une vie dont nous sommes les témoins, pourvu qu'elle ne soit pas médiocre et totalement incolore, dresse devant nous un idéal bon ou mau-

vais, nous propose mieux que toute parole une doctrine et laisse pour l'ordinaire les plus profondes traces dans notre imagination ; qui donc a dit : J'ai oublié les leçons de mes professeurs, mais leurs personnes, elles vivent encore devant mes yeux ? Celui qui a dit cela, parlant pour lui, parlait pour tous. Parmi des séminaristes, dix sermons sur l'apostolat en planteront moins fortement l'idée dans les têtes, que le départ d'un condisciple pour les Missions. Nous imitons presque toujours de quelque manière, et souvent sans nous en apercevoir, les hommes remarquables que nous avons connus. Cette efficacité de l'exemple a deux causes principales. Il est quelque chose de plus solide et de plus durable que la parole, de plus tangible et de plus vivant que l'écrit. Visible, clair, continu, à qui échappe-t-il ? Son enseignement muet entre dans la cervelle la plus imperméable aux démonstrations. Enfin on le suspecte peu d'insincérité. Oh ! sans aucun doute possible, il existe des charlatans en conduite comme en discours, mais plus rares, je crois. Pour soutenir une attitude il faut avoir au moins quelques-unes des idées et quelques-uns des sentiments qui lui sont appropriés. Ne les eût-on pas, en affectant de les avoir, on les acquerra. Un orateur sceptique, quand il commence son discours, le finit

persuadé : si on se convainc en parlant, combien plus encore en vivant !

Il est manifeste que si beaucoup d'invitations au bien nous arrivent de la part des hommes par l'une ou l'autre des voies indiquées, par ces mêmes voies affluent les tentations.

La plupart des hommes pensent-ils à respecter la virginité de l'esprit et du cœur des autres ? Ils parlent, ils écrivent, ils agissent ; à travers la multitude de ses semblables, chacun d'entre eux se fraye une route vers son but, intérêt ou plaisir ; aux autres d'en faire autant, s'ils le peuvent ; quant à ne point défraîchir l'idéal d'autrui, et par conséquent à se surveiller et se contenir, plusieurs n'en ont cure et un bon nombre n'y pensent que pour éviter les gros scandales ; n'est-il pas trop dur, au reste, de s'engager à une parfaite rectitude de conduite, de langage et jusque de maintien ? On préfère en éluder l'obligation, en se disant, pour se colorer l'égoïsme du procédé, que l'on n'a point charge d'âmes et qu'après tout il est juste de revendiquer une honnête liberté, ou plus cyniquement en ne se disant rien du tout. Enfin beaucoup peut-être n'ont jamais songé aux répercussions lamentables de leurs immoralités. C'est à ceux-ci que songeait Bossuet, quand il écrivit la fine et forte remar-

que de moraliste que voici[1] : « Il y a une corruption que l'on fait dans les autres de dessein : celle-là est fort grossière et se peut aisément apercevoir. Mais cette autre sorte de corruption que nous inspirons sans y penser, qui se communique, en nous voyant faire les uns les autres, qui se répand par l'air du visage et jusque par le son de la voix, c'est celle-là, plus que toutes les autres, qui doit nous faire écrier souvent : « Ah ! qui connaît les péchés ? Pardonnez-moi, Seigneur, mes fautes cachées et celles que je fais commettre aux autres ! »

En dehors de la foule s'élèvent certaines natures, peu nombreuses il est vrai, qui forment deux élites, celle du bien et celle du mal. Pour des causes très diverses, impossibles à dénombrer : ardeur du tempérament, grâce de Dieu, haine de la vérité connue ou illusion, elles ne peuvent supporter qu'il existe des hommes qui ne leur ressemblent pas. Par surabondance de charité ou par exubérance de haine, ce sont des âmes impérieuses, dominatrices, si je l'ose dire, des âmes impérialistes et conquérantes. La passion de gagner les autres à leurs idées et à leurs sentiments les possède. La diversité des esprits et des cœurs les blesse. Très fortes individuali-

1. Cf. *Lettre cinquième au Maréchal de Bellefonds.*

tés, mais nullement individualistes, elles brûlent de réunir tous les hommes dans une Église, de les plier à un conformisme, afin que tous vivent d'une vie commune et collective. Quelles merveilles accomplissent ces généreuses natures, quand elles travaillent pour la vérité et le bien ! Mais, hélas ! ce n'est pas uniquement Dieu et la vertu qui ont leur prédicateurs et leurs missionnaires. Le mal : erreur ou vice, a les siens, apôtres, parfois intrépides et parfois admirablement armés de science et d'éloquence.

Il en est qui multiplient les articles, les livres, les conférences, et qui, jusque dans les conversations privées nouées au hasard des rencontres avec des inconnus, prêchent infatigablement l'erreur.

En plus des légers qui gâtent sans le savoir, et des docteurs enthousiastes et tenaces qu'une certaine générosité soulève, il y a les corrompus, conscients de leur corruption et égoïstes. Ils veulent corrompre, parce qu'ils sont agacés et se sentent tacitement blâmés par la vertu d'autrui et parce que, quand tout le monde est perverti, le plaisir est plus facile et moins contrarié. Le cœur mauvais rencontre un obstacle à ses licences dans les cœurs honnêtes, et les gâter c'est se conquérir à lui-même une plus complète liberté !

Ces trois sortes d'hommes dangereux sont partout disséminées, et maintenant que les familles sont presque aussi divisées qu'aux premiers siècles du christianisme où sous le même toit se mêlaient païens et chrétiens, il s'en peut trouver jusque parmi ceux que le sang nous rend très vénérables et très chers. Parfois toute notre parenté conspire à nous détourner du bien. Que de durs conflits, et comme il faudra, de vive force et contre notre propre cœur, briser des liens aimés ou soutenir de pénibles luttes !

Au-dessus de la persécution domestique sévit à l'occasion, plus haute, plus vaste et quelquefois sanglante, la persécution publique. Le christianisme a ouvert sa brèche dans la société romaine, par des milliers et des milliers de martyrs placés dans la nécessité de trahir leur *Credo* ou de désobéir aux lois. De nos jours, c'est une chose trop certaine qu'en dépit des formules de liberté et d'égalité, ni les profits ni les honneurs ne sont également répartis entre les catholiques et les incroyants. Par suite un grand nombre de gens, inquiets de l'avenir de leurs enfants ou très préoccupés eux-mêmes de leurs intérêts ou de leur ambition, laissent sommeiller leur foi, ou la dissimulent ou la désertent ostensiblement ; de la part de ceux-ci, les jeunes gens

risquent de recevoir, outre les exemples pernicieux, de très étranges conseils.

Voilà des sources toujours jaillissantes de tentations. A chacun, sans doute, d'acquiescer ou de résister. Mais soit que l'amour du bien ait été miné petit à petit, soit que le mal en entreprenne tout à coup la destruction violente, la fidélité au devoir est souvent difficile. Dans une foule de cas, elle ne pousse et ne fleurit qu'arrosée de sacrifices sanglants.

CHAPITRE IV

Les Causes des tentations (*suite*)

Les démons

Leur existence — Leurs attaques. — Les limites de leur pouvoir.

Ne semble-t-il pas que les influences des hommes, la fascination des biens terrestres et la turbulence de notre nature suffisent à expliquer nos tentations et qu'il soit superflu de chercher d'autres causes ?

Cependant, il en existe une autre dont la réalité est établie par les saints livres[1] : je veux par-

1. Ce n'est pas ici l'endroit d'instituer un *Traité des Anges*. Simplement, à travers les buissons épineux de l'Angélologie, l'auteur se fraye une voie vers son but. S'il arrive par la force des choses que des questions soient tout juste effleurées, la légitime curiosité du lecteur, éveillée et non satisfaite, trouvera à se contenter pour la *période patristique* : dans Pétau et dans trois articles de la *Revue d'Histoire et de Littérature* (année 1898) informées et limpides, mais qu'il convient de ne pas lire sans dresser l'oreille ; *pour la période scolastique* : dans S. Thomas, *Summa theolo-*

ler de cet être qui est désigné sous le nom de Satan par sa qualité d'adversaire, d'opposant, de contradicteur ; sous le nom de diable devenu aujourd'hui le synonyme badin d'espiègle, par sa qualité de calomniateur; sous le nom de serpent, par son astuce ; sous le nom grec de démon, par son intelligence fine et perçante. Au reste, c'est par figure, en prenant le principal pour tout le reste, qu'on parle de cette puissance au singulier ; elle est multiple. Le Christ, ayant demandé à l'un des possédés de Gérasa : *Quel est ton nom ? — Je suis légion*, lui fut-il répondu [1]. — *Éloignez-vous de moi, maudits*, dira le Juge, *et allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et ses anges.* [2] » Et dans l'Apocalypse, au chap. XII, v. 9, nous lisons : « *Le grand dragon, antique serpent qui est appelé diable et satan, fut précipité en terre et ses anges avec lui.* »

Les incrédules, quand on leur parle des esprits mauvais, branlent la tête et esquissent un fin sourire. Ce sont contes de nourrices, à leur sens, épouvantails pour les enfants. Cette croyance

gica, I, quæst. L-LXV, et surtout SUAREZ, qui a traité avec le plus grand détail de toutes les certitudes et d'à peu près toutes les hypothèses possibles au sujet des bons et des mauvais Anges. Cf. les 8 livres du tome II, dans l'édition Vivès (Paris, 1856).

1. S. MARC, V, 9, et S. LUC, VIII, 30.

2. S. MATTH., XXV, 41.

est à classer dans l'histoire des superstitions avec les vampires et les loups-garous ; qu'elle persiste dans les têtes incultes des campagnards, on le comprend ; toutes les erreurs, longtemps accréditées et dont les hommes ont vécu pendant des siècles, laissent d'interminables traces parmi les paysans. L'humanité sort lentement d'une forêt ténébreuse : ceux qui tiennent la tête sont en pleine lumière quand la queue avance encore à tâtons dans la nuit. Les esprits éclairés savent que le démon fut une naïve personnification du mal et l'explication par un manichéisme timide du mélange d'ordre et de désordre que présente le monde. Ne prenons pas au pied de la lettre les inventions des poètes puissants, à demi-inconscients et hallucinés, profondément étrangers à la notion des lois naturelles, qui à l'époque la plus ancienne animèrent tout l'univers. Les esprits mauvais sont les enfants de l'imagination maladive et peureuse des primitifs. Voilà un point, entre beaucoup d'autres, où la conception exclusivement positive de l'univers fait reculer la conception théologique en attendant qu'elle la déloge tout à fait.

Ce sentiment, plus ou moins explicite, s'est répandu jusque parmi les chrétiens fidèles, et si nul catholique ne nie ouvertement l'existence ou l'action des mauvais esprits, plus d'un cepen-

dant n'en parle qu'avec timidité ou une certaine ironie, comme d'un article de foi qui ne répond pas à grand'chose et qu'il est préférable de taire. Cela ne laisse pas de contraster avec la vie chrétienne telle qu'elle nous apparaît dans les Évangiles, les écrits apostoliques et l'universalité des Pères de l'Église.

Ne serions-nous pas, dans ce cas, dupes de l'adresse du « menteur et du père du mensonge[1] » ? Le plus grand péril de la foi, à notre époque, n'est point dans des hérésies déterminées, mais dans une incrédulité radicale et la négation complète du surnaturel, voire de tout spiritualisme. On se fait agnostique, moniste, phénoméniste. Pour le succès de leur stratégie nouvelle, il est nécessaire que les esprits mauvais dissimulent leur action et feignent la plus complète inexistence. Quelle insigne maladresse de faire hurler un possédé au milieu d'une académie de positivistes ou de matérialistes ! Satan « n'est point si divisé contre lui-même[2] » et se garde de travailler à détruire une illusion qui de toutes jusqu'à présent paraît le mieux réussir ; il fait le mort, car s'il se montre, il inquiète ; il affirme par son action même un antiphénoménisme

1. S. Joan., viii, 44.
2. S. Marc, iii, 26 ; — S. Matth., xiii, 26 ; — S. Luc, xi, 18

et un antimatérialisme, il porte avec soi ou plutôt il est lui-même un morceau de la métaphysique, et, si paradoxale que semble l'affirmation, dans la plupart des milieux actuels la présence manifeste du grand déconvertisseur ne pourrait que convertir.

Pourtant ils existent, lui et ses anges, et ils agissent.

A la première page de la Bible est inscrite la perfide sollicitation qui perdit Ève et Adam et avec eux précipita dans les hasards de l'épreuve toute la longue suite de leur postérité. Au livre de Job, l'enseignement est clair : Satan, irrité de la vertu du saint personnage, s'acharne à le ruiner, à l'atteindre dans sa famille et jusque dans son corps, pour lui arracher une révolte contre la Providence. — Les trois premiers Évangiles nous peignent la triple scène où Satan, se faisant exégète, s'approche de Jésus, et l'attaque. — Notre-Seigneur lui-même appelle Satan[2] « *Prince de ce monde.* » — Saint Jean déclare en termes énergiques que le Christ est venu pour « *dissoudre les œuvres du diable*[3] ». — Saint Paul nous met en garde contre « *les princes, les*

1. S. MATTH. IV, I et seq. ; — S. MARC, I, 12 ; — S. LUC, IV, I.
2. S. JOAN., XIV, 30.
3. I JOAN., III, 8.

puissances et les gouverneurs de ce monde ténébreux » où nous vivons, et « *les esprits mauvais répandus dans l'air*[1] ». — Notre-Seigneur donne une première fois et provisoirement à ses disciples le pouvoir de commander aux esprits mauvais[2], puis il dit définitivement à ses apôtres : « *En mon nom vous chasserez les démons*[3]. »

Confiante dans les promesses du Christ, au reste réalisées si exactement dès les commencements du Christianisme[4], la Sainte Église institua l'ordre des Exorcistes qui pendant de longues années ne fut pas une sinécure ; et dans le rituel romain prit place un chapitre intitulé : *De exorcisandis obsessis a Dæmonio*. Enfin, appuyée sur les Écritures et tous les Pères, l'Église a défini, au quatrième concile du Latran[5], l'existence des Anges mauvais, et au Concile de Trente[6] a été portée cette effrayante affirmation : que les hommes depuis le péché originel sont constitués *captifs du diable*, « *sub captivitate diaboli* ». Cela ne fut pas décrété une fois, en passant, et sans que l'on s'efforçât d'en tirer une conduite pratique : tous les jours les

1. Ad. Eph., vi, 12.
2. S. Luc, x, 17-19.
3. S. Marc, xvi, 17.
4. Cf., par exemple, *les Actes des Apôtres*, xvi, 18.
5. Cf. *Enchiridion* de Denzinger-Bannwart n.° 428.
6. Cf. Idem, n°s 788 et 793.

prêtres récitent un exorcisme à la fin de la messe et, quand ils baptisent ou qu'ils bénissent l'eau et le sel, ils ont ordre de multiplier les anathèmes contre le démon.

La doctrine de l'Église est donc précise et catégorique sur la réalité des esprits mauvais. Au reste elle coïncide avec la croyance universelle : tous les peuples connus ont professé et professent encore la foi à des êtres invisibles et malfaisants, et il est inutile de refaire une énumération tant de fois faite. Sur ce point particulier, l'audacieuse et paradoxale opinion de Joseph de Maistre : *le paganisme n'a besoin que d'être nettoyé*, n'est point dépourvue de justesse.

Excellent ! toutefois, la plupart de nos contemporains pensent autrement, et que leur importe la croyance universelle ? Ils s'estiment hommes de progrès et modernes, précisément parce qu'ils se sont dégagés de l'universelle illusion.

Je le sais, nos contemporains ont lu Auguste Comte ou ceux qu'il inspira, et la « *loi des trois états* » leur est connue. Ils la critiquent certes, que ne critiquent-ils pas? Mais par leur attitude même ils paraissent la vérifier ; ils sont phénoménistes, et s'ils sortent des purs phénomènes, c'est pour pencher au matérialisme. On n'aurait quelque chance de les persuader de

l'existence des mauvais esprits qu'en reprenant une à une les affirmations du spiritualisme et de la foi catholique, ou en les jetant de vive force devant le surnaturel éclatant, par exemple devant les miracles de Lourdes ; mais la plupart en détournent les yeux avant tout examen et ce sont des faits que nos féroces positivistes ne veulent point connaître.

Si quelqu'un de ces incrédules ou quelque croyant agité de doutes lit ces lignes, je le supplie de se souvenir que j'écris en catholique pour des catholiques, certes pour des catholiques actuels, environnés et assaillis d'objections comme un récif par les vagues, mais pour des catholiques qui, instruits de la solidité de leur doctrine, y restent attachés. A ces catholiques, s'il en est qui se sentent pris de doute, je livre cette remarque de Mgr Gay[1] : « On s'étonne des purs esprits ; c'est la matière qui est le prodige. Le prodige, c'est que dans les ouvrages d'un être qui est tout vie, tout intelligence et tout liberté, ce qui n'a en soi ni mouvement ni liberté ni pensée ait sa place. »

Quant aux matérialistes ou aux phénoménistes pour qui ces paroles sont dénuées de sens, nous leur demandons simplement dans l'intérêt de

1. Cf. *Sermons*, tome II, p. 6.

leur âme à laquelle, nous, nous croyons et pour la probité de leurs affirmations, de ne pas déclarer nos doctrines absurdes avant un examen sérieux, et qu'ils cessent de traiter l'âme, Dieu et toute la religion comme la quadrature du cercle, d'un mot dédaigneux ou par prétérition.

∴

C'est un principe, imposé par l'expérience et, du reste, évident en lui-même, que toute cause produit des effets qui lui ressemblent. Le feu réchauffe, comme une eau fraîche rafraîchit, et cet exemple renferme sous une apparence très simple une loi universelle de la causalité. L'action divine, parce que Dieu est l'ordre, la sainteté et la paix, est toujours ordonnatrice, sanctifiante et pacifiante ; et celle de Satan, qui aime le désordre, le mal et la mort d'un affreux et invincible amour, est toujours désorganisatrice Ternir la beauté du monde, en éteindre les splendides soleils, en flétrir les fleurs, en gâter les fruits ; à l'équilibre harmonieux qu'y entretiennent les lois divines substituer un chaos confus : voilà quelques-uns des désirs qu'il s'irrite de ne pouvoir réaliser.

A notre égard, nous induire au mal, nous séparer de Dieu et nous pervertir, telle est sa principale visée. Il s'efforce de nous rendre, comme lui-même, ennemis de l'ordre : ce qui nous précipitera, par une suite nécessaire, dans une damnation semblable à la sienne. Sa grande affaire, à lui et à ses anges, est de nous perdre. « C'est leur occupation d'état », dit Mgr Gay[1] traduisant Suarez, et c'est pour la remplir qu'ils rôdent sur la terre. Qu'est-ce qui pousse Satan à cette entreprise ? D'abord sa haine contre Dieu. Incapable d'atteindre la divinité en elle-même, il cherche à lui voler des cœurs et à peupler, aux dépens de la cité céleste, l'horrible cité du mal. Puis sa jalousie envers nous : comment ne nous détesterait-il pas, nous dont l'âme porte l'image de Dieu et qui sommes par la grâce divinisés ? Notre nature, inférieure à la sienne, lui a été cependant préférée, Dieu s'étant fait homme. Enfin, nous sommes destinés à vivre au ciel, comme lui jadis, et vraisemblablement à y occuper les places que sa défection et celle de ses complices laissèrent vides. Autant de motifs qui l'aiguillonnent contre nous.

Je ne sais s'il y a, parmi les démons, des

1. *De la Vie et des Vertus chrétiennes :* de la Tentation, I, et SUAREZ, VIII, cap. 18, 4, du *de Angelis :* « proprium dæmonum ministerium seu occupatio est tentare homines. »

spécialistes pour les différentes espèces de péché, les uns députés aux tentations d'orgueil, les autres à celles de luxure, et d'autres à d'autres classes de tentations ; ni davantage si l'envieuse imitation du plan divin a conduit Satan à nous attacher, à chacun d'entre nous, un ange mauvais, comme Dieu nous a donné un ange gardien ; mais une chose est hors de doute : l'être pervers qui séduisit nos premiers parents et qui s'attaqua au Christ lui-même, nous sollicite au mal. Saint Matthieu l'appelle *le Tentateur*[1], comme de son nom propre et caractéristique. Saint Paul le désigne par ces mots bref : *Celui qui tente*[2]; et saint Pierre nous a légué cette monition précise[3]: « Notre adversaire le diable, comme un lion rugissant, rôde à la recherche d'une proie. » Vingt autres passages de l'Écriture enseignent la même vérité, et il n'en est point, dans l'Ancien ou le Nouveau Testament, de plus nette et de plus fréquemment répétée.

*
* *

Comment les démons nous tentent-ils? De

1. Matth., IV, 5.
2. I Thess., III, 5.
3. I Petr., V, 8.

plusieurs façons qui, toutes, tiennent à leur pouvoir sur la matière. Expliquons-le en quelques pages, qui nous conduiront à compléter ensuite la preuve qu'il existe des influences diaboliques parmi les hommes.

La matière est par elle-même inerte, et tous ses mouvements ne lui viennent à l'origine que de l'esprit. Il lui faut au moins une chiquenaude, et les esprits inférieurs eux-mêmes sont capables de lui donner des chiquenaudes partielles et de la modifier. Outre les preuves strictes qu'il appartient aux philosophes d'exposer, une analogie rend cette action vraisemblable. Notre âme n'est-elle pas l'architecte qui construit notre corps, l'entretient par son activité assidue et le refait sans cesse contre l'usure par l'assimilation des aliments? Elle le meut, et par lui son influence s'exerce sur les autres corps. Les démons sont beaucoup mieux armés que nous pour agir. En leur qualité de purs esprits, ils sont exempts des entraves organiques ; leur activité n'est jamais supprimée ni ralentie par le besoin du repos. Aucune déperdition de force, aucune fatigue ne les atteignent, et après les œuvres les plus colossales ils se retrouvent dipos et maîtres de leurs forces intactes. — Depuis longtemps les forces et les lois naturelles leur sont connues. Berthelot n'eût été qu'un petit enfant

à côté d'eux ; mieux qu'un Alfred Fouillée ou qu'un Théodule Ribot, ils savent l'entrecroisement du physiologique et du phychique et les liens secrets qui unissent les nerfs à l'image, l'image à l'idée, au vouloir, aux sentiments et aux actes. Le péché les a dépouillés, il est vrai, de la grâce et de bonheur, mais leur nature est restée entière et, comme auparavant, ils jouissent d'une intelligence aiguë et vigoureuse, d'une volonté énergique et d'un immense pouvoir.

Aussi n'est-ce qu'un jeu, pour leur dextérité puissante, que de se manifester extérieurement, sous un corps emprunté, fabriqué ou composé d'apparences, comme le principal d'entre eux apparut à Ève, à Jésus, à saint Martin, au Curé d'Ars et à tant d'autres, car des faits analogues sont marqués à chaque page de la vie des saints. Ève était préservée, par l'harmonieuse unité de toutes ses puissances, contre les intrusions de Satan dans sa sensibilité et son imagination ; à plus forte raison faut-il en dire autant de la très parfaite humanité de Notre-Seigneur. Le démon le tenta seulement du dehors et par ses propositions perfides. Ainsi ne dédaigne-t-il pas de faire souvent à notre égard ; non, certes, qu'il se montre en personne, à l'ordinaire, mais il a sa providence à rebours qui dispose ingénieusement les occasions, les rencontres, les opportunités

propices au mal. Sa méthode habituelle est faite de ruses subtiles et cachées.

A notre égard, son pouvoir s'étend au delà des tentations extérieures. Notre nature, blessée par le péché, est devenue semblable à une place forte dont la citadelle demeure intacte mais dont les tours et les remparts sont ouverts; le démon pénètre en nous et nous tente du dedans. Par ses soins, le cerveau sera excité de telle sorte que l'image d'un objet illicite et séduisant apparaisse, qu'elle se maintienne et se renforce, que chassée elle revienne et qu'elle déchaîne le désir ; voilà le trouble, parfois l'orage dans l'âme ; il y a toujours chance que la volonté faiblisse ; et le tenace tentateur, soutenu par sa haine, ne se décourage point par des échecs répétés. — Si les démons ne consultaient que leur propre inclination, ils n'exciteraient qu'à l'orgueil, qui est leur vice dominant. Mais, en psychologues expérimentés, ils nous savent diversement vulnérables : aux vaniteux ils proposent les images des honneurs, aux sensuels les peintures voluptueuses, aux jaloux le succès de leurs rivaux, à celui qui est enclin à l'avarice la peur de la pauvreté, et ainsi de suite. La tactique se varie, s'adapte et, pour être efficaces, les moyens s'approprient.

Le nœud de l'organisation complexe des facul-

tés humaines est l'imagination, liée à l'organisme et nourrice de l'esprit : *jungens ima summis*. C'est là que le démon s'efforce de s'établir, comme dans une place centrale, où il suscite des rêves, des hallucinations, des émotions, des désirs, où, en un mot, il offre traîtreusement à l'intelligence et à la volonté les appâts falsifiés du péché.

Il arrive qu'il s'y établit à demeure et de là rayonne dans tout le corps, le faisant mouvoir, s'agiter, parler et toujours tenaillant l'intelligence et la volonté pour les induire au mal. C'est le phénomène connu sous le nom d'obsession, quand il est à demi réalisé, de possession, quand il est complet. Châtiments du péché ou épreuve infligée à une victime pure, les possessions sont les plus longues et les plus terribles des tentations. L'intrus tyrannique s'asservit les facultés sensibles tout entières et manie le corps comme son instrument.

Parmi les tentés, les obsédés ou les possédés, il s'en trouve qui s'abandonnent au démon. Ils consentent à sa présence, ils obéissent de plein gré à ses suggestions. Hélas ! parfois incomplètement satisfaits par leur propre corruption, ils participent à l'infernal apostolat de Satan, pour la corruption des autres. Leurs talents sont employés à semer l'erreur, à propager le vice, à combattre tout ce qui est bon et ordonné. Comme

Dieu a ses écrivains inspirés, ses prophètes et ses envoyés, il paraît certain que Satan a les siens, qui écoutent avec docilité ses indications et se font ses actifs coopérateurs. A s'en tenir aux vraisemblances, peut-être ne serait-on pas très en peine pour aligner des noms : n'avons-nous pas, en France, tels politiques dont l'unique passion est la lutte contre l'Église catholique? Certainement mon lecteur, quel qu'il soit, connaît quelque franc-maçon ; l'espèce s'en est assez multipliée pour que tous aient pu se trouver en relation avec quelques-uns d'entre eux. Qu'ils les observent : aucun qui ne haïsse et ne fasse semblant de mépriser la religion ; aucun qui ne mette au-dessus de tout le reste la joie de nuire, ou brutalement ou cauteleusement, aux croyances catholiques. Soumis, à leur insu peut-être, à l'influence de Satan, il est tombé dans leur cœur d'esclave quelques gouttes de la haine sinistre du grand vaincu contre Dieu, son Christ et son Église. Là est la raison de leur opiniâtreté et de la prodigieuse justesse de leurs coups ; et qui passe à côté de cette cause cachée, ne comprend presque rien à l'étrange histoire qui s'accomplit sous nos yeux. — Nous parlions de citer des agents de Satan dans ce monde : n'y a-t-il pas aussi, qu'ils appartiennent ou non à la secte franc-maçonnique, tels écrivains fameux dont, depuis

des années, pas une phrase ne vise à autre chose qu'à déflorer, qu'à corrompre, qu'à détruire? Leurs livres sont comme les bibles du mal, les unes viles, comme il convient à certains lecteurs, les autres élégantes et non moins pleines de nihilisme intellectuel et de pourriture.

J'entends un sage me dire : Vous vous abusez ; un principe, en effet, domine toute recherche, c'est qu'il ne faut pas multiplier les causes sans nécessité : hypothèse inutile, hypothèse à rayer. Or, dans l'espèce, notre nature nous entraîne au mal par son propre poids, et il est superflu de lui accrocher, comme dans la pesée des âmes aux portails des cathédrales, d'horribles monstres qui la tirent en bas. Elle y va d'elle-même.

A cela je réponds. Certes, notre nature suffit très souvent à nous induire au mal, et il n'y a qu'à souscrire au joli mot qui rit dans le texte du très placide Suarez : « Se croire incapable de pécher tout seul, sans les séductions du diable, c'est être fat[1]. » — Il serait aussi peu sensé, sauf les cas possibles d'illuminations surnaturelles, de décider, avec certitude, que telle tentation déterminée est l'œuvre d'un ange mauvais. — Mettre partout des esprits et leur attribuer la charge d'exécuter les phénomènes de

1. *De Angelis*, l. VIII, cap. 19, v. 13.

l'univers, c'est encore moins raisonnable. Newman, plus fantaisiste en ce point qu'il ne lui est habituel, donna dans cette sorte d'occasionalisme angélique, qui n'est pas plus admissible que l'autre. C'est la résurrection de l'animisme dans la tête d'un théologien du dix-neuvième siècle ; et, hors de la poésie pieuse, cela ne mérite qu'un sourire.

Toutes ces réserves faites, les affirmations de l'Écriture ne subsistent pas moins, et de même subsistent les pratiques de l'Église : est-il soutenable qu'elles ne répondent à aucune réalité ? — Ajoutons que les choses sont souvent moins simples que ne les suppose notre raison rectiligne et superficielle, qui ne se trouve pleinement à l'aise que dans l'eau claire de la géométrie.

Puis, l'expérience elle-même, quoique en pareille matière elle ne soit qu'une preuve du dernier degré, confirme la thèse théologique. Il est impossible de nier des faits comme les lévitations, le brisement par un seul homme de fortes chaînes capables de soutenir les plus énormes tractions, les sursauts et les hurlements des possédés au contact inaperçu des hosties consacrées. Les plus adroits Charcot du monde ne réduisent point les phénomènes de possessions à la pathologie nerveuse; et voilà une preuve expérimentale de l'action des démons sur la matière et sur

les imaginations. Notre expérience quotidienne en fournit d'autres. Nous sommes calmes, paisibles, livrés avec attention à un travail sérieux ; tout à coup, sans occasion saisissable, se dresse en nous une image forte et périlleuse, et déjà, comme un coup de vent soudain fait osciller un voilier, l'émotion nous agite de la tête aux pieds. Nous ne voulions pas aller à tel endroit ni rencontrer telle personne ; sans qu'il y ait eu de projet de sa part ni de la nôtre, ou parfois malgré un contre-projet formel, nous la rencontrons. Tel livre nous tombe sous la main, juste au moment où notre volonté minée et désagrégée comme un mur que l'eau pénètre, n'aura peut-être pas la force d'en porter la lecture. D'autres faits sont notoires, par exemple celui-ci : les âmes en état de péché mortel sont souvent moins harcelées de mauvais désirs que les âmes saintes et mortifiées ; la même âme, quand elle s'essaye à se fixer dans l'amitié de Dieu, sera fortement tentée ; elle n'y travaille plus, et voilà que les tentations disparaissent pendant des semaines.

Sans aucun doute, bien des psychologues et des physiologues allégueront des explications ; s'ils n'en trouvent pas, il leur restera la ressource de se réfugier dans les mystères et le labyrinthe de subsconscience ; et, en effet, nous ne sommes point clairs à nous-mêmes comme un théorème

d'Euclide. J'en appelle, cependant, à ceux qui ont réfléchi sur les événements de leur vie morale et aux directeurs qui ont eu l'occasion d'observer un grand nombre d'âmes : n'y a-t-il pas des cas concrets qui, vu toutes les circonstances, ne s'expliquent point par les seules causes naturelles ? Une volonté pernicieuse se devine sous la trame des phénomènes, ni tout à fait éclatante ni tout à fait inconnaissable, mais que des yeux perçants et habitués aux choses surnaturelles entrevoient et quelquefois discernent avec précision.

Après cela, que de beaux esprits se gaussent de notre ingénuité ou, s'ils ne sont pas de tempérament à rire, s'étonnent et ne comprennent pas, nous n'y pouvons rien. Est-il à propos, pour mériter les applaudissements d'hommes presque toujours incompétents, de s'alléger des articles du *Credo*, qui ont le malheur de n'être plus à la mode? Le très moderne et très critique Johannes Joergensen ne le pense pas, lui qui a écrit : « Pour nous, enfant du XX[e] siècle, c'est chose bien difficile de nous imaginer les mauvais esprits revêtus de corps visibles et matériels... Mais est-ce que, avec cela, l'existence de ces mauvais et leur funeste présence ne se fait point sentir à nous tout aussi fortement, à tel ou tel instant décisif de notre vie? N'y a-t-il pas des

heures où nous avons clairement l'impression que *la puissance des ténèbres* est grande, et non seulement en nous-mêmes mais bien autour de nous, des heures où c'est comme si une voix sans corps nous murmurait à l'oreille, comme si une main puissante, endurcie aux flammes de l'enfer, nous saisissait par la main, comme si nous entendions un ordre puissant, insistant, sans cesse répété : « Dis ceci ! Fais cela ! » Hélas! combien il y a de maisons où l'on souhaiterait, de tout son cœur, qu'un ami de Dieu apparût sur le seuil et, d'une voix impérieuse, renouvelât le commandement proclamé jadis par le compagnon de saint François aux portes d'Arezzo : « Au nom de Dieu tout-puissant et de son serviteur François, je vous somme, mauvais esprits, de vous enfuir loin d'ici[1] ! »

*
* *

Si les démons, dont l'intelligence et l'habilité sont si grandes que, par contraste, nos Machiavels paraissent naïfs, interviennent souvent dans notre vie, il y a de quoi trembler : nous sommes à la merci de puissances cachées et irrésistibles. — Oui, il y a sujet de craindre, mais

1. Cf. *Saint François d'Assise, sa vie et son œuvre* (Traduction de Teodor de Wyzewa), page 148.

moins que ne le pensent plusieurs, car le pouvoir des démons a des limites.

Première limite : nous ne sommes ouverts et accessibles aux actions étrangères que par la double zone de notre organisme et de nos facultés sensibles. Plus intérieurement, derrière cet avant-mur et ce mur, habitent notre intelligence et notre volonté, c'est-à-dire nous-mêmes, notre « moi », notre personne morale. Or sur notre intelligence et notre volonté libre, Dieu seul peut agir directement : rien ne se passe chez nous ou ne s'y prépare qu'il ne le perçoive, car en sa qualité de cause créatrice et conservatrice, il nous est plus intérieur que nous ne le sommes à nous-mêmes, et, quoiqu'il respecte à l'habitude notre liberté, il lui est loisible de tourner à son gré nos pensées et nos vouloirs. Mais ni les anges ni les démons ni les hommes ne partagent avec lui ce privilège. Comme les corps sont impénétrables aux corps, les esprits sont impénétrables aux esprits, si ce n'est par voie de persuasion et de libre ouverture. Personne ne s'introduit chez nous de vive force et par effraction. Retranchés en nous-mêmes, nous y sommes à l'abri et inviolables ; contre la porte que nous avons fermée les griffes et les dents se cassent, sans mordre. Il faut frapper, attendre, parlementer, nous prier d'ouvrir et, si nous refusons, il faudra

entreprendre un siège sans espoir ou s'en aller.

Tel est le sentiment unanime des docteurs; et ils remarquent que cette inviolabilité est une conséquence nécessaire de notre nature et notre condition. Libres, maîtres de notre destinée, chargés de choisir nous-mêmes nos voies : voilà ce que nous sommes. Il ne peut entrer dans le pouvoir des autres êtres de pénétrer nos desseins et de disposer de nous : autant dire que nous ne serions plus des personnes. Ce serait le renversement du plan divin, par la suppression de l'épreuve devenue un non-sens.

En conséquence, fermes dans notre volonté de rester fidèles à Dieu, nous pouvons nous rire des assauts du démon. Qu'il rôde, heurte, souffle et fasse rage, comme la tempête autour d'une maison bien close pendant les nuits d'hiver. Sans notre permission il n'entrera pas. — Très souvent, du reste, par là même que nos dispositions les plus secrètes lui échappent, ses assauts sont mal dirigés. C'est à contre-temps qu'il nous flatte, alors qu'il eût été opportun de nous terrifier ; ou bien, il insiste trop et donne l'éveil; ou il se retire trop vite. Ce superbe orgueilleux est réduit à tâtonner. — Les grâces que Dieu nous envoie lui sont encore plus inconnues et le déroutent. S'il conjecture nos intentions d'après les mouvements de notre sensibilité et de notre imagina-

tions, les intentions divines habitent un mystère, où ne pénètre aucun de ses regards.

Nous savons où le démon ne peut entrer; il importe de préciser la limite extrême du domaine abandonné à son action. A moins d'un miracle semblable à celui qu'il plut à Dieu d'opérer en faveur de saint Jean Baptiste, de la sainte Vierge, peut-être de quelques extatiques comme sainte Thérèse, notre intelligence et notre liberté, qui est conditionnée par elle, ne s'exercent qu'avec le secours des facultés sensibles et en particulier de l'imagination. Or, dans certains cas très rares et transitoires, les démons altèrent les organes ou gênent leurs fonctions et par là annulent ou dérèglent l'imagination et la livrent à une sarabande incohérente. Du même coup, l'intelligence et la volonté, intactes en elles-mêmes, sont paralysées. C'est là le plus grand attentat permis aux démons sur la majesté de la personne morale. Mais reléguer l'intelligence et la volonté dans une impuissance momentanée, ce n'est point les manier; ce n'est point, surtout, leur imposer le péché et le reniement de Dieu qui, seuls, dégradent et qui, seuls, pour ce motif, constituent le triomphe désiré par le mauvais. Pendant les journées brumeuses et tristes, là-bas, derrière les nuages, le soleil n'est pas éteint, mais il brille avec sa

splendeur accoutumée, transitoirement invisible aux hommes. L'un des possédés de Gérasa, après qu'il eut été délivré, demandait avec instance que Notre-Seigneur l'agrégeât aux disciples. Les fureurs inouïes que nous décrit l'Évangile [1], les démons les avaient déchaînées sur lui en pure perte. Sa volonté n'avait pas été dépravée ni son cœur perverti.

Seconde limite : Outre la barrière qu'oppose la nature des personnes morales, la puissance des démons est soumise à la force plus haute de Dieu, et la Providence leur trace des bornes où ils sont contraints de renfermer leur malice. Au livre de Job, Satan est obligé de demander à Dieu le droit de persécuter l'homme juste, et il ne l'obtient pas sans des limites précises. Dans l'Évangile, Notre-Seigneur révèle aux apôtres que Satan a demandé à les cribler comme on crible le blé [2].

Cette subordination rassurante est exigée par l'ordre même des choses. Les démons sont des créatures, et Dieu est Dieu ; à ce maître tout-puissant, pas un atome et pas un projet dans le vaste univers n'est soustrait : tout ce qui s'accomplit ou se médite, il le voit, il le règle ou le

1. Cf. Matth., VIII, 28-34. — Marc., V, 1-20. — Luc., VIII, 26-39.
2. Luc., XXII, 31.

tolère. — Elle n'est pas moins nécessaire pour contenir la rage perturbatrice et destructive des démons ; impuissants à corrompre une âme malgré elle, ils ne le seraient point à bouleverser un monde ; qu'ils fussent quelque temps laissés libres de déployer leurs forces immenses, ils auraient vite fait de rejeter l'univers au chaos et d'abolir l'odieuse humanité.

Les limites imposées à leur action varient au gré de la Providence, qui, selon les circonstances, les élargit ou les resserre. En Palestine, à l'époque de Jésus, sévit une épidémie de possessions [1] : ni avant ni depuis, l'on n'en constata un aussi grand nombre, et de nos jours ces prodiges sont devenus rares parmi les chrétiens. Par contre, si nous en croyons les rapports des missionnaires, chez les peuples encore « assis à l'ombre de la mort », ils pullulent. Non seulement Dieu allonge ou raccourcit la chaîne des démons, mais eux-mêmes, sans doute, ont tantôt le dessein de se montrer pour éblouir ou épouvanter, et tantôt de se cacher pour entretenir une périlleuse sécurité.

C'est ainsi que les démons, limités par notre nature et par la sage puissance de Dieu, nous

1. Cf., sur ce fait et ses raisons probables, FILLION, *Les miracles de N.-S. J.-Ch.*, t. II, p. 246, — ou LESÊTRE, *La Clef des Évangiles*, p. 175.

attaquent en adversaires insidieux et puissants, mais non point invincibles. Il n'y a pas lieu de s'affoler, il y a lieu seulement, pour chacun, de craindre sa propre faiblesse et d'espérer dans la Providence.

CHAPITRE V

Les Causes des Tentations *(fin)*

I. Le rôle de Dieu, — II. Conclusion

Nous sommes amenés insensiblement à envisager le rôle de Dieu lui-même dans les tentations.

Dieu tenta Abraham, nous dit l'Écriture, et très souvent il est affirmé que Dieu tente les hommes. Mais manifestement il ne s'agit pas, dans ces textes, de provocations au mal, pas plus que dans ce précepte : Vous ne tenterez pas votre Dieu. Dans ce cas, l'intention du tentateur n'est point de porter au péché mais d'explorer, à tort ou à raison, ce qu'est quelqu'un, ce qu'il veut, ce qu'il peut, ou de lui fournir une occasion de se déclarer.

Des tentations corruptrices saint Jacques enseigne que Dieu ne peut être l'auteur[1] : « Que nul, lorsqu'il est tenté, ne dise : c'est Dieu qui me tente ; car Dieu est incapable de tenter et de pousser personne au mal. » Comment, en effet,

1. S. Jac., I, 13.

Dieu, qui est la loi morale subsistante, pourrait-il nous inviter à la violer? Ce serait l'absurdité des absurdités. Dieu aime l'ordre du même amour invincible et parfait dont il s'aime, et toutes ses volontés ne tentent qu'à le maintenir.

Mais ce que Dieu ne fait pas par lui-même, il se résout pour de justes motifs à le laisser faire. Il y a ce qu'il commande, ce qu'il désire, ce qu'il permet ou tolère. A l'occasion, sa Providence juge convenable de lâcher les brides aux bêtes féroces que nous portons en nous, aux hommes mauvais et aux démons.

Nous voilà assaillis, et les ennemis du bien nous harcèlent : que fait notre Dieu? Ses yeux se tiennent attachés sur chacun de nous. Les découvertes scientifiques, nous dit un habile historien des idées, eurent pour conséquence, dans un grand nombre d'esprits, de reléguer Dieu au fond d'un ciel inacessible d'où il se désintéresse des êtres infimes, grouillant à la surface d'un petit tas de terre et de boue : « Nous habitâmes subitement un coin perdu de l'univers immense; le ciel recula dans des espaces sans mesure et Dieu s'enfuit dans l'infini[1]. » Ceux qui ont pu croire cela, oublient que Dieu est un esprit pour qui les plus lointaines distances

1. E. Faguet, *Seizième siècle*, p. VII.

n'existent pas. Présent à Sirius et à Belthégeuse, il n'en est pas moins présent à nous, et le soin qu'il prend des soleils gigantestes ne le détourne point de nos imperceptibles personnes qu'il estime davantage, parce que nous sommes capables de l'aimer. — Il ne serait pas plus juste de se fabriquer avec Malebranche, sous le prétexte de sauvegarder la majesté divine, une Providence exclusivement générale, prisonnière de ses propres lois et n'ayant avec ses créatures que des rapports impersonnels, comme un mécanicien avec la multitude des rouages d'une machine vaste et compliquée. Non, tout à l'heure on méconnaissait l'immatérielle ubiquité de Dieu, ici on méconnaît sa bonté. Le Dieu de l'Évangile est plus tendre et plus attentif. Avec chacun de nous il entretient des relations de personne à personne et, grâce à l'Incarnation, nous pouvons dire mieux, d'homme à homme, de frère à frère, de cœur à cœur. L'auteur de *l'Imitation*, résumant en cela la plus douce des expériences religieuses, a pu écrire un chapitre sur *l'amitié familière avec Jésus*. « J'ai versé telle goutte de sang pour toi », fait dire Pascal à notre Sauveur ; et c'est là l'esprit le plus pur de l'Évangile où Jésus se peint lui-même, comme le bon pasteur qui part à la recherche d'une brebis, et comme une vigilante ménagère qui

bouleverse sa maison pour retrouver une drachme égarée. Nul cheveu de notre tête qui ne soit connu du Père céleste et qui puisse tomber sans sa permission. A plus forte raison, notre âme ne court-elle pas un péril sans qu'il ne s'en inquiète : « Où est la tentation, Dieu est là aussi[1]. »

Il y est et il y agit, spectateur invisible et inactif en apparence, en réalité l'un des acteurs principaux. Non, certes, qu'à l'accoutumée il nous éclaire et nous ravisse au point d'abolir la lutte. Si nous ne luttions, où serait notre mérite? Mais il prend garde que l'équilibre des forces ne se rompe et que nous ne soyons accablés par d'irrésistibles ennemis. « Aucune tentation ne dépasse nos forces, écrit saint Paul, car Dieu, qui est fidèle à ses promesses, ne le permet pas. Avec la tentation il ménage la grâce qui rend possible une heureuse issue[2]. » L'assistance, dont parle ici saint Paul, est une suite du plan conçu par la sagesse divine et en forme un élément essentiel. Où serait la logique à nous charger de notre sort, si notre choix était paralysé par l'attirance invincible de l'un des partis ? Notre destinée sera réglée sans nous, ou, si c'est à nous

1. Faber, *Progrès de l'âme*, ch. XVI.
2. I Cor., x, 13.

qu'il incombe d'en décider, il faut que nous le puissions. Dieu, ennemi de l'incohérence, se doit à lui-même de modérer les tentations ou de fortifier les tentés afin que notre libre arbitre soit sauf. — Elle est aussi en harmonieux accord avec l'œuvre commencée par l'incarnation, la passion et les sacrements ; toutes ces grandes choses ne tendent qu'à une fin : sanctifier les âmes et en peupler le ciel. Mais elles n'aboutiront pas si les cœurs captivés par le mal se tiennent éloignés de l'Église et des sacrements. En vain seront accumulées de prodigieuses réserves de grâces ; il ne suffit pas que la source jaillisse, il faut qu'on vienne y boire : sans quoi toute l'entreprise divine est vaine. Aussi la Providence veille-t-elle à maintenir l'équilibre entre les attraits du bien et les attraits du mal.

Presque toujours elle fait plus. Elle invite au bien, elle inquiète, elle ravit. Son symbole, ce sont les actifs messagers qu'envoie l'organisateur d'un banquet, dans l'Évangile, pour rassembler les convives[1]. Un Père aimant veille sur nous ; tout en nous laissant d'ordinaire marcher seuls, il écarte de notre route les trop grosses pierres et aplanit les fondrières trop larges et trop profondes. Par moments, ne va-t-il pas

1. Matth., XXII, 2 et seq. — Luc., XIV, 16 et seq.

jusqu'à prendre la peine de nous entraîner par la main ou de nous porter dans ses bras? La bonté, en même temps qu'elle contrecarre les plans des mauvais et nous verse un réconfort intérieur, combine, avec une adresse savante et secrète, d'heureuses circonstances grâce auxquelles la vertu nous paraîtra belle et aimable. O desseins miséricordieux, qui ne vous découvre, lorsqu'il jette un regard attentif sur sa vie et qu'il considère par quelles voies inattendues il a été préservé, ramené ou sollicité de revenir?

CONCLUSION

C'est un rideau ténu que « la figure de ce monde[1] ». Éclatante, rigide, la réalité corporelle n'est pourtant, auprès de la plénitude et de la solidité des esprits, qu'une fumée inconsistante. Tant que nous jouons notre personnage terrestre, nous n'appartenons qu'en partie, par le sommet de notre être, au monde invisible, mais nous sommes destinés à y entrer tout à fait. Dès à présent, on s'y préoccupe beaucoup de nous; on y concerte ici notre salut, et là notre perte. On se coalise en notre faveur ou contre nous. La

1. I Cor., VII, 31.

lutte pour la possession des âmes est le fond même de toute l'histoire de l'univers visible et invisible ; aucun événement qui ne s'y rapporte : les observateurs qui arrêtent leurs regards aux intérêts, aux ambitions et aux agencements des politiques ou des intrigants, ne percent pas au-delà de la surface. Ils se croient habiles et peut-être à juste titre, mais la raison d'être et l'importance véritable des choses leur échappent. Ce sont des myopes méticuleux à qui une vue d'ensemble est impossible. En réalité, les événements capitaux, ce sont les silencieuses tentations qui naissent et se dénouent dans le fond des cœurs.

Leur cause principale et immédiate, sans laquelle les sollicitations au mal ne seraient guère à craindre, c'est notre nature ; un rayon de soleil traverse un cristal et sur un corps opaque il s'écrase : de même, quelque violentes que fussent les agressions, nous ne serions pas pénétrés de la plus petite pointe d'un mauvais désir, si nous n'étions nous-mêmes faibles et capables d'aimer le péché.

Les biens terrestres répandent autour d'eux leurs charmes naturels, qui sont bons et dans l'ordre ; c'est parce que nous sommes enclins aux convoitises désordonnées qu'ils deviennent périlleux.

Les démons troublent et enflamment notre imagination et notre cœur. Si nous n'étions inflammables, nous enflammeraient-ils ?

Les hommes mauvais nous séduisent, mais c'est qu'en nous-mêmes un fragment de notre nature aime ce qu'ils aiment. Des voix s'élèvent dans notre âme pour s'unir à leurs voix.

Il faut toujours en revenir là : notre plus dangereux adversaire, c'est nous-mêmes. De leur propre élan ou sous un coup d'éperon, nos diverses facultés bondissent vers leurs plaisirs. L'une ou l'autre, différente selon les individus et les cas, veut devenir maîtresse et régner seule ; elle marche à la domination, en saccageant l'ordre harmonieux que commence en nous le créateur, qui est ensuite confié à notre garde et dont la loi morale exige le maintien et l'achèvement. Qu'importe Dieu, qu'importe l'ordre, qu'importe la paix, qu'importent les sanctions : ce plaisir est si bon, saisissons-le ! Cependant, en nous comme dans le monde invisible, on ne peut à notre sujet que former des désirs, des projets, des préparations. Les décisions finales sont en notre pouvoir, et, sans notre consentement, toutes les causes demeurent inefficaces.

CHAPITRE VI

De l'Universalité des Tentations.

Le texte qui précède n'était encore que manuscrit ; un vieillard et un jeune homme l'avaient emporté, par une paisible soirée de septembre, sous un bois de grands arbres où il était dans leur habitude de converser. Arrivés au pied d'un large chêne, ils prirent le parti de s'asseoir sur les racines noueuses, le visage tourné vers le couchant où le soleil déclinait avec lenteur. Le jeune homme lut le texte à haute voix et, comme il le replaçait dans un Pascal qu'il n'abandonnait guère, entre le vieillard et lui s'engagea ce dialogue :

Le vieillard. — Oui, la tentation est inévitable. Partie essentielle de l'ordre moral auquel nous appartenons, elle est la loi sublime et salutaire de la vie.

Le jeune homme. — Cela est dur. Eh quoi ! Il faudra donc toujours lutter et ne point connaître la paix ! A la longue, on se lasse.

Le vieillard. — Mon ami, toujours est un mot bien entier ; il y a des trêves ; comme la vie

physique est coupée par des repos, la vie morale a ses accalmies ; mais, il est trop vrai, l'ennemi peut reparaître à toute minute, et un chrétien prudent se maintient sur le qui-vive. Veiller ou périr, personne n'échappe à cette alternative.

Le jeune homme. — Je veux vous croire, respectable ami, et je ne suis point de ces impertinents, si nombreux dans ma génération, pour qui les vieillards ne sont que « figures à nasardes » et aliment du rire : le ciel me garde de jamais mépriser cette profonde sagesse qui vient avec les années. M. Faguet, dans *le Culte de l'Incompétence*, soutient que les démocraties aiment et pratiquent l'irrespect envers les têtes chenues ; ni je n'ai ni je ne voudrais avoir un grain de ce démocratisme-là dans le cœur.

Cependant, il m'est pénible de vous donner ma pleine adhésion, et vous me paraissez céder à un pessimisme qui vous fut toujours naturel et que l'âge a encore affermi.

Vraiment, n'y a-t-il point des gens qui, plus heureux que je ne suis et peut-être que vous ne fûtes, échappent aux orages des tentations?

Le vieillard. — Sans doute, les saints Innocents, lesquels n'ont point vécu.

Le jeune homme. — Et la très sainte Vierge Marie, et saint Louis de Gonzague, et d'autres comme, par exemple, cette sainte Carmélite de

Lisieux, sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, dont vous m'avez fait lire la vie, l'an passé.

Le vieillard. — Vous touchez juste ; tout à l'heure c'est à la condition commune que je pensais, et je laissais de côté des âmes aussi exceptionnelles, pour qui toutes les lois ordinaires de l'épreuve semblent supprimées ou très adoucies.

Encore faudrait-il lire dans les cœurs ; la très sainte Vierge Marie mise à part, je ne sais si un saint Louis de Gonzague ne sentit jamais de sollicitations au mal. Cela fût-il exact, qui de nous, hélas ! peut se comparer à ce saint adolescent, et n'est-il pas chimérique d'espérer pour un de nos frères sur mille une vie approchante de la sienne ?

La tentation ouvre l'histoire de l'humanité ; la vie d'Ève et d'Adam ne se prolongea guère avant qu'ils fussent sollicités au mal, et leur destinée est le prototype de la destinée de tous. Aussi le drame familier et terrible, qui commença dans les enchantements du Paradis et se termina dans la honte au milieu d'une nature maudite, est-il inscrit en tête du Livre par excellence, destiné à « instruire tout homme venant en ce monde ». — Cela nous est si essentiel d'être tenté que Jésus, désireux de passer par nos voies et de nous donner l'exemple, voulut l'être lui-même. Sa nature humaine, parfaite dans son espèce, harmonisée

et docile, l'incitera-t-elle au péché? Non, certes, pas le plus petit frémissement de concupiscence n'agitera cette chair divine; mais Satan s'approche.....

Le jeune homme. — Mon bon maître, vous retrouvez votre chaleur de jadis. Ils furent heureux les jeunes gens qui s'assirent autrefois devant votre chaire.

Le vieillard, *souriant.* — Oh! ne complimentez pas, et surtout ne réveillez pas chez un invalide le souvenir d'un temps où il fut actif et de quelque utilité; la pensée de nos travaux nous alourdit notre oisiveté de maintenant.

Le jeune homme. — Pardonnez à un sentiment sincère. Je reviens à ma question : n'y aurait-il pas des moyens de se soustraire aux tentations? Il est possible de se séparer si complètement du monde que Dieu seul et sa loi occupent notre pensée. Quand nous serons éloignés de tous les objets qui enflamment nos convoitises...

Le vieillard. — Eh! qui le nie? Il n'est que sage de fuir certaines occasions, mais ne vous leurrez pas sur la paix des solitudes. Jadis une grande passion de vie érémitique s'empara des âmes d'élite; beaucoup émigrèrent dans la Thébaïde ou les montagnes inhabitées de la Syrie, mais ces fugitifs emportaient avec eux leurs souvenirs, ou fussent-ils presque des enfants comme saint Hi-

larion, ils emportaient au moins leur nature, et les démons les suivaient ; un saint Antoine, sous la menace des esprits mauvais et de ses appétits, éprouve des affres voisines du désespoir ; saint Hilarion, au dire de saint Jérôme, ne le céda point à son maître[1], et n'est-ce pas dans le désert que Jésus fut tenté ?

Aujourd'hui, sur notre terre explorée partout et partout habitée où elle est habitable, vous ne trouverez plus de Thébaïde ; toutefois, le même besoin de sécession hors du monde et de vie parfaite a créé les monastères ; mais vous connaîtriez bien mal la vie monastique, si vous l'estimez exempte de traverses ; sous l'habit blanc des Trappistes et sous l'habit noir des Bénédictins bat une poitrine humaine, et l'objet de la lutte intérieure ne fait point défaut ; il n'est pas de bon moine dont la vertu ne soit militante, et si la Carmélite persévère, c'est qu'elle est gardée par une volonté plus forte que la grille du cloître.

LE JEUNE HOMME. — Vous ne m'induisez point à me faire moine ?

LE VIEILLARD. — A condition que Dieu vous veuille sous le froc, si ; je me borne à vous révé-

1. L'excellent vieillard faisait sans doute allusion au chapitre XII de la *Vie de saint Antoine*, écrite par saint ATHANASE, traduite en latin par EVAGRE, et aux premières pages de la *Vita S. Hilarionis Eremitæ*, qu'a écrite saint JÉRÔME.

ler une des faces vraies de la vie religieuse. Les hommes ravis au troisième ciel ne foisonnent pas, même dans les Trappes, et quand il s'en rencontre, ils restent sujets à la tribulation.

Le vieillard tira de sa poche un petit livre et, après un instant de recherche, il lut : « *Ne magnitudo revelationum extollat me*, *datus est mihi stimulus carnis meæ*, *angelus Satanæ qui me colaphizet*[1]. » Saint Grégoire n'hésite pas à entendre ce texte des tentations de la chair, et, pour ma part, poursuivit LE VIEILLARD en posant un doigt sur une autre page, je ne crois pas commettre un contre-sens irrévérencieux, en devinant derrière les phrases pathétiques du chap. VII de *l'Épître aux Romains*, un aveu de luttes intimes. Qui ne vise qu'à énoncer une loi générale, dont il est exempt, tire-t-il de son cœur des cris si personnels : « *Infelix ego homo*, *quis me liberabit a corpore mortis hujus*[2]*?* »

Voyez, mon enfant, ce qu'éprouvait saint Paul.

LE JEUNE HOMME. — En effet, il me vient à la

1. II Cor., XII, 7 : « *Pour me préserver de l'orgueil, il m'a été donné une épine dans ma chair, un ange de Satan qui me souffletât.* »

2. Rom., VII, 24 : « *Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?* » c'est-à-dire de cette nature viciée qui m'incline au péché qui est, au point de vue moral, la mort de l'âme.

mémoire que le même apôtre dit encore ailleurs[1]: « *Je châtie mon corps et je le réduis en servitude, de peur que, prédicateur des autres, je ne sois moi-même réprouvé.* » — J'aurais cru que des âmes aussi radicalement dévouées à Dieu étaient au-dessus des tentations, surtout des tentations humiliantes qu'indiquent ces textes.

Le vieillard. — Pas toujours ni même habituellement. Ma vieille mémoire m'apporte du fond de mes lectures un trait de saint François d'Assise. Après d'héroïques baisers donnés aux mains pourries des lépreux, il fut pris d'une violente irritation contre une mendiante, puis du regret d'avoir abandonné sa vie riche et libre. Ses victoires ne l'abritaient point contre de nouvelles attaques. C'est l'habitude. Satan est plus animé et plus insidieux contre les meilleurs, qui, reflétant davantage la divinité, lui sont particulièrement odieux. Il n'est pas même jusqu'aux vertus des âmes d'élite qui ne soient pour elles des dangers : car les vertus engendrent l'estime de soi, et elle tourne à l'orgueil, la sécurité, et elle endort.

Enfin, la Providence veut que ses élus grandissent toujours, et les laisse donc dans la nécessité de combattre; elle aime que nous grimpions

1. I Cor., IX, 26, 27.

par la « *voie étroite* » et escarpée, couverts de sueur, les pieds saignants. Certaines déclarations effrayantes du Saint-Esprit nous manifestent l'intransigeance de l'amour de Dieu pour notre progrès. Raphaël dit à Tobie[1] : « *Parce que vous étiez agréable à Dieu, il fut nécessaire que la tentation vous éprouvât.* » Saint Paul, parlant des tracasseries et des violences des mauvais, écrit à Timothée[2] : « *Tous ceux qui veulent vivre pieusement selon le Christ Jésus seront persécutés.* » Et saint Jean entendit ces paroles divines[3] : « *Ego quos amo arguo et castigo.* »

La sainteté n'est point un privilège contre les tentations, elle est souvent un titre à leur redoublement.

LE JEUNE HOMME. — Vous m'excuserez, mon vénérable ami, si mes propos sont indiscrets : les vieillards, à tout le moins, recueillent, en fidélité paisible et aisée à la loi de Dieu, la récompense de leurs longs efforts. Chez eux les passions font silence, et sur leur visage même s'étend la sérénité.

LE VIEILLARD. — Mon cher enfant, nous connaissons bien peu les différents âges de la vie

1. Tob. XII, 13.
2. I Timoth., III, 12.
3. Apoc. III, 19 : « *Ceux que j'aime je les réprimande et les fustige.* »

avant de les avoir traversés, et nous leur prêtons une fausse apparence.

Sans doute, chez nous, les voix hargneuses des passions n'exécutent plus les mêmes chansons qu'à vingt ans. La plénitude de la vie a quitté les vieillards, et à ce déclin ils doivent de ne plus porter dans leur organisme que des tendances amorties ; est-ce à dire qu'ils n'ont plus de passion? Pas du tout ; sans compter que les premières persistent parfois très longtemps au-delà de leur saison normale, elles savent se métamorphoser, et par surcroît de nouvelles apparaissent : il y a l'ambition qui peut encore être féroce chez les plus proches du tombeau et qui n'ont plus que des semaines devant eux ; il y a l'avarice, car c'est à mesure que notre avenir se raccourcit et que la nécessité des réserves diminue d'autant, que l'étrange désir d'entasser l'argent s'avive et se fait plus tyrannique ; *salva reverentia*, il y a la gourmandise qui est fréquente à cet âge ; il y a surtout un amour terrible du repos, la haine de tout tracas, je ne sais quelle paresse égoïste et inébranlable qui pousse à l'abandon des devoirs ; il y a l'impatience de souffrir, car les infirmités sont les compagnes accoutumées de la vieillesse ; il y a les agacements que produisent tant de nouveautés qui envahissent le monde ; enfin, chez beaucoup, il y a les humiliations de l'im-

puissance et de la solitude, qui les portent à murmurer et à blesser l'espérance, et chez quelques-uns parce qu'ils sont adulés, il y les tentations de l'orgueil.

Mon cher ami, vous le savez, je n'aime point le paradoxe ; laissons à un Barbey d'Aurevilly, séduisant du reste malgré ses défauts, sa sémillance, sa coruscation et ses excès ; une longue familiarité avec le vrai me dégoûte de l'insulter par de faux brillants, et je vous dis simplement ce que sincèrement je pense. La loi de la tentation est générale. Pour parler net, trois espèces d'hommes seulement lui échappent peut-être : les malheureux chez qui la raison n'a jamais lui ou chez lesquels, sous la pluie des infirmités nerveuses, elle s'est éteinte ; les saints accomplis, s'il s'en trouve ; et, s'il en existe, les scélérats parfaits qui ne savent pas résister à un désir dépravé et à qui la grâce n'imprime jamais de sursauts. Ces deux derniers groupes sont projetés aux deux limites extrêmes du monde moral et, quoique pour des raisons opposées, ne semblent plus combattre. Au reste, des observateurs avisés estimeront que je me fabrique des hommes théoriques, et comme disent les logiciens, des « êtres de raison » qui n'ont pas grande ressemblance avec nos frères de chair et d'os.

Le jeune homme. — Je le reconnais. Les démons

nous tentent parce qu'ils nous haïssent, notre nature parce qu'elle est désordonnée, les pervers parce qu'ils nous désirent semblables à eux. Dieu lui-même, aux regards de qui rien n'est anarchique et incoordonné, veut cela pour nous épurer et nous rendre grands et forts, comme des arbres noueux qui se sont durcis aux rafales des vents.

J'accepte ma condition, je bénis l'ordre austère et bienfaisant où la Providence m'a placé ; il vaut mieux comprendre que critiquer, accepter que se révolter, adorer que s'aigrir. Je ne formerai plus l'impossible prière d'être déchargé de la lutte, mais, comme dans l'humble supplication du *Pater*, je demanderai à ne succomber pas.

LE VIEILLARD. — Oh ! mon cher ami, que ces vaillantes paroles me touchent le cœur et comme elles siéent bien à votre âge courageux ! Oui, ne refusons pas le labeur de bien vivre au milieu des difficultés.

Savez-vous, mon cher enfant, que cette belle demande du *Pater* n'a pas été mise par le Christ sur nos lèvres seulement, mais que lui-même l'adressa à son Père pour ses plus intimes amis[1] : « *Je ne prie pas pour que vous les enleviez du monde, mais pour que vous les préserviez du péché.* »

1. Joan., XVII, 15.

Le vieillard dans son animation se leva et, avec la noble attitude qui lui était naturelle, il dit : « Je voudrais que ma voix devînt forte comme un tonnerre et résonnât jusqu'aux confins du monde, je crierais aux hommes : N'écoutez plus ces faux docteurs qui vous prêchent et de paroles et d'exemples que la vie doit être la réunion de tous les plaisirs, et que hors de là elle est un non-sens. Ils distribuent une sagesse désastreuse, hardis éducateurs de l'épicurien timide qui se cache au fond de tout cœur humain.

« Comprenons notre destinée ; une question unique est posée à chacun de nous : Seras-tu fidèle ou infidèle à la loi morale ? Et la fidélité est au prix de la souffrance ; il faut rectifier ses affections, se séparer de ce que l'on aime, couper « *sa main, son pied, son œil*[1] ». Si vous n'êtes prêts à la vivisection, vous êtes prêts au péché. Qui n'a pas de vive force, comme on enfonce à grands coups un coin dans le bois, enfoncé et planté dans sa conscience l'idée de sacrifice, ne possède pas la doctrine de la vie. Le grand devoir a été promulgué par le Christ, quand il a dit avec précision et insistance : « *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même et qu'il prenne sa croix tous les jours*[2]... »

1. Marc, IX, 42-44 et 46. — Matth., 29-30, et XVIII, 8-9.
2. Luc, IX, 23, et XIV, 27 ; Marc, VIII, 34 ; Matth., 38, et XVI, 24.

Le jeune homme et le vieillard, émus et beaux tous les deux, de deux beautés diverses et pourtant fraternelles, l'un, de la beauté d'une vertu qui s'arme pour le combat, et l'autre, de la beauté d'une vertu qui a lutté et se prépare à la victoire définitive, se mirent à genoux ; sous la futaie silencieuse et vaste comme une cathédrale, ils récitèrent : « *Notre Père qui êtes aux cieux..., ne nous laissez pas succomber à la tentation...* »

— Puis, dit le JEUNE HOMME en se relevant, les alertes du combat ont leurs charmes ; il y a du plaisir à lutter, à risquer, à vaincre !

— Oui, mon ami, reprit le VIEILLARD, et cela est préférable à l'inerte mollesse qui craint l'effort ; l'énergie qui se règle et se discipline est une joie savoureuse et un splendide spectacle.

Il y a mieux encore. Celui qui lutte pour le bien a le sentiment exquis d'être dans l'ordre et de faire ce qui doit être fait, il n'est pas un anarchiste et un mécontent dans l'univers, il est un loyal ouvrier à qui les lois éternelles des choses sont bienveillantes et il participe à leur sérénité. — Mais, ne parlons pas, nous chrétiens, comme un Marc-Aurèle ; les lois éternelles de l'ordre vivent en Dieu ; ceux qui les acceptent et travaillent à leur triomphe sont les associés du Créateur pour l'organisation et l'achèvement du monde ; leur pensée se hausse jusqu'à la pensée

divine et entre dans les plans providentiels. Dieu les aide par sa grâce et par son Église. Enfin, voyez-vous comme au bout de cette allée brille le soleil, dont nous recevons jusqu'ici les traits d'or : ainsi dans une perspective qui, il est vrai, paraît toujours lointaine même à de vieux débris tel que moi, le bonheur mérité du ciel resplendit à nos yeux.

CHAPITRE VII

De l'utilité des tentations

I. Profits possibles. — II. Une objection.

Les tentations sont inévitables, eh bien, tant mieux ! Non seulement il est à propos de s'y résigner, mais la loi providentielle qui nous les impose est si bonne qu'un sage l'accepte allègrement.

De détours en détours, comme il est rapporté au début de l'*Économique* de Xénophon, Critobule est amené finement à compter, parmi ses possessions utiles, ses propres ennemis ; l'argumentation est du plus pur Socrate, subtile et déconcertante, mais l'instructive leçon que l'on peut en tirer ! Oui, Boileau a raison de rappeler à Racine « l'utilité des ennemis », et tout n'est point paradoxe dans l'enthousiasme tant dénigré de Joseph de Maistre pour la guerre, qu'il élèverait volontiers au rang de mère et de nourrice des vertus. La tentation a quelque chose de l'utilité des ennemis et de la guerre.

I. — Profits possibles

Et, pour commencer par ce premier bienfait, la tentation nous mûrit.

Grâce à son tempérament heureux, à des préservations et à la bonté divine, un jeune homme touche à sa vingtaine et n'a pas été tenté : qu'il connaîtra peu les réalités de la vie morale ! Voyez sa tête rieuse ou indolente, où nulle réflexion n'a laissé de trace ; le dessin du visage est mou et sans vigueur, la physionomie indécise; ce n'est qu'une ébauche. Au moral comme au physique, l'enfance s'est prolongée : point de profondeur d'intelligence, point de coup d'œil précis, point d'énergiques tensions du vouloir. Les révoltes des passions ne lui sont connues que par ouï-dire, et non par la vivante notion qu'en donne l'expérience : aussi ne les redoute-t-il pas. Aucune tempête n'a fait affleurer à la surface de sa conscience les éléments disparates et ennemis qu'il porte en soi : sa vraie nature lui reste cachée. — Pas davantage ne lui sont sensibles et présentes les invisibles intentions des pervers, hommes ou démons, qui guettent l'occasion de le séduire. Qu'est-il en somme? un innocent chardonneret, qui se débat sans défiance au milieu des éperviers.

Heureuse paix, certes! et, à Dieu ne plaise que je crie à cet enfant de se précipiter dans les hasards. La Providence est singulière pour chacun, et nous devons prendre la destinée qu'elle nous envoie; mais, je le constate : digne d'envie par plusieurs côtés, cette paix prolongée est très exceptionnelle, provisoire, et presque toujours défavorable au progrès moral.

Vienne la tentation, par elle la lutte et, si j'ose dire, le corps à corps de l'esprit et de la volonté avec le réel. Attaqué et contraint de se défendre, il sera vite renseigné sur sa nature et sur les forces adverses qui veulent le séparer de Dieu. Cela lui apprendra plus de psychologie utile que beaucoup de lectures. Et il faudra que lui-même il prenne son parti. Il va commencer d'accomplir des actes personnels. D'enfantine, sa vertu deviendra virile; de quasi spontanée, volontaire; de demi inconsciente, délibérée, décidée et vigoureuse. Comme son esprit, elle se fait adulte. Les traits du visage eux-mêmes s'affermissent; la réflexion intérieure le traverse de ses rayons subtils et pourtant visibles, et l'enveloppent d'une beauté proprement humaine.

Le voilà éclairé sur soi et par là même sur les autres; son âme, ayant souffert et lutté, comprend le drame qui s'accomplit dans le silence des cœurs; elle en saisit les anxiétés et

les péripéties, attentive à les observer et adroite à les deviner ; en conséquence, elle trouvera, au moment opportun, le conseil approprié, ou l'exemple persuasif ; et elle priera, autrement que du bout des lèvres, pour ceux qui sont placés sur le bord glissant du mal.

Beaucoup d'âmes restent misérables, livrées aux instincts et aveugles aux choses morales parce qu'elles n'ont pas été cultivées ; comme la plupart des plantes, pour peu que l'on en prenne soin, elles sont capables de verdir et de prospérer ; mais si l'on remue la terre pour les plantes, si l'on taille la vigne, on laisse trop souvent les âmes des jeunes gens pousser au hasard ; qui les instruit, leur propose l'idéal, leur indique les obstacles et les moyens de les lever ? Cet apostolat exige du zèle, de la prudence et indispensablement l'expérience des maladies morales, non par le péché, mais par la menace du péché qui en révèle assez la hideur et les angoisses. Je ne sais si le catalogue des saints présente un seul médecin des âmes qui n'ait été, au-dedans de lui-même, un grand persécuté ! L'efficacité de leur ministère y est liée, et c'est vrai des illustres aux petits et aux inconnus.

C'est dire que la vie du tenté, en même temps qu'elle se fait plus profonde, s'élargit, se multiplie, s'élève vraiment, si je n'excède pas,

à la dignité d'une âme catholique, traversée par les pulsations de milliers d'autres vies fraternelles, à qui ses propres épreuves la rendent secourable.

∴

Là ne se bornent pas les bienfaits de la tentation. Voyons-en quelques-uns plus en détail.

Qu'elle nous ait momentanément vaincus ou que ses assauts aient échoué, elle nous enseigne notre faiblesse ; le mal nous attaque ou nous circonvient et à ses susurrements comme à ses clameurs répondent en nous, autour d'une volonté qui a peine à ne pas plier, des complices nombreux et militants. Nous sommes vainqueurs ; vaincrons-nous toujours ? Nous sommes redressés, demain ne serons-nous pas de nouveau abattus ? Voilà la plus irrésistible invitation à la défiance de nos forces ; pour nous en suggérer le vif sentiment, il n'est pas de discours, si délié et si concret soit-il, qui vaille une expérience de notre fragilité ; celle-ci jette à terre l'orgueilleux et plante plus avant dans le cœur des humbles leur mauvaise opinion d'eux-mêmes. La plupart d'entre nous, pour nous apprécier juste, nous avons besoin de nous déprécier, et quand nous y décidons-nous, si ce n'est sous le coup

d'un malheur ou d'une véhémente menace de malheur ? Alors, comme les oiseaux lorsque a éclaté un coup de fusil, les illusions s'envolent et leurs chants cessent. Au reste, la vue exacte de nous-mêmes dure peu ; l'amour-propre, après qu'il a été plusieurs fois arraché, repousse racines, tronc et branches ; et sans doute c'est pourquoi, sans que je prétende percer les mystères qui entourent les desseins providentiels, Dieu n'exempte pas de la lutte même les plus parfaits.

Chaque tentation est un coup de serpe à l'orgueil ; si vous le préférez, elle est un docteur à l'enseignement ambigu, qui vise à persuader une chose et en persuade une autre. La voix, qui veut se faire douce et séduire, prend, en passant par les oreilles de l'ami de Dieu, un son aigre et bourru et lui crie d'utiles avertissements : « Rappelle-toi ta misère native et le pullulement spontané de tes vices ; qu'ils sont beaux, tes désirs instinctifs ! Te complaire en toi-même, ah ! ah ! ah ! mais, c'est ignorance de ce que tu es, c'est oubli de la grâce, c'est sottise ! Vois comme tu es tiré en bas ; sans la main qui te porte, tu tomberais au fond de l'abîme. » Ce sermon, que donnent la mauvaise nature et le diable en entremêlant leurs paroles, est bien nécessaire et bien efficace. Au plus élevé la sagesse divine veut qu'il pende toujours quelques bri-

bes et quelques poids du « vieil homme » ; et, de cette disposition, les privilégiés que nous célébrons maintenant au martyrologe la remercient, comme de l'un de ses secours les plus avisés.

L'humilité, quand elle est vraie, nous jette à genoux et nous fait appeler à l'aide. Nous prions parce que Dieu est fort et que nous sommes faibles. On l'a remarqué de longue date : dans les périls du corps notre cœur devient spontanément religieux. *Si vous voulez prier, faites-vous matelot.* La même loi s'observe dans l'ordre moral ; sous l'imminence du péché, notre cœur, pour peu qu'il aime le bien, se jette à Dieu. Le besoin d'un supplément d'énergie apparaît manifeste ; la confiance superbe en la force de notre raison et de notre volonté s'écroule : on sent si vivement qu'elles fléchissent, qu'elles vont céder ; nous voilà alarmés, apeurés, angoissés. Il n'est pas de pélagien pratique, assez convaincu de sa doctrine, pour s'y tenir en ces mouvements-là ; nous y touchons du doigt notre rien du tout, et pour ne pas périr, nous crions vers le Père céleste, de qui vient tout don parfait et qui n'est obscurci par aucune ombre d'imperfection [1].

1. Jac., I, 19.

*
* *

La tentation, si nous voulons continuer la liste de ses heureux contre-coups, persécute notre paresse.

L'héroïsme, en bien comme en mal, nous est antipathique, parce qu'il coûte trop de peines : nous lui donnons avec plaisir l'admiration, qui nous acquitte envers lui ; quant à l'imiter, cela n'entre point dans l'arrangement de notre vie. Nos amours vont ailleurs, moins gigantesques et moins ardues. Qu'il est séduisant de s'assoupir dans une médiocre et douce honnêteté ! Non, tu ne le pourras pas ! La sensualité, l'ambition, la curiosité déréglée et, d'un mot : le péché hideux sous cent espèces diverses, peut accourir d'une journée à l'autre, et d'une main insolente il frappe à ta porte. Tu veux fermer les oreilles et continuer ta vie paisible ; non, c'est impossible : la porte va se briser sous leur poussée, si tu ne résistes ; et, après les avoir chassés, tu ne seras garanti contre leurs offensives suivantes, qu'en te faisant vigilant factionnaire ; c'est pour cela que saint Paul, si expert dans la stratégie surnaturelle, te crie ce langage guerrier : Avancez-vous, comme un légionnaire romain, armés de la cuirasse, du casque, du bouclier et du glaive,

c'est-à-dire munis de toutes les vertus chrétiennes et très attentifs[1].

Ce fracas militaire incommode peut-être. Qu'on ne réplique point que j'exagère ; car Dieu sait toutes les victimes que la paresse endort et intoxique ! La Rochefoucauld la déclarait la plus insidieuse et la plus universelle des passions, ennemie, du reste, par son naturel, du mal comme du bien et empiétant sur toutes les entreprises. Bien peu auraient le droit, au nom de leur expérience, de le démentir. La paresse réduit même l'activité physique, qui est la plus aisée et qui, dans un tempérament sain, est une expansion spontanée, mais comme elle ronge davantage encore l'activité morale ! Celle-ci est faite d'actes pénibles à la plupart des gens, car elle consiste à penser, à réfléchir, à se surveiller, et surtout à vouloir. Presque tous les hommes ont horreur de ces actes-là, et, trop mous pour user activement de leur liberté, ils se laissent vivre, inertes ou agités selon les poussées dominantes : ce qui, sans que je calomnie notre nature ni l'organisation de notre société, profite d'ordinaire au mal plus qu'au bien.

Contre cette fâcheuse paresse, la tentation, par là même qu'elle jette l'émoi dans tout l'être et

1. Ephes., VI, 14-17, et I Thes., V, 8.

nous remue jusqu'aux profondeurs de notre volonté, est un excellent antidote, à moins toutefois que nous ayons abdiqué déjà l'amour du bien. Si un sourire n'est pas déplacé en si grave propos, elle oblige beaucoup de Sancho Pança, pour ne pas suivre un Don Juan scélérat, à suiun Don Quichotte qu'ils traiteraient volontiers d'absurde.

*
* *

La tentation nous ouvre l'entrée du monde moral ; elle est un spécifique contre l'indolence. Ce qu'elle a commencé, elle l'achève, en nous contraignant à progresser.

Sous peine de déchoir, le tenté doit déployer de l'énergie, accomplir des efforts, parfois les continuer longtemps et les recommencer. Qu'en résulte-t-il ? une volonté aguerrie et forte. C'est un fait aisément contrôlable, que l'exercice sain et énergique d'une faculté la développe. L'effort, si pénible et si répugnant, est bienfaisant, et qui veut se perfectionner entretiendra pour son âpreté un mâle amour. L'application à comprendre une théorie difficile ou à s'expliquer une chose obscure aiguise l'intelligence ; après un travail ardu et mené à bon terme, les autres besognes, d'une égale difficulté en elles-mêmes,

deviennent faciles. Des exercices de gymnastique, quand on a le courage de les conduire méthodiquement et de les prolonger, assouplissent les membres, fortifient les muscles et arrondissent la poitrine. La vie s'amplifie par son propre mouvement. Aucune chose, enfin, n'est plus connue que l'entraînement des soldats, qui, de marches en marches toujours plus longues, parviennent à fournir des étapes prodigieuses. La même loi est vraie de la volonté ; parce qu'elle est obligée de vouloir, elle acquiert une plus grande force et une plus imbrisable ténacité. Qui dédaignerait ce gain ? La volonté est la maîtresse pièce d'un homme, et par sa qualité on juge de la qualité du caractère; notre puissance de vouloir est notre armature, et, plus que par nos richesses ou nos talents, c'est par sa force cachée, mais sentie de tous, que se fixe notre importance dans la société des hommes, aussi bien que notre place dans le monde des esprits.

Autre conséquence : par la tentation notre amour de Dieu grandit et se fixe. L'amour se mesure moins aux paroles et aux effusions sentimentales qu'au dévouement laborieux, et, de même qu'il se juge aux actes, par eux aussi il s'accroît. On aime davantage un bien pour lequel on a pâti : « *Mon âme s'est atta-*

chée à vous, Seigneur Jésus, parce qu'elle a été lapidée à cause de vous[1]. » Celui qui accepte de souffrir pour quelqu'un l'aime, et, puisque toute activité engendre un progrès, il l'aimera davantage; si c'est Dieu, comme dans le cas de la tentation, qui est l'objet de cet amour, celui qui souffre sait que son dévouement n'est point perdu : Dieu le voit dans le secret, l'applaudit, l'encourage, et lui promet la récompense; l'amour s'en enflamme d'autant. Puis la grâce, qui illumine l'esprit et qui échauffe le cœur, est versée en abondance à celui qui est fidèle dans les moments difficiles; son esprit plus clair aperçoit mieux que Dieu est le souverain bien, hors duquel toute espérance est vaine, et sa volonté s'y attache plus solidement. Après cela, toutes les souffrances supportées engagent et lient : il ne faut pas qu'elles soient perdues : il ne faut pas être inconséquent et se démentir; en général, les hommes trouvent plaisir à être fidèles, à continuer, à conserver et augmenter un même capital. Notre passé nous commande toujours au moins un peu et dessine la courbe de notre avenir. N'outrons pas; la liberté subsiste, et avec elle, hélas! la possibilité des per-

1. Cf. *Office de saint Etienne*, premier martyr, troisième antienne des Vêpres de l'Octave.

versions; jusqu'à son dernier soupir un Osius de Cordoue, qui portait sur son corps les balafres de la persécution, pouvait faillir, mais cela c'est presque du possible pur, de ce possible comparable à l'oxygène non mélangé qui ne se rencontre nulle part dans la nature ; ce qui est normal, c'est que celui qui a souffert pour son Dieu, s'enchante de ce souvenir, et par l'affluence combinée de ses sentiments et de la grâce divine, monte vers la sainteté !

Ainsi, de plusieurs manières, les tentations, contrairement aux visées des mauvais et aux tendances de nos facultés rebelles, nous poussent vers Dieu. Elles nous condamnent au progrès comme à l'unique moyen de ne pas périr ; et, confessons-le, la plupart d'entre nous, pour progresser, nous avons besoin d'y être condamnés. L'industrie de Dieu, bonne, savante, qui se joue parmi les fils entrecroisés des causes, prend comme un moyen dans son œuvre l'obstacle et la difficulté ; la cité céleste est construite, en partie, à l'aide des projectiles dont elle est accablée, et ce qui devait abattre à terre les amis de Dieu les élève.

La parole de saint Jacques[1] : « *Soyez remplis de joie, mes frères, quand vous tomberez en des*

1. Jac., I, 2.

tentations variées », cesse de sonner à nos oreilles comme un étrange paradoxe. Quand Dieu permet une tentation contre nous, il nous prépare un profit. Ce bruit et l'émoi de l'attaque, ce sont les tonnerres avant-coureurs de la fraîche pluie des grâces.

II. — Une objection

A propos de la doctrine précédente, j'entends encore la voix fine et coupante d'un critique. Il est aumônier dans un lycée, grand, fort vif de toute sa personne et très lettré. Nous nous rencontrâmes dans une vaste et haute bibliothèque, où régnait le profond silence convenable à une nécropole et nécessaire aux fragiles arrangements des idées.

Je levai les yeux de dessus un saint Grégoire et, à voix basse, j'expliquais à M. l'Aumônier l'objet de mes recherches : « Un panégyrique des tentations ! m'interrompit-il d'une voix d'abord discrète et qui monta peu à peu. Sans doute, vous allez les peindre en bienfaitrices des âmes. — Un peu, je l'avoue, répondis-je. — Oui, je vous lis d'avance ; vous soutiendrez quelque thèse de la couleur de celle-ci : Les tentations nous préservent de l'insipidité et de l'en-

gourdissement! Les tentations nous révèlent notre nature! Elles sont maîtresses ès-sciences de l'humilité! Mon cher ami, mon cher ami, à grand peine aperçoit-on quelques bonnes noisettes dans ce tas de feuilles mortes! — Monsieur l'Aumônier, si je suis avocat, vous, vous plaidez, et votre entrain ordinaire vous emporte. — Très peu au-delà de la ligne juste! murmura-t-il en souriant. Si les tentations, parfois, tournent à bien et font des élus, comptez donc les malheureux qu'elles retardent! Comptez donc ceux qu'elles damnent! Les tentations sont, parmi nous, les artificieuses et remuantes envoyées du mal et lui recrutent sans cesse des partisans et des victimes. La réalité qui s'étale sous mes yeux dément votre panégyrique. Vous dites : elles peuplent le ciel, et moi, je vous le dis : elles massacrent les âmes et peuplent l'enfer. — Vous massacrez vous-même, mon cher critique, et c'est par miracle que l'on n'expire pas instantanément sous vos coups. Plus modéré, quant à moi, je dis simplement : La tentation nous mène à une croisée de deux routes, l'une bonne, l'autre mauvaise, et nous oblige à choisir... — Qui conteste cela? reprit-il, mais c'est un fait que le plus grand nombre, que la foule prend la mauvaise route; outre l'expérience, l'Évangile lui-même en fait foi : « Large est la

porte et spacieuse la voie qui conduit à la perdition ; la foule s'y précipite[1]. »

Il parcourut du regard la salle spacieuse, carrée, et calme ainsi qu'un cimetière ; les livres, juxtaposés debout en files parallèles, depuis les hauts volumes de Migne rangés à la hauteur du coude jusqu'aux in-12 jaunes perchés près du plafond, nous regardaient, témoins impassibles et impressionnants. M. l'Aumônier éleva la main, joignit un in-octavo et, tournant les pages d'un doigt preste, il scanda : « Autrefois Massillon me paraissait dur et excessif; l'observation des hommes m'a converti à son effrayante opinion : *Je vois que chacun se rassure sur son voisin ; que les enfants succèdent là-dessus à la fausse sécurité de leurs pères ; que nul ne vit innocent, que nul ne meurt pénitent*... Et, avec une extrême vivacité qui ne nuisait point à la précision, il me lut une demi-douzaine de passages du « *Sermon sur le petit nombre des élus* ».

— Oh ! monsieur l'Aumônier, ajoutai-je quand il eut refermé le livre, Masillon n'a fait que continuer une tradition... Voici dans saint Grégoire, à la dix-neuvième homélie, un commentaire terrible du : *Multi enim sunt vocati, pauci vero*

1. Matth., IV, 17 : « Lata porta et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam. »

electi[1] : « Voici qu'à la solennité d'aujourd'hui nous sommes venus en très grand nombre ; nous emplissons l'Église, mais qui sait combien peu seront comptés dans le troupeau des élus? Tous acclament le Christ par leur voix, mais tous ne l'acclament pas par leur vie. La plupart suivent le Christ en paroles, ils s'en écartent par leurs mœurs[2]. » Saint Grégoire ne parle que des chrétiens pratiquants ; s'il eût considéré l'ensemble des hommes, ou simplement la multitude des baptisés qui se tiennent à l'écart de tout acte du culte, qu'eût-il dit? Vous apercevez d'ici ce saint Jean Chrysostome. C'était un excellent moraliste et, si je ne me trompe, beaucoup moins enclin à une excessive sévérité que ne l'a écrit récemment une historien très célèbre. Or, dans sa 64e homélie sur saint Matthieu, il parle comme saint Grégoire ; et saint Augustin fut du même avis. De très grands théologiens, par exemple Cajetan, ont pensé sur ce terrible sujet comme ces illustres Pères.

Personne qui n'en convienne : les apparences

1. Matth., XXII, 14 : « Beaucoup d'appelés, peu d'élus. »
2. « Ecce ad hodiernam festivitatem quam multi convenimus. Ecclesiæ parietes implemus, sed tamen quis sciat quam pauci qui in illo electorum grege numerentur? Ecce enim vox omnium Christum clamat, sed vita omnium non clamat. Plerique Deum vocibus sequuntur, moribus fugiunt. »

leur donnent raison et, de nos jours, avec plus de force que jamais, car les croyants n'ont point une vie plus sainte qu'autrefois ; et malheureusement se sont multipliés les hommes à qui manquent et la foi et les œuvres. On n'ose dire que l'ignorance les excuse, car certaines lois naturelles, très généralement connues, sont violées. Mais cela, c'est ce qui paraît ; la valeur réelle des âmes, quelle est-elle ? Nous ne le savons pas, et, tant que nous sommes parqués dans ce monde des phénomènes, le sort de ceux qui sont partis nous est, à moins d'une science surnaturelle, inconnaissable. L'Eglise est autorisée, par des miracles, à proclamer la sainteté de quelques-uns. Pour les autres, un mystère profond enveloppe leur salut ou leur damnation. C'est à la fois consolant et terrible, comme tout inconnu, parce qu'on se le figure à son gré, et chaque cœur, suivant son inclination, en prend sujet de s'effrayer ou de s'apaiser. Là-dessus, monsieur l'Aumônier, pour ma part, je suis agnostique.

Le visage anguleux et légèrement pourpré de mon interlocuteur s'éclaira d'un sourire mêlé d'impatience : — Cependant fit-il, si nous ne jugeons sur les apparences, sur quoi jugerons-nous? — Eh ! pourquoi jugerions-nous? lui répliquai-je. — Il me répondit : Vous voilà

opiniâtre dans votre attitude d'imperturbable; vous me faites penser à ces malheureux Stoïciens qui, ne pouvant supprimer les formes innombrables de la douleur, prirent le parti désespéré de soutenir qu'ils y étaient insensibles. Gageure et noble attitude ! Je qualifie de même votre belle persévérance à célébrer la tentation. Malgré l'azur et le soleil dont vous vous enchantez, vous ne pouvez pas, cependant, ne point apercevoir les immenses ailes funèbres du mal, qui battent dans votre ciel d'optimiste. — Hélas! monsieur l'Aumônier, elles ne projettent que de trop larges ombres.

Sur cet accord mélancolique, mon interlocuteur s'éloigna d'un pas agile. Il s'arrêta devant une table où il prit un volume neuf. C'était un Brunetière, *Dernière série des Discours de Combat*. Il en coupa les premières feuilles et, après peu de minutes, il parut très occupé de sa lecture et tout épanoui de plaisir.

Mon esprit, comme il arrive après la chiquenaude d'une conversation, continua de rebrasser les mêmes idées et, à part moi, je m'arrêtai à ces quelques conclusions :

L'existence du mal multiforme est la difficulté presque unique et toujours renouvelée, source jaillissante d'objections qui ruissellent, par des centaines de canaux, jusque dans les régions les

plus éloignées les unes des autres, en métaphysique, en histoire, en morale, en théologie. Avouons-le, un mystère profond et poignant enténèbre, pour nos yeux d'homme, les explications qu'on nous allègue. La meilleure est celle de la foi : Le plan primitif de Dieu nous était plus favorable, et c'est par notre faute qu'il a été gâté, que notre vie est devenue souffrante et périlleuse. Cette raison elle-même n'ôte point toute obscurité, certes, car pourquoi Dieu a-t-il permis, lui qui est la Bonté suprême, la chute d'Adam et l'horrible série des conséquences? Nous ne savons. On agite en vain ce sujet, et puisque par ailleurs il existe de très solides et d'invincibles raisons de croire à la bonté et à la puissance de Dieu, croyons, en nous résignant à ne pas voir.

Les tentations, on ne peut le nier, sont une des formes du mal; et il est sûr qu'à notre époque elles se multiplient sans mesure. Les faibles sont terriblement exposés. L'organisation de notre société, qui protège si attentivement les corps et les propriétés, mais qui livre les âmes des jeunes et du peuple à l'erreur et au vice, est abominable et contraire, sur ce point, aux desseins providentiels. Mais quoi! Tirerons-nous de là que les intentions de Dieu, quand il tolère les tentations, ne sont pas suaves et bienveil-

lantes, ou que les tentations ne peuvent devenir pour tous et ne deviennent en réalité, pour beaucoup, un stimulant à la sainteté? Ce serait un sophisme trop clair. On n'est pas damné pour avoir été tenté, mais pour avoir péché ; et on ne pèche pas pour avoir été tenté, mais pour avoir consenti. La seule conclusion légitime est que nos volontés sont faillibles et, par suite, qu'il faut nous tenir en garde et craindre.

La sécurité parfaite est fille de l'illusion et la sécurité raisonnable, mélangée de vigilance et de crainte, prend ses racines dans l'espérance. Les tentations sont une grâce périlleuse, d'où peuvent sortir notre élévation ou notre ruine ; mais Dieu ne lâche sur nous ces bêtes venimeuses ou féroces, qu'en vue de notre salut et après nous avoir munis des armes nécessaires : la liberté et les secours surnaturels.

CHAPITRE VIII

De quelques tentations en particulier

Respect humain. — Arrivisme.
— Frivolité. — Sensualité. — Incrédulité.

« Tout en tout est divers », disait La Fontaine, et les médecins expérimentés déclarent, sans hésitation, qu'on ne trouve jamais deux cas exactement superposables ; la bonne et juste vérité qu'ils affirment là ! Tous les hommes ont un visage qui nous permet de reconnaître la face de nos frères, et cependant les traits et les couleurs se combinent de tant de manières, que jamais deux figures ne se ressemblent entièrement. La diversité des esprits surpasse la diversité des visages, parce qu'un plus grand nombre d'éléments concourent à les former. Chacun est unique et, suivant la fine observation de Leibnitz, plus on s'applique à les examiner, plus on discerne entre eux de contrastes. Quoique assurément ils se laissent grouper par famille et que J. Lemaître, par exemple, range avec vraisem-

blance un Fénelon, un J.-J. Rousseau et un Chateaubriand dans une même dynastie, néanmoins pour un ou deux aspects où plusieurs esprits coïncident, par dix autres ils se font antithèse : identiques aux regards superficiels, à qui les pénètre ils apparaissent originaux, individuels, inclassables.

Aussi la variété des natures, à laquelle s'ajoute la variété des circonstances et des inventions diaboliques, engendre-t-elle une variété indéfinie de tentations, dont chacune est une rencontre singulière. Il a paru opportun de signaler à part celles qui se présentent aux jeunes catholiques français de maintenant. Même ainsi triées, elles demeurent fort diverses : un citadin et un habitant de la campagne ne courent pas des risques identiques ; sauf exceptions, un jeune homme qui se connaît vingt mille francs de rente sera tenté autrement qu'un pauvre, obligé de se hisser à une situation convenable par la vigueur de ses poignets ; un intellectuel, qui vit dans ses livres, autrement qu'un sentimental ; un cœur médiocre, autrement qu'une âme généreuse. Les plus notables tentations, toutefois, si l'on néglige les différences accidentelles, se rangent sous les quelques titres suivants : incrédulité, sensualité, frivolité, ambition immodérée, respect humain. Personne qui,

après trois minutes de réflexion, ne soit en état de mettre sous chacun de ces titres des cas précis.

*
* *

Le respect humain ! On se récrie : Est-il nécessaire de parler de respect humain à propos des jeunes gens ? Ils sont bien trop ardents, trop primesautiers et trop braves ! Le respect humain est le fait des âmes craintives, « domptées et déprimées par la vie », comme dit Aristote. Il est très vrai que le respect humain naît d'un certain fond de crainte. La plupart des hommes acceptent de la meilleure foi du monde les préjugés et les conventions de leur milieu. Mais plusieurs, par éducation ou lucidité naturelle, n'y croient pas ; ils ont d'autres convictions, sans oser les montrer ; et c'est précisément cela, le respect humain. Il est le désaccord entre le sentiment et la conduite, par crainte du ridicule. Les hommes qui ne réfléchissent guère sur les principes, c'est-à-dire la grande masse, se prennent le plus naturellement du monde pour norme et trouvent risibles ceux qui ne leur ressemblent pas. On le sent, on craint leur ironie ou leur étonnement, et on se dissimule sous le plâtras commun. Le respect

humain est un synonyme de la peur de l'opinion; il part de ce préjugé que tous nous devons être semblables et que la diversité est une indécence; on doit la cacher, et si elle perce, en rougir. Il s'apparente à l'instinct social dont il est un excès; c'est l'instinct du troupeau, qui efface la personnalité. Il y a des tempéraments trop individualistes et révolutionnaires; le respect humain est le propre des esprits tout différents, nés esclaves. — Donc, il n'est pas à l'usage des jeunes gens! — Si! à l'usage de ceux qui manquent de ressort intérieur. Chez presque tous, du reste, les certitudes ne sont pas encore assez personnelles et la volonté est encore incomplètement formée : voilà ce qui les prédispose à subir les influences du milieu. La réaction réfléchie manque. Mais la haine de la contrainte et des conventions, l'amour d'être soi-même, la chaleur du tempérament et le beau dédain des risques y suppléent chez les enthousiastes; aussi le respect humain est-il proprement le défaut des jeunes gens, qui oublient d'être jeunes.

Cette maladie est éternelle et, dans un état social gangrené, elle est désastreuse, parce qu'elle travaille contre la religion et la morale. On n'ose soutenir ce que l'on croit, prier en public, pratiquer sans vergogne les vertus chré-

tiennes. C'est mal porté, et cela donne une figure si singulière dans beaucoup de milieux ! — Le résultat est que la faiblesse du caractère s'accroît : à force de ne pas vouloir, on tombe dans l'incapacité de vouloir. Puis on ne fait pas impunément les gestes du mal : le goût du vice s'acquiert ; l'incrédulité réelle s'établit. On visait à paraître semblable aux autres, on le devient en effet. Le dos du portefaix reste courbé.

*
* *

D'autres jeunes gens, plus décidés, après un regard circulaire sur le monde, se persuadent que la seule chose importante est le succès. Ames hautement ambitieuses qui veulent conquérir une domination sur les hommes, ou simplement utilitaires, ils se déterminent vite à se tailler une place de choix au soleil, coûte que coûte. Si la morale ou la religion est un poids qui les retarde, ils s'en allègent. Celui-ci, pour plaire à des protecteurs sectaires, aura tôt fait d'étaler des opinions anticléricales, avec d'autant plus d'ardeur parfois que son passé religieux le rend suspect. — Ce futur médecin s'est déjà découvert une vocation spéciale pour soigner les maladies des fonctionnaires, des instituteurs et des anticléricaux ; aussi s'abstient-il avec soin

de tout acte religieux. Plus tard on le hissera aux fonctions de conseiller municipal, de maire, de conseiller d'arrondissement, et qui sait tous les vastes espoirs qui lui sont ouverts ? — Cet autre rêve d'être sous-préfet, ou magistrat ou l'un des innombrables fonctionnaires de l'État ; c'est aux dépens de sa foi qu'il prépare ses nominations. — Arrêtons une liste que chacun peut allonger à l'infini. Le fonds est invariable sous la variété des circonstances : l'intérêt prime les croyances et la morale, il commande la vie : il faut arriver : c'est de la nigauderie que de faire la moue sur les moyens. Notre société est telle que, pour les situations dépendantes de l'État, une certaine avance est ordinairement acquise aux irréligieux, par le fait de leur irréligion : n'est-elle pas, trop souvent, une recommandation plus efficace que la compétence et le mérite? Jadis un noble avait, en vertu de sa noblesse, vingt ans d'avance sur un roturier ; aujourd'hui, le noble c'est l'anticlérical. Hélas ! La chose est connue, acceptée ; et voilà pour beaucoup de jeunes gens, plus pratiques que généreux, une très forte tentation de déserter l'Église. Souvent elle s'accroît encore par les conseils explicites ou les tacites indications des parents et des amis.

L'arrivisme sévit particulièrement dans les

monde politique et dans les nombreux mondes qui s'y rattachent; mais il ne s'y limite point. Dans le commerce, dans l'industrie, dans la finance, est-il impossible de rencontrer des âmes dures, exclusivement tendues vers la richesse, ses pouvoirs et ses plaisirs? La morale et la délicatesse sont mises de côté, comme des infériorités dans la lutte. On en conserve l'apparence autant que possible, mais on aura la sagesse de se borner là. Sous des habits d'honnêtes hommes et des manières polies, se cachent parfois des bêtes de proie, rusées et féroces, délivrées de bien des scrupules. — Oh! certes, la probité est la loi commune, et, Dieu merci, elle reste la plupart du temps l'indispensable condition du succès. Mais dans une société qui glisse vers le matérialisme, les exemples et les conseils louches se multiplient; et il est naturel que certains jeunes esprits, en considérant le train du monde, en arrivent à se dire qu'après tout l'essentiel, pour être honoré et heureux, c'est de réussir.

∴

Un autre mal, qui exerce ses ravages principalement parmi les jeunes gens riches, c'est la frivolité. Chevaux, automobiles, chasses, toutes

les variétés du sport et, pour tout ramasser en un mot, l'agitation effrénée et sans but : voilà à quoi se consume la vie de beaucoup, inutiles pour eux-mêmes comme pour autrui. Bien entendu, aucun homme sensé ne méconnaît l'utilité des jeux physiques ; des corps agiles et sains, un coup d'œil précis, la fuite des flâneries et des fêtes amollissantes, autant de gains précieux. Mais il est urgent de réclamer contre les excès. Ce n'est pas tout d'être un athlète, et l'idéal de l'homme n'est pas le poulain infatigable et bien dressé. Vivre, c'est agir, mais ce n'est pas tourbillonner, et nos gymnastes, nos cyclistes, nos joueurs de foot-ball, amoureux de la vie intense, n'en poursuivent souvent que la grimaçante caricature. Rien ou à peu près, dans le programme de leurs journées, pour la vie de l'esprit et du cœur. Il s'en rencontre dont l'âme est si superficielle et si éventée que, même à notre époque, ils ne tombent pas dans des doutes sur la foi ; leur irréflexion les préserve. Mais elle ne les garde point contre le gaspillage de leurs forces et de leurs meilleures années, ni d'ordinaire contre les manquements à la morale. Ce sont des enfants éternels, ravis par le remuement et, à l'occasion, dociles aux appels des instincts vicieux.

Regardez autour de vous et, quelque restreint

que soit peut-être le champ de votre observation, dites-nous si ce portrait est fantaisiste.

*
* *

Beaucoup plus pernicieuse encore est la séduction des plaisirs illicites. Quoique la diversité des âmes soit infinie, je ne sais si quelqu'une échappe complètement à la tentation des sens. Disons seulement qu'il y a des degrés et des nuances, mais, quelle que soit sa forme, l'impureté (car c'est le mot juste) est le péril le plus universel des jeunes gens. *Hoc vitio maxime periclitatur genus humanum,* constatait saint Grégoire. Saint Liguori a écrit[1] : « Tous les damnés le sont pour ce seul vice, ou du moins ne le sont pas sans lui. » Et cette appréciation du perspicace moraliste n'est pas explicable par la corruption particulière aux Napolitains et au XVIII[e] siècle. Sous n'importe quelle latitude et dans n'importe quel siècle, la sensualité est la grande plaie de la nature humaine. Il est inutile de s'arrêter davantage à établir le plus évident des faits.

1. Cf. *Theologia moralis*, lib. III, Tract. IV, chap. III, 413, édition *L. Gaude* : « Non dubito asserere, ob hoc unum impudicitiæ vitium, aut saltem non sine eo, omnes damnari quicumque damnantur. »

*
* *

Moins universelles mais, cependant, répandues et très redoutables sont les tentations contre la foi.

De nos jours on devient incrédule de trois façons. Les uns, c'est par une sorte de passivité sous les influences ambiantes. Quand un esprit sort de l'enfance et qu'il ouvre les yeux sur le monde, il est scandalisé par l'indifférence générale et le peu d'importance que beaucoup de gens considérés accordent à la religion. S'il est de trempe énergique, il y a chance qu'il réagisse. La plupart du temps, sans presque y prendre garde, il se laisse pénétrer par les pensées et les sentiments communs. Comme l'eau travaille à se mettre de niveau dans les vases communicants, les âmes dans un même milieu social s'égalisent par un mouvement insensible. On devient incrédule sans secousse, sans crise; à peine s'aperçoit-on un jour que l'on a été envahi par le doute ou l'indifférence. Étant donné le grand nombre de gens qui n'exercent aucun contrôle critique sur ce qui entre dans leur esprit, cette espèce d'euthanasie de la foi est devenue chose commune parmi nos contemporains.

D'autres sont induits par leurs passions à se forger des doutes. Ce n'est pas à des tentations contre la foi qu'ils cèdent d'abord, mais à des tentations contre quelque vertu morale dont la chute entraîne la perte ou la diminution de la foi. Ambitieux premièrement, ou sensuels ou injustes, ils ne s'érigent en douteurs ou même en fanfarons du doute qu'ensuite. Ils continueraient de croire, s'ils n'éprouvaient le besoin de supprimer un pénible désaccord entre leur conduite et leurs idées. Par un phénomène assez habituel, en effet, beaucoup de gens ont plus de honte de paraître illogiques que de manquer à la vérité : pour ne pas se combattre et se condamner eux-mêmes, ils plient leurs principes à leur vie. Nous sommes si fiers de notre raison, que nous n'avouons que très difficilement nos infidélités envers elle. Nous grimons nos passions avec des systèmes, et, alors même que nous sommes esclaves de nos penchants mauvais, nous soutenons que notre conduite est inspirée par des principes, et, de fait, nous nous fabriquons des principes exprès. A l'occasion, nous les soutiendrons contre la plus manifeste évidence : selon la très ingénieuse remarque de Leibnitz, les mathématiques et la géométrie, lesquelles n'ont point de contradicteurs, si elles avaient quelque rapport

avec la conduite morale, trouveraient des incrédules qui les déclareraient pleines de rêveries et de paralogismes.

Cette race d'incroyants, dont la tête est gâtée par le cœur, fut longtemps à peu près la seule, et elle est encore très répandue : c'est contre elle que nos plus illustres sermonnaires dirigent leurs critiques déliées, par exemple un Massillon, quand il parle *Des doutes sur la religion*, un Bourdaloue, quand il parle *De l'aveuglement spirituel*, ou un Bossuet, *De la haine contre la vérité*[1].

Il y a enfin ceux qui deviennent incrédules par raisonnement. Ils sont assez rares, et forment une sorte d'élite par leur puissance intellectuelle et leur culture. Leur cas est très important. Car le simple fait que des esprits d'une valeur réelle aient cru apercevoir des lézardes dans l'édifice religieux, ébranle les faibles ; puis, ces incrédules non seulement se perdent eux-mêmes, mais à l'ordinaire ils propagent leur maladie, les uns avec un zèle enfiellé, les autres sans haine, par l'exposé tranquille et d'autant plus persuasif de leurs systèmes ou de leur scepticisme.

Les tentations contre la foi sont les plus graves de toutes. — En premier lieu, parce

1. Ce sont les titres de trois admirables sermons.

que la foi est le principe de toute la vie catholique.

En vertu même de notre constitution, c'est à l'esprit qu'est dévolu l'office de cocher de la difficile et capricieuse carriole humaine. C'est une loi très correctement induite de l'observation des faits ; au reste, elle est bonne et voulue de Dieu. La surnature ne la détruit pas, mais tout au contraire lui soumet une nouvelle et plus sublime province à régir ; entre la foi et la vie chrétienne s'établissent les mêmes relations de cause à effet qu'entre nos pensées humaines et notre conduite humaine. Et telle est l'intention précise de Jésus. Le Verbe de Dieu n'est point venu discourir, parmi les habitants de la Palestine, en académicien qui se complaît dans la curiosité de ses propos et se désintéresse de leurs conséquences. Certes, il n'a proféré que la vérité la plus pure, étant lui-même la vérité substantielle et, d'autre part, sachant que seule, tout contrepesé, la vérité engendre la vie. Mais son but, en la disant, était de sanctifier ; c'est aux résultats qu'il regardait d'abord : « *Je suis venu pour qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient plus abondante*[1]. » Aussi n'est-il pas une parcelle du dogme révélé qui ne soit une racine gonflée

1. Joan., x, 10.

des sucs et de la sève des vertus ; et quand une ou deux racines sont coupées, la vie de l'arbre diminue ; si elles le sont toutes, l'arbre peut rester debout, mais il se dessèche et blanchit : ce n'est plus qu'un fantôme de vivant. Sans métaphore, le catholique nominal, privé d'une foi réelle, n'est qu'un simulacre, vide de vertus chrétiennes et de mérite, « bois sec, destiné au feu ».

Si la croyance aux dogmes s'abolit, la vie conforme à l'idéal catholique s'abolit du même coup ; mais il semble que la vie conforme au simple idéal d'honnêteté humaine est elle-même blessée. Il est difficile de croire à la vertu parfaite des incrédules, surtout de ceux qui ont commencé par croire. Consultons l'expérience : n'est-il pas avéré que les croyants, lesquels prient, lesquels se confessent, lesquels communient, ont parfois beaucoup de peine à se maintenir intacts de tout péché grave ? Puisque ceux qui reçoivent tant de secours succombent ou risquent de succomber, qu'en sera-t-il de ceux qui ne prient pas, ne se confessent pas et ne communient pas ? Il est incontestable que Dieu est maître de ses dons ; de lui-même et sans qu'une prière l'y conviât, il a converti saint Paul près de Damas, et c'est une habitude de sa bonté que de persécuter de ses invitations, visibles ou cachées, les âmes éloignées de lui ; mais, selon la Providence ordi-

naire, l'affluence des grâces n'est attachée qu'à la prière et aux sacrements.

A perdre ou à conserver notre foi, il y va donc de notre vie morale tout entière, et pour un temps indéfini. Nous touchons ici à une seconde preuve de la gravité des tentations contre la foi. L'incrédulité, quand elle a commencé par une apostasie, est un mal presque incurable. Il s'agit, bien entendu, des négateurs raisonnés et personnels : qu'ils aient conservé une nostalgie sentimentale pour leur foi, émotion sincère ou simple thème à poésie, qu'ils se soient assis sans regret dans leur scepticisme, ou qu'ils militent avec allégresse contre l'Église comme tel écrivain ou tel politicien méprisable, ils sont les seuls véritables renégats, les autres qui forment la foule étant plutôt à classer parmi les faibles et les ignorants. Or il n'est point habituel que les Renan, grands ou petits, se convertissent.

Dieu, méprisé par l'orgueil, qui est le principe de leur incrédulité, amoindrit sa grâce, sans laquelle on ne peut croire. Longtemps peut-être il leur imprimera des sursauts, semblables aux réveils d'un homme profondément endormi, qui retrouve sa raison pendant l'espace d'un éclair. Mais leur cœur se raidit et résiste. Les voilà renfermés dans un cercle vicieux : il faudrait prier ; c'est le seul et irrésistible remède, mais

comment, superbes et incrédules, pourraient-ils prier? — Puis, quand une idée a été assez forte pour nous faire briser avec notre vie antérieure, bonne ou mauvaise elle durera ; de spécieuse, elle devient indiscutable. On s'entête ; plus on va, plus on se persuade que l'on a raison ; rarement, très rarement, un raisonneur mal parti s'arrête et retourne sur ses pas. — Avec le temps et sans même qu'il y soit pris garde, une idée qui séjourne dans une tête, y pousse des rameaux à l'infini ; elle se noue à des milliers d'autres par des liens secrets et forts, et, pour la changer, c'est toute la cervelle qu'il faudrait bouleverser sens dessus dessous.

Par surcroît, d'autres causes, très peu doctrinales, contribuent à fixer dans l'attitude prise : c'est la force des habitudes qui se plaignent d'une voix douce et insinuante, comme autrefois à l'oreille d'Augustin : « *Est-ce que tu nous renvoies ? Quoi ! dès ce moment nous ne serons plus avec toi pour jamais ? Et, dès ce moment-ci, cela ne te sera plus permis et pour jamais*[1] *?...* » — C'est l'engagement au moins tacite envers les

1. Cf. *Confes.*, lib. VIII, num. III : « Retinebant nugæ nugarum... antiquæ amicæ meæ, et succutiebant et submurmurabant : Dimittis nos? Et a momento isto non erimus tecum in æternum ? Et a momento isto non tibi licebit hoc et illud ultra in æternum ?... »

autres incrédules : il est si rare que l'on ne soit pas entraîné dans un parti ! C'est la nécessité de se rester fidèle à soi-même et de ne point condamner un acte dont souvent l'on a tiré gloire. — C'est enfin le sacrifice des avantages pécuniaires qui effraye : dans d'autres temps, la fidélité aux croyances était fructueuse, leur abandon exposait à la perte des fonctions et mettait en péril le vivre et le couvert. La roue a tourné, et nous voyons le contraire. Pour secouer de si nombreux liens, il faut qu'une âme soit très droite, très malheureuse, ou très travaillée par la grâce, puis toujours courageuse, humble et de notre temps désintéressée. Où trouve-t-on ce bel assemblage de si difficiles vertus ?

Voilà à quoi conduisent les tentations contre la foi, quand elles triomphent : à une diminution de vie effroyable et à peu près sans remède.

Or, à notre époque, les tentations contre la foi sortent de partout : des livres, des revues, des journaux, des enseignements donnés dans une foule de chaires, des conversations, des exemples nombreux d'incrédules honorés. L'atmosphère d'à présent est empoisonnée de doutes, comme au temps de peste l'air se remplit de microbes infectieux que l'on respire à son insu. Qui échappera à la contamination, surtout parmi les

esprits jeunes et dont la résistance est nécessairement faible ?

Pour comble du danger, ces tentations sont plus radicales que jamais ; sur tous les points qui ont quelque importance pour la conduite, c'est au scepticisme parfait qu'elles convient. Il fut un temps où les indociles niaient un dogme particulier, par exemple la présence réelle ou la dualité des natures dans le Christ, sans rejeter pour cela les autres dogmes. Ce tri se rencontre encore chez les protestants de race et de tradition ; mais, parmi ceux qui désertent l'Église catholique, il est rare. On ne s'arrête plus à mi-chemin, au schisme ni à l'hérésie, ni, comme il y a soixante ans, à un spiritualisme philosophique et à une religion surnaturelle. Jules Simon et Francisque Bouiller ont vécu, et pareillement leur maître à eux tous les spiritualistes non chrétiens, Victor Cousin ; et, ce n'est pas le regret au reste platonique de l'incrédule Jules Lemaître qui les ressuscitera [1]. L'auteur des *Philosophes français au XIXe siècle* a triomphé. Dès qu'on s'éloigne de l'Église, on va, sous la forme de l'une ou de l'autre des doctrines les plus fameuses de ce temps : positivisme, phéno-

1. Cf. les pages qu'il a écrites à propos de la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, p. 279-285, de son *J.-J. Rousseau*.

ménisme, monisme, évolutionnisme, à la négation radicale non seulement de la révélation, mais du Dieu personnel, de l'âme et du libre arbitre. « Il faut que vous sachiez, écrivait Nicole, que la grande hérésie du monde n'est plus le Calvinisme ou le Luthéranisme, que c'est l'athéisme et qu'il y a toutes sortes d'athées. » Les athées que Nicole signalait comme des monstres nouveaux ont multiplié et pullulent. En 1681, *Les Pensées sur la Comète* de P. Bayle firent, par toute l'Europe, autant de scandale qu'à la même date le *Discours sur l'Histoire universelle* obtenait de succès. En 1906, *L'Athéisme* de Le Dantec, plus catégorique sans contredit que les *Pensées sur la Comète*, ne scandalisa pas, parce que les excès mêmes de la négation et du cynisme sont devenus chose banale.

Il n'est point soutenable, en théorie, que le Christianisme et l'Agnosticisme s'opposent comme les deux parties d'un dilemme entre lesquelles ne s'intercale aucun milieu, mais, aujourd'hui, c'est pratiquement vrai. Encore qu'il faille prendre note de quelques exceptions, d'un côté les catholiques, et d'un autre des esprits flottants, dénués de toute certitude en métaphysique : voilà nos contemporains.

Il se trouve des esprits absolus et amis des classements nets, pour se réjouir de ce partage.

Cette antithèse parfaite les ravit; je n'ignore point, moi non plus, qu'elle fournit aux apologètes une démonstration, par le fait, de la nécessité pratique d'une révélation et de la sagesse de cette Église, tant calomniée, qui, loin d'annihiler la raison, est présentement la seule école qui en défende la valeur : tout cela, certes, a son importance. Mais, si l'on considère la conversion et le salut des âmes, la profondeur de l'incrédulité actuelle est navrante et nullement compensée par les quelques bons arguments qu'en retire l'apologétique. Celui qui est moins enfoncé et perdu dans l'abîme a plus de chances de regrimper au jour, ou de saisir la corde que des mains zélées lui tendent : n'était-il point plus facile de rapatrier un V. Cousin, un Th. Jouffroy ou un Jules Simon qu'un Auguste Comte, un Hippolyte Taine ou tel de nos contemporains? Pense qui voudra, avec Louis XIV, qu'un athée est préférable à un Janséniste! Espère qui pourra que les pires déchéances provoquent les plus heureux rebondissements! Pour moi, si j'étais le maître de choisir les tentations destinées aux Français, je prendrais, je l'avoue, n'importe laquelle des séductions du passé, plutôt que le désespérant nihilisme intellectuel d'aujourd'hui.

CHAPITRE IX

Les Illusions

I. Relatives aux choses de l'esprit.
II. Relatives aux choses du cœur. — Conclusion.

Jusqu'ici nous avons constaté et décrit ; désormais, préoccupés de stratégie morale et de thérapeutique, nous donnerons quelques règles et quelques conseils.

La plus pressante besogne, quand on veut résister à un ennemi, est de reconnaître ses positions et de percer ses intentions cachées. C'est aussi la première précaution à prendre contre les tentations ; il faut les reconnaître. Le désir du mal ne se présente pas, à l'accoutumée, tel qu'il est, nu sous la clarté de son but réel. Cynique et brutal, il charmerait peu de cœurs, si ce n'est parmi ceux qui sont déjà flétris : « Le diable n'est aimé de personne », a-t-on dit, ni le mal non plus, comme mal et dans sa laideur naturelle. Mais c'est un bon coloriste qu'un cœur passionné ! Sur les péchés les plus authentiques il répand les couleurs de l'honnêteté. L'ava-

rice n'est point l'accumulation d'un argent inutile, œuvre d'un cœur sec : elle est une sage prévoyance. — Certes il ne faut pas être gourmand ; aussi l'on se dit : Je ne fais que me nourrir convenablement. — Oh ! est-ce un si abominable crime que de céder à sa nature? Tous le font, et d'ailleurs, si la Providence nous a créés ce que nous sommes, ne la mettons pas en contradiction avec elle-même, en prétendant qu'elle nous impose des règles contraires à nos penchants... Ainsi va la raison de sophismes en sophismes, quand elle est tombée sous la tyrannie des mauvais désirs.

A vous, plus qu'à tous les autres, mes chers amis de vingt ans, l'illusion est facile sur la qualité réelle des choses. Vous êtes tous poètes, c'est-à-dire transformateurs et créateurs. La pierre philosophale, qui fit le désespoir des alchimistes, est trouvée depuis longtemps : elle opère ses merveilles dans les têtes des jeunes gens; là se transmuent en or les choses les plus viles ou les plus banales. Le mal s'y décore des promesses de la joie; car les jeunes gens n'ont pas encore tâté les réalités amères, qui sont les conséquences prochaines ou éloignés, mais certaines, de tout acte déréglé; les voilà, par là même, dénués de cette sagesse relative qu'impose à plusieurs l'expérience. Possèdent-ils, en

revanche, la sagesse que donne la méditation des principes de morale? Pas davantage; comment, en effet, l'auraient-ils acquise, eux, à qui ont manqué et le temps et la force intellectuelle et souvent le goût des études abstraites? Enfin, pour les achever dans leur genre, il ont une nature ennemie de la lenteur; entre la pensée et l'action, chez eux, l'intervalle est petit. Inflammables et impétueux, à peine conçoivent-ils que déjà, sans examiner, ils exécutent.

I. — Illusion relative aux choses de l'esprit.

Discutons, parmi les plus habituels, quelques cas d'illusions complètes ou à demi sincères.

La curiosité, par exemple, est une chose excellente, et de même l'examen critique et personnel : sans elle, en effet, ni science ni progrès ni sauvegarde contre les superstitions et les crédulités. De là, insensiblement, plusieurs arrivent à se tenir ce discours : J'accepte depuis trop longtemps l'autorité d'autrui; eh! qui sait si nos adversaires n'ont point de solides raisons? Il faut que je les lise, dans l'intérêt même de ma sincérité. Ce que je veux, c'est agrandir mon esprit, c'est devenir un homme qui sait; à Dieu ne plaise que je vise à ébranler ma foi!

Oui, mon ami, vous allez lire Kant ou Comte, ou Renan, ou simplement Loisy, Bergson, Hæckel ou quelques étoiles mineures de l'incrédulité. Mais êtes-vous capable d'un tel dessein? Avez-vous la compétence indispensable pour juger des esprits qui, pour être dans l'erreur, n'en sont pas moins exercés, informés, séduisants? Il y a une certaine imprudence intellectuelle, comme il y a témérité, quand on est de constitution faible, à entreprendre une ascension de montagne ou une longue course. — Ne céderiez-vous pas, en dépit de vos beaux prétextes, à une impatience du joug? ou simplement à l'étourderie? Avant de croire que le poison n'est pas un bon aliment, vous estimez-vous obligé d'en avaler pour faire l'expérience et apprécier par vous-même?

A notre époque, la tentation de lire les acatholiques ou les anticatholiques est plus forte que jamais. Il y a eu, parmi eux, de très grands esprits, un Kant, un Comte, un Spencer, un Taine et plusieurs autres. Tout le monde parle d'eux et leurs œuvres sont partout répandues; leur prestige est immense, et, sans hyperbole aucune, ils détiennent la royauté intellectuelle de notre temps.

Avec la fascination du succès conspirent encore d'autres causes séductrices : il est arrivé

que des auteurs, fort mauvais philosophes et détestables théologiens, ont cependant porté des jugements équitables sur le rôle de l'Église, proclamé l'utilité de la religion, lacéré de mordantes appréciations les adversaires actuels de l'Église, émis des vues politiques sensées ou chères à des partis formés en grande majorité de catholiques. C'est le cas, à des degrés inégaux et avec des nuances, d'Auguste Comte, d'Hippolyte Taine, d'Ernest Renan même, et je brûle de citer quatre ou cinq vivants fameux. Parce qu'ils renferment une graine de vérité agréable, on les vante sans mesure, on les propage, on les transforme en défenseurs des saines doctrines, voire en apologètes, et quasi nulle part ne se font entendre les capitales réserves qu'exige la vérité catholique. Que dis-je? si quelqu'un se hasarde à les formuler, il est presque toujours suspecté d'hétérodoxie, et par un injuste renversement du pour au contre, bien digne de l'aveuglement des passions politiques, on le répute ennemi de la foi, parce qu'il l'a défendue.

Ainsi, sous le couvert d'un zèle politique honorable, le christianisme est corrodé, des doutes et des négations sont jetés dans les cœurs.

La propagande s'exerce surtout parmi les jeunes gens. Un homme, fort spirituel, disait un

jour : « Ceux qui veulent le succès de leurs idées ne vont pas les prêcher dans les hôpitaux ni parmi les vieillards. » C'est aux jeunes gens qu'ils s'adressent, car ceux-ci représentent la force et l'avenir ; quand on les a gagnés, on est le maître du lendemain. Puis, avides des nouveautés, volontiers hostiles à ce qui est établi et en possession de satisfaire leurs aînés, ils s'enthousiasment vite pour les réformateurs. Enfin, leurs têtes, encore vides et dépourvues d'idées propres, sont ouvertes et accessibles. On le sait bien : il est autrement plus facile de convaincre un jeune esprit qu'un homme de quarante ans.

Quels succès jusqu'ici ont répondu aux efforts des hommes dont je parlais tout à l'heure, apôtres avoués d'une doctrine politique et en même temps, peut-être à leur insu et contre leur gré, propagateurs de leur propre incrédulité? Les directeurs des œuvres chrétiennes de jeunes gens le savent, et plus d'un, quand il l'ose, fait là-dessus des confidences désolantes.

O sainte vérité catholique, je ne pousse pas ici un cri de haine contre des personnes ou contre des partis politiques, car c'est vous que j'aime uniquement, et non point telle que de faux docteurs vous représentent mêlée de scories et de limons terrestres, mais telle que vous sor-

tez, rivière profonde, majestueuse et pure, de vos propres sources : les Écritures, les Pères, les décisions des Conciles et les enseignements des Papes. Que jamais, par flatterie, par intérêt ou par crainte, je ne corrompe « votre virginité », selon le langage de saint Hilaire de Poitiers, et Dieu me préserve de ternir vos eaux limpides par les torrents boueux des passions humaines. Vous seule, vous haussez jusqu'à la vertu la masse pesante de l'humanité ; vous seule, vous sanctifiez ; vous seule, vous êtes « les paroles de la vie éternelle » et, par là même, de ce faible commencement de vie dont nous sommes capables ici-bas. Vous seule, vous êtes le salut des individus et des peuples, et toute réforme entreprise contre vous, ou sans vous, ou même vous contrefaisant, est vaine, comme le mouvement d'un fiévreux qui se tourne sur son lit et se trouve, après, aussi mal qu'avant.



Dans d'autres cas, ce n'est plus la politique qui allèche, mais l'amour de la beauté ou la mode que l'on confond avec elle. N'est-il pas nécessaire de lire ce romancier, ce critique, d'entendre cette pièce? On se dit à soi-même : Je n'y suis pas décidé par une malsaine recher-

che de sensations illicites ; fi du ragoût lubrique ! Je veux voir seulement la beauté de la composition et du style, ou le pathétique du drame.

A ces sophismes qui essayent de diviser l'indivisible, je n'opposerai pas Nicole, qui traitait un Racine d'*empoisonneur public*. Vous me direz : Nicole était un Janséniste et servait, contre le nourrisson infidèle, la rancune de Port-Royal. Vous récuseriez de même Bossuet, car dans ses *Maximes sur la Comédie* son lyrisme intempérant l'emporte au-delà des justes bornes. Je n'ose pas davantage vous alléguer le *Molière et Bourdaloue* de L. Veuillot, car le terrible polémiste eut aux yeux d'à peu près tout le monde l'air d'un critique injuste. On ne voulut remarquer ni son équité, ni son bon sens, ni sa délicatesse de moraliste chrétien ; et sa stricte justice parut, aux esprits sans principe, un excès de sévérité. Plus près de nous, Brunetière, avec son discours sur l'*Art et la Morale*, ne réussit qu'à s'attirer une fois de plus les épithètes de paradoxal et de pessimiste[1]. Les moralistes for-

1. Cf. *Discours de combat*, première série, p. 21. Mgr Mercier lui-même (Cf. *Ontologie,* page 572) critiqua ce discours de Brunetière. Il faut reconnaître, en effet, qu'en théorie la malfaisance de l'Art est une thèse très excessive, et que plusieurs des raisons alléguées par Brunetière, telles que l'immoralité intrinsèque de tous les plaisirs des sens ou la

mulent sans doute des principes sur les romans et sur le théâtre, mais trop souvent ces principes sont enterrés dans des manuels. On les y laisse dormir, sans plus les troubler qu'un mort au cimetière. Presque personne n'ose les rappeler et les imposer, parce qu'ils ne seraient ni compris ni pratiqués.

Le danger, pourtant, crève les yeux. Loin de nous la barbare pensée de condamner la littérature elle-même, le théâtre ou les arts. Laissons ce soin à des fanatiques ou à ce très logique J.-J. Rousseau, qui composa lui-même des récits plus corrupteurs que ceux dont il s'indignait. Mais on ne peut le nier sans blesser l'évidence : à notre époque, sur dix romans ou dix pièces de théâtre, il en est huit, au bas mot, qui sont déshonnêtes et capables de corrompre. Assez souvent, la conclusion intellectuelle de ces ouvrages sera passable ou tout à fait bonne, mais, chemin faisant, l'auteur aura étalé des peintures lascives, décrit avec complaisance des situations très scabreuses, et offert à l'imagination tout ce qu'il faut pour la salir, au cœur tout ce qu'il faut

corruption foncière de la nature, exhalent une forte odeur de jansénisme. Mais, à tout prendre, la pensée de Brunetière ne manquait pas tant de justesse, car il parlait de l'Art tel qu'il existe en fait, et il est trop clair qu'à notre époque au moins, la sculpture, la peinture et la littérature sont souvent perverses et pervertissantes.

pour l'enflammer. Étrange façon de conduire à la vertu que d'y acheminer par une route souillée de turpitudes! Que peut la maxime sensée et morale, à la fin de la lecture ou du spectacle, quand la tête du spectateur ou du lecteur a tourné? Nos romanciers et nos dramatistes, non tous certes, mais la plupart, prêchent la vertu de manière à la faire aimer des hommes de cinquante ans, rassis et raisonnables, et de manière à la faire outrager par les jeunes hommes de vingt ans.

Vous suis-je suspect? Écoutez deux incrédules avérés et militants : « Il n'est que trop exact, dit l'un d'eux, que les théâtres jouent des pièces grossièrement sensuelles, empreintes d'une déprimante amoralité, que des feuilles obscènes s'étalent à la devanture des libraires. Lorsque cette pâture tombe dans un esprit faible, influençable, non prémuni contre le danger par les principes d'une éducation solide, elle y exerce d'épouvantables ravages[1]. » L'autre est encore plus net : « Au lieu de stimuler ce qu'il y a de plus grand et de plus noble en nous, presque tous nos écrivains se sont adressés à nos instincts inférieurs : ils nous ont considérés comme réduits à la moelle épinière et à la moelle allongée : au

1. Cf. *Annales* du 22 novembre 1908, article signé du BONHOMME CHRYSALE.

lieu d'une littérature de penseurs, ils nous ont donné une littérature de décapités[1]. »

M. Emile Faguet, qui ne passe auprès de personne, que je sache, pour une prude Arsinoë, a écrit que la plupart des pièces à la mode sont de la *pornologie* et, sur l'ensemble de la littérature actuelle, il a laissé tomber ce couperet sec : « La littérature est un mauvais lieu[2]. » Sans doute, M. Faguet plaisante et pétille, comme il fait toujours, ce diable d'homme ; encore est-il qu'il croit à la justesse de sa sentence pour une bonne moitié, pour les trois quarts peut-être et, mon Dieu, peut-être tout à fait.

Allons jusqu'au bout de notre pensée. Les critiques, qui sont aussi lus que les auteurs eux-mêmes et qui ont la charge d'assurer la police de la République des lettres, comme on disait jadis, savent-ils fustiger les corrupteurs ? Ils s'en gardent bien, sauf quelques estimables et très intéressants Delfour, Lecigne ou Lionnet. C'est mal porté que de juger au nom de la morale, et les principes d'un La Bruyère sont fabuleusement surannés[3]. L'un de nos critiques

1. Cf. J. Payot, *L'éducation de la volonté*, page XVIII.
2. Cf. *De la famille*, page 48.
3. Cf., du chapitre sur les *Ouvrages de l'Esprit*, ce paragraphe : « Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage, il est bon, et fait de main d'ouvrier. »

les plus vantés s'accorde, à l'ordinaire, le plaisir d'ajouter aux immoralités des auteurs son propre scepticisme et sa propre sensualité. Un jour il osa, devant un auditoire qu'on dit délicat et même catholique, entreprendre une apologie de la conduite morale de Sainte-Beuve, et son élégant cynisme fut admiré! Où est la grande voix du Brunetière des dernières années et son fouet? Ni les charmes d'un style simple et très fin, ni la réputation ni le snobisme universel ne lui en eussent imposé, et avec quelle verdeur bienfaisante il eût raillé les prétentions de ce sceptique voluptueux à régénérer la France!



Mais quoi! J'entends la voix d'un avocat du diable, le récalcitrant éternel. Ecoutons-le, puisqu'aussi bien le plus grand des docteurs catholiques, saint Thomas, a criblé les pages de son principal ouvrage de ses « *videtur quod non* ».

« Que tirerez-vous de vos principes? interroge-t-il d'un ton impatienté; sans doute, que nous, jeunes gens catholiques, nous devons nous isoler; de chacun de nous vous faites un demi-moine. Pour garder notre foi intacte et pratiquer les vertus chrétiennes, il nous faut fuir

nos camarades incrédules, déserter la plupart des chaires officielles, ne point ouvrir les œuvres de nos plus fameux contemporains, ne point fréquenter aux théâtres, craindre comme le feu les journaux les plus lus et les plus vivantes revues. C'est bien, n'est-ce pas, une conséquence de votre doctrine ?

Mais de cette superbe intransigeance naîtront deux malheurs irréparables.

En premier lieu, vous nous conviez à une si rigoureuse diète intellectuelle que notre esprit s'anémiera ; nous n'aurons pas la fièvre, non, mais vivrons-nous ? Tout votre programme est négatif ; c'est une liste de prohibitions ; vous soupçonnez une si grande multitude de tentations dissimulées que vous avez toujours une défense à la bouche. — Peut-être, nous offrirez-vous les respectables volumes des scolastiques? Mais, avouez-le, ce sont des mets trop rances pour des estomacs délicats et jeunes ; personne d'entre nous ne les lira ; pour stimuler des esprits de vingt ans, le nouveau, l'actuel, le moderne, ce qui est dans la première fleur et se présente avec le piquant, la verdeur et la clarté de la langue du jour, est nécessaire ; et ils sont insensibles au reste. Ceux qui, sur votre conseil, se cloîtreront dans votre monde défraîchi, seront vite des endormis, des inexcités, inférieurs à

leurs libres camarades ; sous prétexte de nous préparer une vie plus parfaite, vous nous condamnez à mort.

Ne criez pas que j'excède, continue notre jeune interlocuteur, et que je prends un plaisir de rhéteur pessimiste à faire voltiger devant vos yeux des fantômes agaçants. Non, je vous ouvre mon cœur ; ce que je vous exprime, ce sont des craintes senties par plusieurs des plus brillants d'entre nous ; ce sont choses entendues.

En second lieu, le résultat ne sera pas meilleur pour l'Église ; nous serons dociles, sans doute, mais sans nerf et bons, pourvu qu'il ne nous incombe aucune œuvre vigoureuse à conduire. « Préservés par suppression de contact », selon l'expression d'un des meilleurs professeurs catholiques, nous serons étrangers à nos contemporains, incompris et incapables de comprendre, en lutte nécessaire, inégale, et promis à la défaite ; nous n'aurons, en effet, ni le nombre, ni le pouvoir, ni la valeur intellectuelle, qui, à la rigueur, supplée et le nombre et le pouvoir, parce qu'elle finit par les donner. Nous serons au milieu de notre société des émigrés, soupçonnés et soupçonnants, toujours grincheux et ne sachant que condamner. A la longue notre Église sera réduite à rien, par les mesures mêmes que vous proposez pour lui garder ses enfants et pour les mul-

tiplier ; et l'immense multitude de nos frères égarés, n'ayant aperçu par votre faute que ténèbres là où il y a vérité divine, que gens bizarres, intolérants et intolérables là où il y a charité profonde, sera perdue à jamais. Votre méthode dépeuplera l'Église. L'illusion néfaste, je ne la distingue pas chez nous qui voulons, dans l'intérêt même de notre foi, vivre de toutes les formes de la vie à notre époque, mais je la vois chez vous, qui coupez mal à propos, et nous couchez au cercueil pour être plus sûr de nous éviter les bronchites. »

A cette impétueuse offensive j'oppose, d'abord, quelques faits.

Mon cher ami, pensez-vous que Joseph de Maistre fut un esprit anémié et mort ? Vous vous récriez ! Or Joseph de Maistre, dans le temps qu'il était, comme vous, jeune et occupé de ses études, ne se permit jamais de lire un livre sans avoir obtenu l'autorisation de sa mère[1].

De nos jours les catholiques vous paraissent-ils n'avoir pas de vie intellectuelle ? Je ne vous citerai pas, tout palpitants, des noms contemporains, de ces noms que je vénère et qu'un chrétien, informé et ami de sa religion, ne peut enten-

1. Cf. Lettre de *Constance*, fille de Joseph de Maistre, duchesse de Laval-Montmorency, écrite au Bargo en 1881 et publiée par les *Études*, 20 novembre 1910.

dre sans un sursaut intime de fierté. Simplement je vous invite à parcourir les catalogues de nos libraires et la liste des revues catholiques : que d'efforts ! Que de travail ! Que de questions remuées ! Jamais peut-être et non pas même au siècle de Pétau, de Thomassin, de Bossuet, de Mabillon, la science catholique ne fut aussi florissante. Malgré des conditions économiques et légales très propres à la comprimer, elle jaillit et ruisselle. Au-dessous de ceux qui brillent au sommet de la célébrité, travaillent une foule innombrable d'humbles ouvriers ; est-ce que jamais il s'acheta tant de livres ? Fut-il une autre époque où il y eut tant de revues riches d'abonnés? Je vous vois sourire : les lit-on, ces livres et ces articles ? murmurez-vous. Pas tous certainement, mais beaucoup, et qu'ils soient achetés, c'est l'indice d'un désir qui, peut-être en d'autres milieux, où l'on se dit non sans arrogance partisans des *lumières et du progrès*, n'a jamais même ce commencement de réalisation.

Or, remarquez-le, la plupart de ceux qui écrivent de si nombreux et si remarquables travaux, comme ceux qui les lisent avec le plus d'avidité et le plus de soin, sont des prêtres, des religieux, ou des catholiques très stricts, et ils ont été formés d'après les principes et les règles catholiques. La forte discipline sous laquelle se plia leur

jeunesse, n'est donc pas contraire aux lois de la vie, puisqu'ils vivent et si pleinement ! Et maintiendrez-vous, mon cher contradicteur, que votre esprit, parce que vous êtes catholique, est condamné au jeûne? Vous avez une pâture catholique, abondante, merveilleuse, trop ignorée des frivoles amis des seules bagatelles et des injustes dénigreurs, qui s'obstinent à n'avoir d'yeux ouverts que sur quelques défaillances, somme toute, très exceptionnelles. Puis, parmi les productions des non-catholiques il s'en trouve d'honnêtes que rien n'interdit. Souvent même les plus honnêtes sont les plus artistiques : Anatole France a-t-il jamais surpassé son *Sylvestre Bonnard*?

Arrivons au point vif : nous devons connaître nos contemporains, mauvais ou bons, ne serait-ce que pour n'être pas stupides et ridicules, et nous mettre en état d'exercer une influence.

Il y a lieu de distinguer. Au très grand nombre d'entre vous, jeunes gens catholiques, qui ne brûlez pas d'un prurit de savoir, qui ne vous destinez pas à une profession, comme celles d'écrivain, de professeur, de conférencier, où il faut savoir pour enseigner, la lecture des auteurs anti-catholiques dans leur texte ne convient pas. Vous n'avez ni le temps, ni la capacité peut-être, ni le goût de vous livrer au long et pénible

labeur, par lequel s'acquiert l'évidence invincible des principes philosophiques et théologiques qui vous mettraient à même de discerner le vrai du faux ; à cette lecture, le plus net de votre profit serait d'ébrécher la vigueur de vos convictions. Prenez donc des exposés faits par des catholiques, où la critique corrige l'erreur ; mais il importe de choisir, car chez nous comme chez nos adversaires circulent des apologétiques de pacotille desquelles il n'y a qu'un souhait à former : c'est qu'elles meurent au plus vite.

A d'autres, doués d'ailleurs du penchant et de l'aptitude au travail personnel, une connaissance approfondie des écrits irréligieux est nécessaire. Parfois même, leur future profession l'exige. Voici quelques conseils à leur adresse.

Qu'ils aient soin de s'instruire de leur foi et de ne pas s'envoler sans lest dans les nuages de l'erreur. — Qu'ils songent à se munir de la permission de l'*Index* et de l'autorisation de leur Évêque. — Enfin, selon l'espèce de leurs travaux, ils ne pourront que gagner à se mettre en rapports avec des historiens, des exégètes, des philosophes, des théologiens formés et sûrs. C'est l'un des offices providentiels du prêtre de guider les jeunes esprits ; allez donc à lui. Alors vous pourrez lire les irréligieux, avec des chances de profit et un minimum de péril. Au reste, ce

qui est ouvertement infâme ou inutile, vous le laisserez. A quoi bon parcourir sans motif un chemin boueux?

*
* *

Une prudente circonspection, nécessaire dans les lectures, s'impose à plus forte raison dans le choix des maîtres. Ceux-ci, personne ne le niera, exercent par leurs talents, leur expérience et le prestige de leur situation, une influence profonde sur l'esprit de leurs auditeurs, surtout de leurs auditeurs jeunes. Cela est si juste que l'ensemble des gens cultivés vivent, toute leur vie, sur les idées recueillies au cours des professeurs, au temps de leur jeunesse : ils s'y réfèrent comme à l'unité de mesure pour les choses intellectuelles. Par suite, à parler selon le principe et sans exclure les exceptions motivées, il est d'un devoir rigoureux pour vous, jeune homme catholique, de vous écarter des écoles et des facultés où la foi n'est pas respectée.

Quelques-uns, il est vrai, soutiennent le contraire. Les jeunes, disent-ils, sont, par nature, frondeurs et contredisants. Ils prennent le contre-pied. Un maître athée les rend religieux. Élevés au milieu d'incrédules, ils imposeront, par leur présence même, le respect de leur foi, et, contraints

de lutter, ils seront plus aguerris et plus ardents. — L'expérience montre que cette théorie spécieuse méconnaît complètement l'impuissance de presque tous les esprits jeunes à se défendre contre la supériorité des maîtres et l'influence des camarades. On cite quelques têtes dures, réfléchies, qui ont résisté, voire qui ont remporté, de leur rencontre avec des contradicteurs, une heureuse maturité et l'habitude d'un travail précis. Mais y en a-t-il un quarteron sur deux mille ? Quand le cas arrive, il est un bel accident, dû à une fermeté précoce, à une grâce spéciale, et presque toujours à une rencontre bienfaisante. C'est une logique boiteuse que de tirer, de quelques très singulières exceptions, une règle générale.

Il existe des Instituts catholiques, égaux aux Universités officielles pour les sciences profanes et, sans comparaison possible, supérieurs pour la religion et l'esprit général de leur enseignement. Ni les compétences, ni le dévouement des professeurs, ni les succès aux examens, ne leur font défaut. C'est là qu'un jeune catholique, soucieux de son âme et désireux d'aider autrement qu'en paroles au maintien et au triomphe des vérités religieuses et morales, doit aller, dût-il pour cela déranger des plans, secouer des routines, briser quelques liens.

*
* *

C'est l'expérience des âmes qui a conduit l'Église à organiser une protection autour des jeunes esprits. Quelques faits historiques très saillants prouvent la sagesse de ses règles et de ses conseils.

Souvenons-nous de ce qui advint à la société du dix-huitième siècle. Elle se gava de ses encyclopédistes et de son Rousseau ; devenue, grâce à son admiration des sophistes, incrédule à ses propres droits et incertaine sur son rôle, gangrénée et aveulie, elle ne sut ni se réformer ni résister. — Que fut cet abcès purulent du Modernisme, que l'infaillible chirurgien a percé d'une main vigoureuse, si ce n'est une suite de l'intoxication produite par l'étude trop assidue et trop exclusive des ouvrages d'incrédules ? L'Église était restée trop ouverte ; au contact des incroyants, quelques-uns de ses fils, très peu avec un orgueil conscient, la plupart à leur insu, s'acheminaient, sous le couvert de la science, vers une incroyance radicale. Leurs sentiments religieux les rassuraient ; ils étaient même, au moins les meilleurs d'entre eux, soulevés par des intentions apostoliques ; grâce à leurs mains expertes et charitables, enfin la barrière infran-

chissable entre nos adversaires et nous était abaissée, et de vastes espoirs de conversions remplissaient leurs cœurs. Hélas! c'étaient des conversions à rebours qui étaient imminentes; dejà commençait de s'accomplir le vœu de J.-M. Guyau[1], qui espérait une dissolution progressive des dogmes sous les corrosifs de l'instruction laïque et demandait à l'État de pousser les prêtres, par des avantages pécuniaires, vers les Facultés officielles. L'État n'écouta point Guyau, mais l'essentiel du vœu se réalisait de lui-même.

Est-ce à dire que l'Église veut nous cadenasser en prison, sans portes ni fenêtres? Mille fois non! mais, outre sa charge divine de nous protéger, la simple expérience lui démontre que des règles précises et sévères sont indispensable pour préserver les âmes.

Rejetez-vous cette surveillance de l'Église? Vous ne rejetez point, par là même, je le reconnais, toute son autorité doctrinale, mais vous en repoussez l'exercice pratique. Vous voilà semi-protestant et sur le chemin de le devenir tout à fait. Cela même vous condamne; car l'histoire du protestantisme est une immense preuve, par l'expérience, de la nécessité pour le bien des âmes d'une autorité doctrinale vigilante et obéie.

1. Cf. *L'irréligion de l'avenir*, p. 229.

A partir de leurs fondateurs, qui demeuraient encore très croyants, ils sont allés amincissant toujours davantage les dogmes du christianisme, se séparant les uns des autres, se désagrégeant, et se pulvérisant en sectes diverses et en opinions inconciliables. *Nous pourrions presque dire que l'histoire du libre examen appliqué au christianisme est, dans le monde entier, l'histoire d'un désaccord progressif*[1] Cette division est une marque certaine d'incertitude. Parmi les protestants, à l'heure actuelle, le plus grand nombre peut-être est tourné au pur scepticisme ; protestants, ils le restent toutefois encore, même ceux-là, et par une opposition traditionnelle aux autres groupements religieux, et par une espèce de sentimentalité qui distingue leur incroyance d'une sèche négation. Mais ils n'ont plus de doctrine consistante ; ce sont des discuteurs ; les plus estimables d'entre eux en sont réduits à chercher l'objet de leur foi. Là où subsistent encore quelques fragments de *Credo*, c'est grâce à une autorité qui, contrairement au principe du libre examen dont elle s'arme contre Rome, a réussi à imposer ses décisions, par exemple à Genève, à Berlin et à Londres. « *Ce*

1. J'extrais cet expressif jugement d'une lettre de M. Léonard Constant, professeur de philosophie au Lycée de Niort, insérée dans l'*Écho paroissial de Saint-Hilaire de Niort*.

qui sauve le protestantisme, c'est son catholicisme[1]. »

Ne m'objectez pas que j'ai donc bien peu de confiance dans la solidité des bases de notre foi. — Non, mon ami, vous dirais-je, c'est sur la force de votre esprit trop jeune et sur la constance de votre cœur que portent mes craintes.

N'alléguez pas davantage que le doute préliminaire est une condition de la preuve valable, car il y a longtemps qu'en pratique par leurs travaux et en théorie par leurs philosophes, les catholiques ont montré que la foi ne contredit point à l'usage du doute méthodique, en ce qu'il a de légitime et de nécessaire.

Au reste, le question est ailleurs ; voulez-vous rester catholique, en comprenant sous ce mot la plénitude de vérité religieuse et de vertus qu'il implique ?

Puisque vous le voulez, prenez les moyens que notre Église divine et que la simple prudence jugent nécessaires ou très utiles. Votre intelligence n'en sera nullement amoindrie, et s'il s'abat sur vous des nuages mauvais qui obscurcissent cette certitude, vous vous rappellerez à

1. Cf. *Lettres à un protestant* par l'ABBÉ SNELL, du clergé de Genève, cinquième lettre, p. 79.

2. Un livre d'ascèse ne comporte pas une étude détaillée de cette question, qui est, pour beaucoup une pierre d'achoppement. Cf. quelques indications aisément accessibles dans le *Théodore Jouffroy* d'OLLÉ-LAPRUNE, p. 208.

propos qu'après tout, le plus grand bien de la vie n'est point de beaucoup savoir. Il y a autre chose dans le monde que des bibliothèques, des écrivains, des professeurs, des liseurs et des discuteurs ; cela, ce n'est point le monde vrai, mais c'est la vision spéciale, exclusive et fausse que s'en forme cet homme incomplet qu'est le pur intellectuel, « atteint d'encéphalite aiguë ». En réalité le savoir, comme toutes les autres choses, n'a sa raison d'être que dans la valeur morale ; il est un moyen, bon dans la mesure où il sert au but, mauvais s'il en détourne. « L'unique nécessaire », ce sont les solides vertus chrétiennes qui font la vie utile, féconde, heureuse, et qui préparent les hommes pour le ciel. Plantées par la main de l'Église, des haies les entourent, et, pour la beauté de ce qu'elles protègent, ces haies sont aimables.

Nous nous sommes attachés longuement à la curiosité déréglée et aux illusions qu'elle crée, car cette tentation n'est plus rare. Le fût-elle, elle mériterait encore une sérieuse attention, parce qu'elle s'attaque à l'élite des jeunes gens, et quand celle-ci est gâtée, l'infection gagne. « Le poisson pourrit par la tête », disait ce pêcheur à Le Play, et la société aussi.

II. — Illusions relatives aux choses du cœur

L'impureté est de tous les vices celui qui se déguise le plus insidieusement ; pour des yeux jeunes, il s'irise, se transfigure, et, à la manière des dieux antiques, s'enveloppe d'un nuage. Son avant-garde est composée d'une cavalerie légère de fantômes : doutes, erreurs, inventions, prétextes qui brouillent tout et s'efforcent d'entretenir une désastreuse sécurité.

*
* *

Plusieurs personnes vont répétant que la chasteté est une périlleuse résistance à la nature, et qu'elle compromet la santé. — Cependant, tandis que les maladies causées par le vice sont aussi nombreuses que terribles, on ne s'aperçoit pas que les infirmités se multiplient, par le fait de la chasteté, chez les prêtres, les moines ou les religieuses. Les statistiques même montrent qu'à cette classe de personnes appartient la plus grande longévité moyenne. Inutile d'insister, car, si l'on excepte quelques esprits naïfs, il est fort douteux que beaucoup soient touchés d'une crainte réelle à l'égard des dangers de la vertu, et qu'ils voient, dans cette théorie, autre chose

qu'un paravent, tel quel, de leur vice. Si ces craintes existent, après les assertions si nettes de la Faculté de médecine de Christiana, du congrès de Bruxelles, des docteurs Surbled, Périer, Raget et de tant d'autres, qui continuera de les sentir[1]?

*
* *

Des motifs plus spécieux de céder au mal nais-

1. Plusieurs auteurs ont pris soin de réunir, en nombre imposant, des témoignages d'autorités médicales contre les prétendus périls de la chasteté. Cf. par exemple : Sylvanus Stall, *Ce que tout jeune homme devrait savoir*, p. 46-50. — Rouillon, *Le péril des sens*, pp. 44 et p. 52. — Le capitaine Magniez, dans son excellent opuscule *Sois bon soldat*, au chapitre xxi.

Voici deux extraits de ces listes :

1° « La faculté de Médecine de Christiana a l'honneur de faire la déclaration suivante : L'assertion, proférée récemment par plusieurs personnes et reproduite dans des journaux et des assemblées publiques, qu'une vie de pureté et de moralité serait préjudiciable à la santé, ne repose, suivant nos expériences constatées à l'*unanimité*, sur aucun fondement. Nous n'avons jamais eu connaissance d'un préjudice quelconque, résultant d'une vie absolument pure et morale. »

2° Le congrès général des médecins, tenu à Bruxelles, en septembre 1902, adopta le vœu suivant, à l'unanimité : « Il faut surtout enseigner à la jeunesse masculine que non seulement la chasteté et la continence ne sont pas nuisibles, mais encore que ces vertus sont des plus recommandables, au point de vue purement médical et hygiénique. »

Sur ce même sujet, le P. Gratry a jeté avec sa chaleur habituelle, comme un volcan sa fumée et ses laves brûlantes, une foule de pensées, d'images et de comparaisons. Cf. *Connaissance de l'âme*, t. II, tout le livre quatrième : *Transformation par le sacrifice*.

sent de certaines relations ; une amitié paraît bonne et profitable, pieuse même, et elle peut l'être, en effet ; mais par une insensible déviation, voulue ou plus ordinairement à demi inconsciente, elle dégénère ; quand les yeux s'ouvrent, le cœur est pris ; mille liens sont noués : voilà un déchirement nécessaire et contre lequel on se révolte ; il apparaît impossible, nullement indispensable. Puis, l'un des deux y fût-il ou s'y crût-il disposé pour son propre compte, il se représente la douleur de l'autre. « Non, je ne puis m'en aller, j'ai juré cent fois une amitié éternelle ; lâche, cruel, égoïste, voilà ce que je serai sous le prétexte de sauver courageusement mon âme. » Quels combats, dans ce cœur ensanglanté, entre la vertu certaine et sa trompeuse apparence ! Le vice est grimé en noblesse. Le mal porte le masque du bien, et la générosité même de l'âme la perd.

Coupez ! faut-il crier au malheureux qui se débat dans de tels liens : ce n'est plus de l'amitié, c'est de la complicité. Mieux vaut souffrir, mieux vaut être accusé de perfidie, mieux vaut même infliger une souffrance, que de se damner et damner autrui. Avec la prudence et avec l'équité nécessaires, mais avec décision, fuyez, acceptant (ce qui est un héroïsme plus réel que beaucoup d'autres) la suprême honte de paraître déloyal.

*
* *

Si le cas précédent est assez exceptionnel, voici un sophisme très répandu : Ce que tous font ou permettent ne peut être si coupable ; à se poser en critique et censeur de la conduite commune, on ne recueille que moqueries. Pourquoi se singulariser et se mettre à part, comme un être curieux? Il est plus modeste, plus sensé, de vivre comme tout le monde.

Que d'erreurs dans ces phrases qui, du reste, se varient indéfiniment ! — On multiplie sans preuve le nombre de ceux qui succombent au mal. Dieu merci, il y a des vertueux, il y en a beaucoup, même parmi les jeunes gens ; et si on les soupçonne de vices cachés, c'est un soupçon gratuit, indice de la bassesse du cœur qui le forme. Ce qui multiplie, en apparence, les débauchés, c'est qu'ils font du bruit, qu'ils s'affichent, qu'ils occupent les regards et les imaginations, mais, à en faire le compte, dans presque tous les milieux, ils sont une minorité de faibles ou d'impudents. — Néanmoins, minorité qui en impose, je n'en disconviens pas, minorité qui a l'adresse de se faire croire majorité. Mettons les choses au pis et supposons que, là où vous vivez, c'est vraiment l'ensemble de vos égaux

qui se conduisent mal. Qu'importe! Il n'est pas digne d'une âme jeune, virile, audacieuse, de se retrancher à l'abri de la foule. Eh quoi! ce cœur si brave, il est donc timide? On craint donc d'avoir raison, tout seul? En somme, ce sentiment-là est bien une forme de la lâcheté. — Enfin, en morale, quelle valeur peut avoir la quantité des avis? Qu'en d'autres domaines le compte des opinions soit une assez bonne manière de régler la conduite, je ne le discute pas. Mais la foule ne possède, dans l'espèce, ni autorité ni compétence, surtout contre les décisions et les indications de l'Église. Est-ce que les amis du vice en changent la nature par leurs approbations déclarées ou tacites? Ce qui est mal reste mal, et notre opinion ne modifie pas la qualité des choses. Les louanges qu'on donne au vice prouvent seulement que les errants ou les lâches se préoccupent de se justifier, c'est-à-dire qu'au fond de leur cœur eux-mêmes sont inquiets et se désavouent.

*
* *

Un autre sophisme pernicieux consiste à déclarer la vertu impraticable. Quel directeur d'âmes n'a entendu ce triste aveu : J'ai essayé, mais sans succès ; il est inutile que je m'acharne

à l'impossible? C'est le langage d'un ami de la vertu, mais découragé. D'autres, au contraire, publient avec éclat et avec une joie non déguisée cette prétendue impossibilité qui les absout. Il n'est pas jusqu'à de graves personnages, des parents même, qui ne parlent avec un sourire des exigences du tempérament : Il faut bien que jeunesse se passe! disent-ils, et autres sottes maximes à l'avenant.

Une réponse nette, lumineuse, irréfutable, c'est qu'il y a des jeunes gens chastes. Oui, il y en a. Le jeune homme chaste n'est pas un mythe, il existe, je dis plus, il existe près de vous. Ouvrez les yeux, cherchez, et vous le trouverez. Qui vous empêche de l'être comme lui? Votre lâcheté devant l'effort et peut-être aussi votre ignorance d'une bonne méthode morale. L'exposé de celle-ci résultera de l'ensemble de cette étude. Quant à l'effort, il est nécessaire, c'est évident, à cause des mauvais désirs qui poussent assez spontanément dans tout cœur de chair, et plus encore, je crois, à cause des excitations malsaines partout semées. Au bout du compte, tout dépend de l'énergie; et il n'y a pas lieu de discuter si la vertu est possible ou impossible : le seul point essentiel est celui-ci : est-ce que je veux, oui ou non, la pratiquer? A celui qui, dans la sincérité parfaite de son âme,

se sera répondu : oui, elle paraîtra vite non seulement possible, mais facile et aimable.

*
* *

Utopiste ! me crient ceux qui se flattent d'être des hommes expérimentés, vous proposez une morale triste et rebutante. Etrange idéal que le vôtre et propre à défleurir la vie ! Vous oubliez que les hommes, surtout les jeunes, éprouvent d'invincibles besoins de gaîté et, à l'occasion, de folie. « *Bonum est desipere in loco* [1]. » La raison ne s'en porte que mieux ensuite. Vous demandez trop à la nature humaine, en lui retranchant les expansions vives et pétulantes ; et, si vos principes triomphaient, nos villes se convertiraient en la Florence de Savonarole : plus de bals, plus de toilettes, plus de réunions bruyantes et libres ; les trois quarts de nos tableaux, de nos livres, de nos œuvres d'art seraient jetés dans un « *bruciamento della vanità* ». Il ne nous resterait plus qu'à vêtir le froc. C'est bien inutile que de prêcher une vertu si onéreuse ; son austérité empêche qu'on se hasarde même à l'essayer.

Ces propos ne frappent que trop des esprits

1. « *Il est bon d'être fou à propos.* » Cf. Horace.

adolescents, à qui la tristesse fait peur ; si, pour comble, ils ont sous les yeux quelques saintes gens ou réputés tels qui soient moroses, sombres ou hargneux, la question est jugée ; ils confondent tristesse et caractère insupportable avec vertu ; et, pour vivre heureux et aimables, ils s'imaginent qu'ils ne doivent pas vivre vertueux. Au reste, tardent-ils à rencontrer ou à connaître par ouï-dire quelques déséquilibrés qui, d'un excès de mortification et d'aspirations angéliques, auront sauté à des désordres certains ? Leur préjugé contre la vertu s'en affermit d'autant, et pour se couvrir eux-mêmes ou rassurer les craintifs, ils abondent en raisonnements et en faits.

Tout cela n'est que sophismes pourtant ! La morale chrétienne n'est pas si inhumaine : Tout ce qui est honnête est nôtre ; et nous ne disons pas : Il faut proscrire les plaisirs, mais : Il faut les choisir.

Ceci rappelé, convenons que le devoir est parfois pesant ; en est-il moins le devoir ? Êtres raisonnables, nous apprécions en épicuriens, c'est à-dire comme si nous n'étions capables que de sentir, et c'est par la quantité des plaisirs ou des peines que nous aunons nos actes. Quel spiritualiste, cependant, peut avouer ce critère ? — Chez un catholique, une si vive horreur de souffrir est encore plus inconséquente : n'est-ce pas

du Christ, type de tous les chrétiens qu'il, a été écrit : « *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta*[1] » ? Disciples d'un maître couronné d'épines et crucifié, il nous sied mal d'aimer le sybaritisme. Le salut ne vaut-il pas un peu de peine et, si l'occasion s'en présente, une peine héroïque ? Nous sommes de la lignée des martyrs, « *qui plantaverunt Ecclesiam sanguine suo*[2] ». Nous ne le cachons pas : notre profession exige que nous vivions mortifiés : tel est le prix du magnifique épanouissement des vertus humaines et surnaturelles.

Mais elle n'exige pas que nous soyons tristes. La tristesse et le sérieux sont deux choses, et pareillement la tristesse et la sainteté. Je n'alléguerai pas, pour le démontrer, que la joie est liée à l'ordre et que la douleur est la conséquence inévitable des actes déréglés. Regardons les faits.

Peu de saintes, je crois, ont surpassé Thérèse de Jésus, qui réunit en elle Marthe et Marie ; or, elle était la bonne humeur en personne, et son esprit enjoué pétille encore dans ses écrits.

1. Hebr., XII, 2 : « *Ayant la joie à sa portée, il préféra la croix et méprisa la honte.* »

2. Cf. *Office des Apôtres*, répons de la septième Leçon : « *L'Église poussa, comme une jeune plante, arrosée par leur sang.* »

François de Sales est un saint bien authentique, et il n'y eut jamais d'homme plus souriant. Dans les communautés religieuses et les séminaires, où l'idéal chrétien se médite et se pratique, la gaieté est constante.

Vous détestez la tristesse à juste titre, elle n'a que très peu d'emplois légitimes ; à peine lui reconnaîtrais-je avec saint Bonaventure[1] l'emploi providentiel de pleureuse de nos péchés ; mais, hors de là, elle n'est pas une vertu ni le vêtement des vertus. La paix douce et réjouie, loin d'être exclue par la vie chrétienne, en est la compagne habituelle, et mieux que la paix, le bonheur lui-même, en tant qu'il est possible aux hommes. Il naît de la conscience pure, de la confiance et de l'espoir en Jésus-Christ, de la bonté envers le prochain et du règne de la raison et de la volonté aidées par la grâce, sur les penchants anarchiques et bestiaux. Il afflue surtout des émotions religieuses, les plus douces qui soient sur terre ; Dieu les verse, parfois, si nombreuses et si pénétrantes, que le terme d'ivresse n'est pas une hyperbole pour les exprimer, et de quels actes merveilleux et surhumains ne rendent-elles pas capables, comme le montrent les vies de saint François d'Assise, du bienheu-

1. Cf., *De Profectu religiosorum,* liv. I, xv.

reux Raymond Lulle, de saint Bernard, de saint Benoît-Joseph Labre et d'une infinités d'autres[1] ? A l'accoutumée et dans les chrétiens ordinaires, elles sont plus modérées et cependant suaves et très propres à dégoûter de ce que saint Bonaventure appelle la « *vana lætitia quæ est nutrix dissolutionis* ». Si vous doutez, mon cher lecteur, je vous renvoie au conseil de Pascal : osez vivre pleinement la vie chrétienne, et vous éprouverez la justesse de ce que je vous dis.

En vérité, les vicieux ou les frivoles retournent les appréciations et les appliquent à rebours. A la vie chrétienne comparez la vie dite de plaisirs. Qu'ils sont mélangés, ces plaisirs, coupés de remords, de craintes, d'insécurité, de jalousie, et qu'ils sont brefs ! Sur eux plane tantôt le dégoût, comme un nuage épais d'où tombe une pluie de cendres, et tantôt éclate, comme un tonnerre qui glace d'épouvante, le cri de l'ordre blessé. Dieu méprisé menace du châtiment et, à moins de conversion, cette vie tant vantée finit toujours mal. Abstraction faite, si vous le voulez, des remords et des inévitables sanctions, les plaisirs impurs gâchent la vie. On

1. Qu'on permette de citer ici cette simple constatation faite par saint Ignace : « La divine consolation a la vertu de changer toute peine en plaisir et toute fatigue en repos. » Cf. *1re lettre à sœur Régadelle.*

a refait bien des fois les pages éloquentes de Lacordaire[1] sur les conséquences du vice. Peut-être sont-elles excessives et vraies seulement de certains cas extrêmes ; trop souvent, ces sortes de peintures paraissent si outrées qu'elles ne font quasi aucune impression sur personne. On se promet, tout bonnement, d'éviter des abus, au reste, très dénués d'élégance. Pourtant, il est sûr que l'impureté, si elle ne conduit pas toujours à des désastres, cause un amoindrissement secret et général des facultés. Le préjugé contraire est tenace, surtout chez les artistes, les poètes, les romanciers : à les entendre, ce qu'ils appellent le plaisir excite et fouette. En fait, au bout de très peu de temps, la vitalité s'abaisse, l'imagination s'appauvrit, l'esprit s'émousse, la mémoire perd la précision, parce que l'esprit émoussé est lui-même peu capable d'être attentif. A bref délai, la présence du mal cause une déchéance et, chez un jeune homme, un arrêt dans le développement physique et mental. Cela est souvent caché, imperceptible pour des regards inavertis, mais réel et très fâcheux : la vie fanée devient moins belle, moins florissante, moins féconde, moins heureuse : l'homme vicieux est un homme diminué.

1. Cf., par exemple, année 1844, 22e Conférence.

Que tous les jeunes gens ne savent-ils ce que le vice leur enlève, et ce que la vertu leur conserve de force, de joie et de charme! « Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme », disait Vauvenarges, et J.-J. Rousseau, par regret sans doute de ses propres souillures, a écrit que rien n'est plus propre à ravir, qu'un jeune homme de vingt ans qui a conservé son innocence.

CONCLUSION

Les illusions pullulent dans les têtes des hommes, et les meilleurs eux-mêmes n'en sont pas exempts, car, selon le mot de l'*Imitation*, « la nature est retorse », et plus d'une fois, alors que nous nous imaginons suivre la grâce, nous ne suivons que notre tempérament. Voici quelqu'un qui flagelle tout le monde de ses critiques et s'applaudit de son grand zèle pour la justice : c'est qu'il est né cassant et orgueilleux. — Un caractère faux s'autorise à biaiser, en alléguant, sur le mensonge et la droiture, les principes les plus sophistiques ; écoutez-le se juger lui-même : ce qu'il fait, c'est prudence, c'est sagesse. — Cet autre, dévoré de curiosité, fouille

avec indiscrétion dans les secrets d'autrui, mais qu'on ne lui en fasse pas reproche. Ce qui le guide, à l'entendre, c'est le souci de savoir pour faire du bien. — D'autres se répandent dans les sociétés où ils parlent en causeurs intarissables. A quoi visent-ils? Si on leur posait la question, ils répondraient : A instruire et à sanctifier. Oui sans doute, mais leur conduite est-elle inspirée vraiment par l'apostolat, ou par une exubérance native? — Faut-il d'autres exemples? Un travail obligatoire et pénible est là, devant nous. A l'instant et sans que nous les cherchions, mille petites besognes pressantes se présentent à faire. Dites-moi, n'est-ce pas la peur de l'effort qui nous les souffle sournoisement? — On entreprend une œuvre difficile et éclatante; l'on a soin de sonner de la trompette pour attirer les sympathies et l'argent indispensable ; c'est bien, mais à condition que le motif secret ne soit pas d'acquérir de la renommée et des honneurs. — Celui-ci s'enferme et brise presque les relations sociales autour de lui; que veut-il? Chercher Dieu dans la solitude, mieux prier, mieux travailler; je suis prêt à l'admirer, mais auparavant voyons s'il ne cède pas à une sauvagerie naturelle, ou s'il ne fuit tout simplement le fardeau des devoirs humains. Ainsi de suite pour chacun des innombrables cas possibles;

les vertus sont souvent très proches parentes des vices et offrent avec eux des visages de sœurs ; plusieurs d'entre elles, examinées à la loupe, s'avèrent composées d'ingrédients naturels ou même mauvais. Contre les méprises, La Rochefoucauld est un excellent avertisseur et il doit être médité : il nous inquiétera sur nos fausses vertus. Mais surtout qu'on lise le très fin chapitre de l'*Imitation : De diversis motibus naturæ et gratiæ* (liv. III, chap. 54)[1].

La première règle pratique, en effet, pour celui qui veut se garantir du mal et se sanctifier, est qu'*il faut tenir l'œil ouvert et s'appliquer à percer les illusions possibles*. On ne commet point de crime en prenant plaisir à la simplicité de frère Junipère ; toutefois, la nigauderie, au rebours de le piété qui est « utile à tout », n'est bonne en rien. Pénétrons d'un regard clair la réalité, telle qu'elle est. Ce ne fut jamais une

1. Il n'a pas semblé utile d'insister ici sur le *Discernement des Esprits*. Les règles qui le facilitent, on les trouvera dans la Vie de saint Antoine, par saint Athanase (Cf. *Acta Sanctoram*, XVII Januarii, texte latin d'Evagre, chap. VII). Le principal signe de la présence du démon, nous inspirât-il de jeûner ou de prier, est le trouble et la peur, tandis que Dieu, « *fons et origo lætitiæ* », produit la confiance : « *Securitas animæ, præsentis majestatis indicium est* ». — Cf. aussi S. Ignace, *Exercices spirituels*, traduits par Jennesseaux, Poussielgue, Paris, p. 304-320 et 337-350.

vertu d'être dupe. Ce mécréant de Pierre Bayle se nommait lui-même un assembleur de nuées. A quiconque nourrit une volonté sérieuse de bien vivre, on doit dire : Soyez d'abord un ennemi des nuées.

CHAPITRE X

La connaissance de soi-même

Si la première règle de la méthode morale, c'est : Ne te trompe pas sur la qualité des choses, la seconde, qui la complète, c'est : Ne t'ignore pas toi-même ou ne te trompe pas sur toi-même.

Le défenseur d'une place, en effet, ne se borne pas à reconnaître les ennemis, il a soin de visiter la place elle-même, il note les endroits ouverts et attaquables, pour y faire bonne garde. Ainsi chacun doit-il, si l'on souffre ces expressions, se parcourir soi-même, s'explorer et noter ses points faibles.

Les points faibles varient d'individus à individus. Pour l'un, c'est par la paresse que se peut accomplir la déchéance, ou s'entraver le progrès ; pour d'autres, ce sera par l'orgueil ; pour d'autres encore, par la sensualité. A celui-ci les visites sont funestes, et à celui-là la solitude ; autant de personnes, autant de cas nouveaux et

uniques ; mais cette variété n'empêche point la loi d'être générale : pas un homme sur terre qui n'ait quelques coins de sa nature accessibles et vulnérables.

Certes il importe d'en dresser une carte précise et d'ajouter cet atlas moral aux trois atlas que nous décrit Taine dans son livre *de l'Intelligence*[1]. Car celui qui ne se connaît pas, est incapable de cultiver ses qualités et de réformer ses défauts : il les ignore, ou s'il les connaît, c'est vaguement, avec des lacunes et des confusions. Pas davantage il ne lui est possible de prévoir les suggestions ou les attaques déclarées du mal, et de s'armer par avance contre elles ; n'étant pas au courant de ses propres actes, ainsi qu'un ministre ignorant des affaires, il est incapable de se gouverner lui-même au département de son âme, et s'avance dans la vie morale à tâtons. Se connaître soi-même, tel que l'on est, qualités et défauts, est une indispensable condition d'un progrès moral quelconque. L'examen de conscience est un acte essentiel, le dernier qu'on doive omettre, dit saint Ignace ; sans lui, tel vous êtes à dix-huit ans, tel vous serez à vingt-cinq, ne vous étant corrigé en rien ; toujours victime, de la même façon, des

1. Cf. IIe partie, livre II, chap. I.

mêmes tentations; heureux, si vous ne vous êtes gâté en plusieurs choses.

*
* *

S'il est nécessaire de se connaître, comment y pouvons-nous parvenir? Bien des secours nous y aident : les livres qui nous initient, longtemps avant les informations de la vie réelle, aux variétés et aux détours des âmes humaines, les indications de nos parents et de nos maîtres, surtout de notre confesseur, si nous avons la bonne habitude de causer avec lui, les réflexions de nos camarades et jusqu'à leurs plaisanteries sur nous; un sobriquet peut nous éclairer sur notre tempérament, et un homme avisé, au lieu de s'en fâcher, en tirera profit. Les injures mêmes des mécontents peuvent nous instruire ; de la bouche des gens en colère comme de celle des enfants, s'élancent parfois des paroles sincères et véridiques, et pour la même cause, parce que les uns et les autres échappent aux conventions sociales ; alors, la politesse, la prudence et la rouerie sont inconnues ou brisées. Dépouillons ce qu'ils profèrent de l'enveloppe haineuse ou injuste, et nous trouverons peut-être une très pénétrante vérité sur nos défauts. Un homme qui est soucieux de son progrès fait flèche de tout bois. La

belle, la spirituelle, la chrétienne, la fructueuse vengeance, au reste, à tirer de qui veut vous nuire, que de tourner sa haine elle-même à votre profit ! Je dis plus : interrogez sur vous, mais à deux conditions : que vous vous adressiez à des gens dénués de systèmes préconçus, habitués à se soumettre à l'objet, comme l'on dit, et qui, à cause de cela, ont chance de ne pas voir faux ; secondement que vous ayez un désir vrai de recevoir des réponses sincères ; la plupart des hommes sont friands d'éloges comme les bambins de sucreries ; la louange est le sucre-d'orge des grands enfants ; et ils l'aiment au point de ne se choquer pas qu'elle soit de commande. Pourvu qu'on la leur donne, les voilà heureux et pleins d'un agréable frétillement intérieur. Savoir cela, c'est l'*abc* de l'entregent ; aussi, exception faite des bourrus et de quelques rares apôtres, ceux que vous interrogerez, s'ils s'aperçoivent que vous n'avez pas plus d'humilité que le commun des hommes, se garderont bien de vous asséner la vérité bienfaisante, celle qui porte sur vos défauts. A l'humble seulement est promise la connaissance vraie de soi.

Mais la grande et irremplaçable source de renseignements sur nous-mêmes, c'est notre propre expérience. Nous vivons, et par le mouvement même de la vie, des idées éclosent

dans notre esprit, des sentiments fleurissent, des penchants s'affirment : nous parlons, nous rêvons, nous projetons, nous entreprenons. Oh ! la ravissante fécondité de la vie, surtout quand elle est jeune ! comme elle est primesautière, comme elle est ensoleillée, comme elle est réjouie par une musique intérieure et mystérieuse, qui résiste même aux déboires et qui, après une averse de tristesse, est prompte à recommencer !

Seulement, chez beaucoup de gens, les événements de leur vie intime passent quasi inaperçus, sentis un instant et très vite oubliés. Leur vie est une juxtaposition d'éclairs discontinus, dont chacun est coupé de ceux qui le précédèrent et sans prévision de ceux qui vont suivre ; elle n'est pas un tout ramassé et unifié par le regard de l'esprit et par une volonté directrice, elle n'est pas une continuité, une tradition, mais une suite de moments, de l'improvisé, des morceaux. C'est des gens de cette espèce que Joubert a écrit : « Que de gens boivent, mangent et se marient ; achètent, vendent et bâtissent ; font des contrats et soignent leur fortune ; ont des amis et des ennemis, des plaisirs et des peines ; naissent, croissent, vivent et meurent, mais *endormis* ! [1] » Car ils *ne s'exami-*

1. Cf. *Pensées* de Joubert, publiées par de Raynal, II, 95.

nent pas. Voilà une chose capitale ; il faut s'examiner ; après que l'on a pensé, aimé, parlé, agi, il faut par la mémoire ressusciter tout cela et se revoir vivre.

J'ai essayé, me dites-vous, mais en vain. Quand je veux réfléchir sur moi, l'objet fuit et se dérobe ; j'éprouve la déception irritante d'un homme qui tend la main et la referme sur le vide, et dont les yeux sont ouverts sur la nuit. Pourquoi persisterais-je dans un exercice aussi fatigant qu'inutile ?

A parler franc, les difficultés de l'examen ne sont pas niables.

Tout homme peine à se remémorer avec exactitude, surtout à se remémorer le détail compliqué et fastidieux d'un passé récent dont on a épuisé, en le vivant, toute la nouveauté, et que le lointain ne poétise pas encore ; et, ce passé, il s'agit, quand on l'a retrouvé, de le juger, c'est-à-dire de le comparer à l'idéal moral. Or, si toute réflexion précise exige un effort même des esprits faits, à plus forte raison l'exige-t-elle des esprits impatients, tout tendus vers l'avenir, habitués, sous le coup d'éperon des sensations, à bondir de-ci de-là, à qui enfin l'abstrait est odieux comme la paille au cheval nourri d'avoine. — Puis une âme humaine n'est pas un jardin carré et net où chaque objet apparaît

distinct : les plus simples d'entre nous, nous sommes encore obscurs et compliqués. — Enfin, les yeux perçants sont rares, rares ceux qui savent voir avec précision les contours et les teintes des corps, plus rares encore ceux qui se sentent chez eux parmi les réalités morales, et qui s'y meuvent autrement qu'à tâtons, comme un aveugle dans une maison inconnue. Pour douze bons experts, trouvera-t-on un pychologue ou un moraliste passable ?

Néanmoins, il reste que l'examen n'est pas impraticable puisque tant de gens le pratiquent. S'il nécessite toujours un effort, ne serait-ce que pour le recueillement préalable, la connaissance de soi-même est à ce prix, et qui oserait soutenir qu'elle ne mérite pas que l'on s'impose un peu de mal ? En cette chose-là, comme en toutes les autres, la monnaie avec laquelle s'achète le progrès, c'est l'énergie.

Au reste une méthode convenable facilite l'examen de conscience.

Il est excellent de s'attacher aux circonstances de lieux, de personnes, de temps, à la série des faits précis et matériels, en s'appliquant surtout aux contours visibles des objets, car nous sommes presque tous des visuels, et le dehors afflue en nous, sous forme de dessins et de couleurs. Tout ce monde physique, que l'on a traversé, est

plus aisé à reconstituer et, vu qu'il s'est soudé à la vie intérieure, il la rappellera. Les idées et les sentiments, à l'état pur, sont choses fugitives, presque insaisissables, mais on les retrouve vite grâce à leur liaison avec les événements plus tangibles de la vie extérieure.

Voici un autre procédé. Taupes envers nous et lynx envers nos pareils, comme disait La Fontaine, nous sommes très prompts à saisir les défauts d'autrui ; dans cette science-là chacun est vite passé maître ; et, mon Dieu, pourvu que l'on n'en prenne pas prétexte pour dénigrer le prochain ou cesser de l'aimer, c'est légitime ; jamais il ne sera une vertu de se crever les yeux, ou de voir blanc où il y a noir. Je dis plus : nous pouvons faire que cette science, souvent dangereuse, devienne profitable. Un défaut vous offusque chez autrui, demandez-vous de bonne foi si, vous-même, vous en êtes exempt. Telle faute m'indigne, mais moi aussi, en une certaine occasion, j'ai fait la même chose ou pire. La méthode comparative est un bon moyen d'étudier une question : appliquez-la à votre cas. Cela vous aidera à vous connaître, vous rendra indulgent et tournera contre vos propres défauts votre grande ardeur de réforme.

Voulez-vous quelques autres indications ? Observez les actes ou les commencements d'actes

qui vous échappent à l'improviste. Avant toute reflexion réprimante, des sentiments, des désirs se dressent en nous. Involontairement, presque à notre insu, notre bras se lève, nous jetons un coup d'œil vers un objet, nous faisons un pas, nous murmurons une parole. Recherchez de quel penchant procèdent et ces sentiments, et ces désirs, et ces actes spontanés ; cela vous apprendra quelle est votre passion de demain : une eau, qui bout dans une marmite couverte, se trahit par quelques bouffées, et votre nature par ces mouvements imprévus.

Il y a des minutes où notre tempérament, pour peu que nous en ayons un, se révèle encore plus clairement. C'est dans les émotions vives, par exemple, sous le coup d'une grande joie, de l'enthousiasme ou de la peur, de la tristesse aiguë ou d'une nouvelle déconcertante. Alors le moi artificiel éclate. Les conventions disparaissent. Le fond du cœur se manifeste. Le soir ou le lendemain, quand l'agitation sera calmée, quelle abondante récolte de remarques sur soi-même on pourra recueillir !

Il y a encore les rêves de la nuit, et ce que l'on peut appeler les rêves du jour, les distractions, qui, nous arrachant à la vie libre et disciplinée, nous transportent en un clin d'œil à mille lieues de notre travail. Dans ces moments-

là, la volonté abdique ; la contrainte où, de parti pris, nous emprisonnons notre vie, se relâche. Nous sommes livrés aux associations spontanées. Le fleuve du sentiment s'écoule sans obstacle au creux des pentes naturelles, portant sur ses eaux, comme des barques obéissantes, de longues files d'images et d'idées : voilà l'œuvre authentique de nos inclinations. — Au réveil ou quand vous vous ressaisissez, fixez les formes légères qui ont flotté dans votre âme ; par une interprétation sagace il est possible d'éliminer les causes accidentelles, comme la pesanteur d'une couverture, un coup de sifflet entendu ou une autre sensation qui a déterminé l'apparition de la première image, et plus ou moins commandé les suivantes[1]. On retient ce qui est significatif : en particulier, lorsque dans la plupart de nos rêves ou de nos rêveries reparaissent des séries d'images semblables, il n'y a pas lieu d'hésiter ; elles prouvent la présence en nous d'une inclination assez puissante. C'est ainsi que vous pouvez utiliser l'inutile, et plier à votre service ce qui semblait n'être propre qu'au gaspillage du temps.

Veut-on tirer de l'examen la plus grande utilité possible, il faut qu'il soit quotidien. Pour-

1. Cf. Alfred Maury, *Le sommeil et les rêves.*

quoi ne lui fixerait-on pas un endroit et un moment, soit dans la paix de la chambre à la nuit, soit dans une église où l'on irait, chaque matinée ou chaque après-midi, prier et se recueillir ?

Il est très bon, aussi, de procéder avec ordre, par exemple, à reculons à partir du moment actuel jusqu'au précédent examen, ou depuis celui-ci avec suite jusqu'à maintenant. Les faits importants ne tardent guère à jaillir en pleine lumière et, quand on les tient, il est inutile de pourchasser les trop menus : ce qui transformerait l'examen en casse-tête.

Qu'on essaye, et après peu de jours on éprouvera la vertu du *fabricando fit faber*. On s'habitue à la demi-lumière des retraites intérieures de la conscience ; on y discerne vite et nettement les objets. On cesse d'être chez soi comme un étranger dans une hôtellerie, l'on vit avec soi-même. Surtout l'on peut *prévoir*. D'avance l'on imagine les attaques, sauf le cas où les imaginer c'est les susciter, et l'on sait sur quels points il est urgent de poster des résolutions en vigilantes sentinelles. Par là, on cesse d'être esclave, on dispose de soi, parce que l'on connaît ses propres ressorts.

*
* *

L'examen de conscience nous libère, mais à

une condition : il faut qu'il soit sincère, c'est-à-dire humble. Nous voulons être estimés, et cela, même devant nos amis, nous ferme la bouche sur nos défauts. Nous voulons avoir bonne opinion de nous-mêmes, et cela nous détourne de nous regarder fixement et de nous condamner La constatation nette de nos fautes nous froisse dans notre amour le plus profond, qui est celui que nous avons pour notre propre personne.

Tâchez, mon cher ami qui voulez vous perfectionner, de vous considérer d'un regard lucide et sans complaisance ; puis, quand vous avez retrouvé vos actes, interrogez-vous sur leur valeur morale ; à quoi servirait-il de vous dépeindre vous-mêmes, comme un Montaigne, pour vous admirer jusque dans vos verrues? Ne craignez pas de vous condamner et, sachant votre faible pour vous, soyez rigoriste. C'est le seul cas où il soit à propos de l'être. — Voilà un principe peu suivi : Qu'il y a de gens toujours enchantés d'eux-mêmes ! La vue de leur propre personne les remplit d'un optimisme solide; après qu'ils se sont regardés, ils estiment davantage ce pauvre monde, conviennent qu'il a du beau, et se sentent portés à le juger favorablement. Mais, est-il besoin de dire qu'ils s'examinent mal, trop vite ou avec des yeux partiaux? Il leur faudrait pren-

dre les yeux d'autrui ; puisqu'ils ne le peuvent qu'ils méditent l'avertissement de saint Jean[1] : « *Si nous prétendons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-même et la vérité n'est pas en nous.* »

Si résolument, par désir de voir clair, on foule aux pieds l'amour-propre, on découvre chez soi une foule d'imperfections ou de fautes On a la sensation de passer de la nuit au jour ; on se découvre enfin, et c'est un moment décisif dans la vie morale. — Presque toujours, on ne tarde pas à remarquer parmi ses inclinations fâcheuses une inclination plus forte, principale racine des péchés : ce que les ascètes appellent le défaut dominant. Par son influence il est l'analogue, dans l'ordre moral, de ce que Taine nomme chez les artistes « la faculté maîtresse ». Il commande, il inspire, même sans que l'on s'en aperçoive, et se mêlant à tout, il donne à une vie sa tonalité générale. Reconnu, il est à surveiller de près ; c'est de lui, à l'avenir comme par le passé, que naîtront les tentations.

Etre pleinement convaincu que l'on a tel gros défaut, surtout (ce qui est très difficile) être pleinement convaincu que ce gros défaut n'est pas une qualité, voilà la marque d'un homme fort intelligent et plus qu'à moitié parfait.

1. I Joan. I, 8.

CHAPITRE XI

La résistance.

I. Il faut résister. — II. Quand faut-il résister? — III. Comment faut-il résister? — IV. Conclusion.

Un jeune homme a dissipé les illusions sur le devoir : il sait ce qui est mal, ce qui est licite, ce qui est meilleur, ce qui est idéal. Je suppose qu'il s'est imposé la peine de se connaître lui-même : il sait donc les répugnances propres de sa nature à certains points de la loi ; les tentations qui le guettent, il les voit d'avance, sinon dans leurs détails précis, au moins dans leur forme générale.

I

A lui maintenant de résister.

Des hérétiques jadis : les manichéens, les gnostiques, certains quiétistes plus proches de nous, ont osé soutenir qu'aux tentations charnelles, en particulier, il n'est point requis ni

même expédient de s'opposer. Que le corps, œuvre de l'esprit mauvais, ou, à tout le moins, mécanique amorale, suive ses tendances et se livre aux plaisirs, il importe peu, pourvu que l'esprit reste pur ; la vie de l'âme plane au-dessus de la vie du corps et n'a rien à démêler avec elle ; est-ce que le maître se préoccupe des bêtises que commet son chien en cours de route? — Plusieurs disciples de Molinos ont ajouté que les démons opéraient sur nous, et parfois même en usant de nos propres mains, des actes immondes, que nous n'y pouvons rien, que, du reste, Dieu lui-même veut cela pour nous humilier : il n'y aurait, par suite, qu'à se tenir en paix, sans se raidir et sans tenter une résistance troublante et vaine.

Cette morale est chez les manichéens la conséquence de leur doctrine chimérique sur la dualité des principes du monde qui, jusque de nos jours, agréait à un Stuart Mill[1] ; chez les quiétistes, elle suppose une exagération de la puissance du diable et une espèce de manichéisme adouci ; chez tous une fausse dissociation de l'homme en deux êtres. Ainsi, toute erreur dans la métaphysique, que les incompétents s'imaginent perdue dans les nuages, planant très loin

1. Cf. ESSAIS SUR LA RELIGION, *la nature, les attributs.*

au-dessus de la vie, est liée à des perversités pratiques et les produit comme ses fruits naturels. — En réalité, sauf des troubles anormaux, l'homme est responsable de son corps et de son âme, car ils ne sont pas, l'un un instrument et l'autre une personne, mais les deux forment ensemble une seule et indivise personne libre et, dans certaines limites, maîtresse d'elle-même.

Aujourd'hui, si ce n'est dans des cas très rares, le vice et l'erreur ne portent plus l'habit théologique. La mode est ailleurs, et c'est de vêtements scientifiques qu'ils s'accoutrent. On nie le libre arbitre, principalement au nom des lois de la nature. Tout l'univers est déterminé ; moi, pièce minime dans l'ensemble, puis-je faire exception? Il ne semble pas. — Nous sommes les produits de notre race qui est elle-même le produit de son milieu. Comme la disposition actuelle des étoiles, et leurs arrangements futurs sont commandés par toute la longue série de leurs mouvements depuis les origines, ainsi nos idées, nos sentiments, nos actes sont prédéterminés par la longue série de nos pères : depuis des siècles nous préexistions dans notre race, comme notre postérité préexiste en nous. Simple résultante, que pouvons-nous? « Mettre nos pas dans les pas » de nos prédécesseurs, et c'est tout! — Cependant, nous différons les uns des autres, et nous

différons de nos pères — Oui, à cause des hérédités contradictoires, dont chacun de nous est une rencontre singulière et une composition originale. Et aussi, à cause des changements, qu'imposent des circonstances nouvelles. Cette dernière cause, d'où est née jadis la diversité des tempéraments, fut la grande créatrice des races ; elle en est présentement la grande modificatrice. On transformerait plus sûrement le naturel d'un peuple, en abaissant ou en haussant de quelques degrés la température de son habitat, qu'en lui enseignant une religion et une morale.

La croyance au libre arbitre est née de la différence inexpliquée des hommes, et de notre fatuité incurable. Il est si bon de se croire maître et de s'affirmer roi ! On s'oppose à l'univers, on le domine, on le juge, on se flatte d'être une sorte de Dieu au milieu des forces brutales. La réalité est moins belle : homme moyen, héros ou scélérat, je suis ce que j'ai été fait, un anneau momentané et composite d'une série de phénomènes dans le déterminisme de l'univers. Quand je crois à ma liberté et que je m'efforce de me conduire, je suis dupe.

Voilà des idées qui, sous des formes diverses, courent actuellement partout. Quelle conclusion comportent-elles en morale ? Celle-ci : que la

lutte est inutile. Presque aucun théoricien de l'atavisme déterministe ne l'affirme avec netteté, mais il n'importe, visiblement, c'est la seule conclusion logique.

Il est hors de saison de répondre par un traité du libre arbitre. Disons seulement que cette forme du déterminisme est le grossissement démesuré de faits exacts. Notre volonté subit les contrecoups de notre organisme, et celui-ci, à n'en pas douter, résulte des actions combinées de l'âme, de l'hérédité et du milieu. Mais ces deux dernières causes ne sont pas si souveraines que la plupart des hommes, même à notre époque où des excès nombreux ont débilité les tempéraments, ne jouissent d'une suffisante maîtrise d'eux-mêmes et de leurs actes. Aucune induction scientifique contraire n'égale, en évidence, la très nette conscience de notre liberté.

Par conséquent, la résistance au mal est possible ; par conséquent aussi elle est nécessaire, au moins quant à ce minimum qui consiste à fermer la porte au péché et à le haïr.

Car ne pas résister, ne fût-ce que par un acte intérieur et rapide, ce sera presque toujours consentir à la tentation. La force active et grandissante du désir envahira toutes les provinces de l'âme, et jusqu'à la volonté elle-même, inerte et sans défense. Un nageur, que saisit un fort cou-

rant ou même un courant imperceptible, s'il ne contrenage, sera emporté.

Il y a plus : ne pas résister, c'est déjà, avant même que l'on ait consenti, entretenir pour le mal une complaisance cachée, c'est l'aimer, sans en faire l'aveu, et nourrir de secrets espoirs de son triomphe. On ne le trouve plus si hideux, on commence à le colorer en bien, on envisage ses beaux côtés. « C'est vouloir être vaincu, que de délibérer si l'on doit vaincre[1]. » On n'ose pas ouvrir franchement son cœur au péché et l'y introduire, mais on n'est pas fâché qu'il s'y fraye un chemin. On voit ses approches et ses progrès sans déplaisir.

Enfin, ne pas résister, c'est insulter à Dieu qui repousse les neutres. « *Celui qui n'est pas avec moi,* a-t-il déclaré, *est contre moi* . » Ne le met-on pas, en effet, par la neutralité, en comparaison tacite, lui le créateur et le souverain bien, avec des créatures : plaisirs ou démons ?

Il abandonne ceux qui le méconnaissent à ce point : c'est trop peu l'estimer et trop faiblement l'aimer.

Donc il faut résister.

1. Cf. Fléchier, *Considérations chrétiennes sur les Tentations.*

2. Luc, xi, 23 : « *Qui non est mecum, contra me est ; et qui non colligit mecum, spargit.* .

II

A quel moment faut-il résister?

Toujours. J'entends par là qu'il est périlleux d'attendre l'imminence du péché, pour commencer de le haïr. Ce n'est pas assez de prévoir, il est nécessaire de *prévouloir*. Aux sollicitations éventuelles du mal, un homme avisé oppose une résistance préalable. Elle est, si j'ose le dire, la contribution humaine à la grâce prévenante de Dieu. Constamment, contre toutes les tentations qui peuvent accourir, soyez prêts à faire front. En particulier, si quelque devoir oblige à se risquer dans une occasion dangereuse, auparavant il est sage de bander de nouveau et plus fortement la volonté!

Par là, les forces de notre nature seront orientées et lancées vers des buts honorables, et désaccoutumées des pentes mauvaises. « Nous sommes automates autant qu'esprit », et il ne suffit pas d'un commandement subit pour modifier nos penchants. Nous devons nous conquérir nous-même avec patience, organiser nos habitudes et nous préparer toujours aux assauts. Une conscience surprise est presque toujours une conscience vaincue, et c'est un fait, au contraire, qu'une résolution préméditée se modifie malai-

sément. Quand une locomotive avec la longue file de ses wagons a été lancée sur une voie, pour la relancer sur une autre, il faut l'arrêter, la ramener en arrière, l'aiguiller de nouveau et la faire repartir. Ainsi changer notre volonté, quand elle a engagé notre vie morale dans une direction, n'est pas une petite affaire, mais une manœuvre longue et compliquée.

Soyez donc nettement et toujours décidé pour le bien, au fond de votre cœur, et j'ajoute : soyez-le publiquement. A ceux qui aiment le mal et le recherchent, de se cacher, de rougir, de biaiser. A nous, au contraire, « enfants de la lumière », il appartient de parler haut et ferme. « Il ne faut pas, disait jadis Th. Roosevelt, que les qualités viriles soient exclusivement au service du mal. » Est-ce que la vertu empêche d'être décidés ? Le meilleur homme du monde, s'il est poltron, n'est qu'une moitié d'honnête homme. Que j'aime un jeune homme crâne qui s'affirme, sans équivoque et aux yeux de tous, pour un partisan de la vertu ! Je l'aime, parce que, d'abord, il est vraiment jeune, celui-là ! De la jeunesse il n'a pas seulement l'âge, mais encore la bravoure et la franchise. Puis, son courage est un bon calcul, sans que peut-être il s'en doute. Car il s'engage lui-même et se lie ; ses déclarations et l'attitude prise lui composent un personnage

qu'il est obligé de respecter; il ne peut se démentir lui-même ; et ce qu'il a si clairement condamné, quand l'occasion le sollicitera, lui apparaîtra doublement interdit.

Au reste, l'énergique ennemi du mal est à l'abri de beaucoup de tentatives ; la plupart des pervers seront intimidés ; ils s'écarteront de lui : gain précieux. Enfin, qu'il le sache, une volonté forte est partout une grande puissance, et le premier pouvoir du monde est un homme qui sait ce qu'il veut et qui n'a pas peur. Ces hommes-là, quand il s'en rencontre, ils sont des conquérants ; les cœurs s'émeuvent au spectacle de leur vie, on les respecte, plusieurs les imitent, leurs adversaires même ont l'oreille et les yeux ouverts à leurs paroles et à leurs gestes. Ne feraient-ils que poser très haut et tenir toujours pendante parmi les autres la question de la valeur morale de la vie, qu'ils seraient encore des bienfaiteurs. Pour un jeune homme, cette franche attitude est le premier et, je le crois, le plus efficace apostolat, le plus efficace, dis-je, autant pour lui que pour les autres.

Nous avons beau nous entretenir dans la disposition et l'attitude d'ennemi du mal, celui-ci nous attaque quand même, face découverte ou en sournois. Sur l'invitation de notre tempéra-

ment, par la surprise d'une rencontre, par le fléchissement de la volonté, il prend espoir et se montre. Qu'il nous somme avec insolence ou que plus dangereusement il nous circonvienne, il est à propos, dès que l'on s'aperçoit de sa présence, de refaire avec une précision plus attentive un acte de haine contre lui ou un acte d'amour de Dieu. A le laisser croître, nous envahir à moitié, nous troubler et nous presser de toutes parts, comme les flots d'une rivière débordée qui montent autour d'une maison, que peut-on gagner ? De courir un péril plus certain, et voilà tout l'avantage.

C'est compris ! Nous serons prompts à réagir.

III

Mais comment peut-on vaincre et quelle est la bonne tactique?

Au point de vue psychologique il n'y a qu'un seul moyen, le même pour tous les cas : qui veut repousser la tentation doit changer les idées ou les images, d'où naissent les complaisances ou les désirs illicites. En effet, les sentiments et les désirs (pour ces derniers c'est plus net et plus évidemment incontestable) ne surgissent pas, dans la conscience, comme des créations brus-

ques et des commencements absolus ; ce sont des phénomènes consécutifs à d'autres ; ils sont conditionnés par la présence d'un objet dans les facultés cognitrices, *ignoti nulla cupido.* Je ne désire pas aller visiter le gouffre de Padirac avant de savoir qu'il existe, et, puis-je aimer une personne ou la haïr, lorsque je ne sais rien d'elle ? Sans doute, nous sommes prédisposés à tels sentiments et à tels désirs, et l'on aime ou l'on hait presque avant de savoir ; mais ce n'est qu'une prédisposition, qui ne s'actue et ne se précise qu'à la présentation de l'objet.

Je laisse entièrement de côté la théorie sur les émotions ; qu'elles soient premièrement des changements organiques, cela paraît inadmissible, et il semble préférable de suivre une expérience constante plutôt que les ingénieuses explications de William James et d'Hoffding ; mais, ici, peu importe. Un partisan de ces psychologues ne refusera pas d'affirmer avec nous que l'idée est à l'origine des sentiments, des désirs et des émotions, au moins à titre d'excitatrice et d'indicatrice de leurs points d'application ; et cela suffit. Car il en découle que le maître de ses pensées ou de son imagination est le maître de son cœur, et, dans l'espèce qui nous occupe, que nous pouvons étrangler une tentation, en modifiant les représentations qui la suscitent.

Toutefois il y a lieu de distinguer des cas différents.

Voici d'abord une règle à l'usage des esprits fermes et des volontés fortes : Faites front à l'objet mauvais, à cette espérance de plaisir qui vous éblouit, à cette splendeur de vos qualités qui vous invite à l'orgueil, à cette crudité des défauts d'autrui qui nourrit votre haine. Les illusions sont ordinaires sur la valeur de ce que nous aimons ou de ce que nous haïssons : voile de pourpre ou guenille sordide, notre imagination, « maîtresse d'erreur et de fausseté », a vite fait d'en parer ou d'en affubler le réel. Molière, dans le *Misanthrope* (acte II, scène v), a peint cette transfiguration en antithèses immortelles, et de même, peu de temps après lui, Charles Perrault l'a très joliment crayonnée à la fin de son aimable *Riquet à la Houppe*. Vous-même, qui lisez ceci, voulez être tout à fait persuadé ? Comparez, au sujet d'une chose ou d'une personne que vous avez aimée et que vous n'aimez plus, votre opinion d'aujourd'hui avec votre opinion d'alors.

Voulez-vous détruire la séduction ? Soumettez donc l'objet qui la cause à une analyse réaliste, serrée et froide, qui le décompose, le dépouille de ses rayons, et mette en lumière son insignifiance, sa fragilité, ou les conséquen-

ces fâcheuses qu'il traîne après soi. Un très grand poète, M. Louis Mercier, a illustré cette délivrance par la vérité dans son incomparable « *Œdipe victorieux*[1] ». Souvent c'est assez d'un regard clair, jeté sur la réalité, pour que le charme se dissipe, comme un fantôme de neige, transpercé par les rayons du soleil, se dissout et disparaît. En ce qui touche les conséquences, la mensuration réaliste, préconisée par Bentham, ne laisse point de servir, et parce qu'elle ne suffit pas, il serait d'une maladresse aveugle de s'en refuser l'emploi légitime. L'utilité bien comprise est une face du vrai, puisqu'après tout, il essentiel à la vérité, et à elle seule, d'être bienfaisante. Les hommes expérimentés, avant d'agir, prévoient les suites de leur acte et les pèsent. Ainsi notre raison chasse la fumée que notre cœur répand sur les choses.

Cette méthode offensive, a-t-il été dit, est à l'usage des forts : elle est un recours à la sagesse. Or, il y a des cas où à peu près tout le monde est fort, à savoir, quand se précipite une ruée de l'un ou de l'autre de ces vices que les ascètes nomment spirituels, orgueil, avarice, indocilité, colère, désespoir ; et, dans

1. Cf. L. Mercier, *Voix de la terre et du temps*, pp. 167-196.

ce cas, la méthode est bonne à peu près pour tous.

Néanmoins, qu'un avare fieffé ne s'expose pas trop au spectacle de l'or, sous prétexte de le mépriser, ni un homme emporté et toujours vibrant à la vue ou à l'idée de ce qui lui déplaît. Peut-être, avec le dessein de s'éteindre, s'allumeraient-ils. Quand ils seront déjà maîtres d'eux-mêmes, ils prendront, comme on dit, le taureau par les cornes, pour achever leur triomphe.

Aux forts également s'adresse cet autre conseil, souvent donné, qu'il faut courir à l'opposé de la tentation ; *contraria contrariis curantur*, disait le viel adage de la plus nombreuse école des médecins ; et les ascètes, par exemple M. Tronson[1], l'ont repris comme une règle de thérapeutique morale. Quand le feu éclate, on court à l'eau. La tentation vous invite à l'orgueil ; humiliez-vous : pas d'examen du bien ou du mal fondé de votre sentiment ; aucune discussion avec un ennemi qui est toujours un ergoteur interminable ; humiliez-vous. La paresse vous amollit et vous attire à flâner : à votre table et au travail ! Fouettez-vous de reproches contre votre inertie, « *sicut pigrum animal quod calcaribus*

1. Cf. *IIe examen sur les Tentations.*

tunditur, flagellis agitatur[1] ». Je ne sais quelle disposition vous insuffle des désirs voluptueux ou de gourmandise : mortifiez-vous ; au plaisir qui naît, substituez vivement une douleur, oui, je le dis exprès, une douleur. Qu'il est beau de ne pas reculer devant une utile violence contre soi-même ! Le jeûne, ou au moins la sobriété, l'extrême modération, en particulier, dans l'usage du vin et des liqueurs, sont des aides puissantes et parfois indispensables contre les tentations de la chair ; et j'irai même, à notre époque d'universel sensualisme, jusqu'à glorifier les cilices et les disciplines qui, de tout temps, ont contribué à faire les saints. Qui n'admirerait une sainte Rose de Lima, se meurtrissant les pieds pour se punir d'un mauvais projet? ou un saint François d'Assise, se plongeant dans une rivière glacée pour avoir raison d'un désir sensuel ?

A des maux extraordinaires, des remèdes extraordinaires — et à des visées sublimes, des moyens héroïques. Si nous sommes des nains, sachons ne point méconnaître la grandeur des géants, ne point les ridiculiser en nous prenant comme mesure, mais plutôt admirons-les : cela déjà nous élèvera et nous portera, selon nos forces, à les imiter.

1. Cf. S. Bonaventure, *de Prof. relig.*, lib. II, cap. II.

Des cyniques et des inconscients ont inventé, pour nous donner la paix de l'âme, une méthode contraire. *Similia similibus curantur*, prétendent-ils au nom de l'expérience. Traduisez : il est bon de contenter ses désirs ; après quoi, ils vous laissent tranquille, et, qui mieux est, l'amour du changement et le dégoût de ce qui a été épuisé portent à la vertu. Laissez donc aller la nature, sans tant de complications ni de craintes ; d'elle-même, par ses propres lois, elle s'équilibrera et s'assagira. — Trois mots de réponse, ce sera suffisant. 1° Il existe des cas où, en effet, des folies ont mené à la sagesse, et, puisqu'ils existent, il n'est ni permis ni expédient de les nier. 2° Ces cas sont très rares, et selon, la règle ordinaire, celui qui a cédé à ses désirs mauvais en éprouve d'autres plus exigeants, celui qui ne s'est pas libéré reste esclave, et, enfin, chercher la paix par cette voie, c'est proprement la chercher dans le tumulte. Pour être chaste sans peine, il faut avoir voulu être chaste et y avoir travaillé ; qui peut croire que l'humilité me deviendra facile, parce que je me serai enivré d'orgueil, ou qu'ayant été très indocile, la discipline ne me coûtera pas? Ceux qui pensent cela, où ont-ils observé la nature humaine? 3° Enfin, aux partisans de cette pratique, il n'y a pas lieu, que je sache, de parler de morale ou de péché, à moins qu'ils ne

soient des gribouilles. Aussi, sans plus nous y attarder, considérons-les comme mis hors de notre étude, qui est faite par un honnête homme pour ceux qui entendent rester d'honnêtes gens.

*
* *

Dissoudre la tentation par l'analyse ou l'étouffer de vive force, c'est une méthode à l'usage des esprits déjà solides dans le bien et maîtres d'eux-mêmes. A la grande foule des novices, c'est-à-dire à la majorité des jeunes gens, et, s'il s'agit des tentations contre la chasteté, à tous, un autre conseil convient davantage : quand la tentation s'élève, qu'ils fuient. — Fuir ? Qu'est-ce que cela signifie ? Je ne puis pas me fuir moi-même et la tentation est en moi. — Je veux dire : Faites diversion. Introduisez dans votre esprit d'autres objets, aussi étrangers que possible à la tentation, non pas voisins, non pas même contraires, mais n'ayant avec elle aucune relation. Le « divertissement » dont l'amer Pascal s'indignait si fort est, en ce cas, excellent. Prenez un livre, mettez-vous à écrire, à jouer un morceau de musique, à converser ; si la tentation s'opiniâtre, sortez, donnez-vous de l'air, enfourchez votre bicyclette. Enfin, quel que soit le moyen, il est essentiel que vous chassiez de

votre esprit l'objet mauvais par un afflux de sensations nouvelles et vives; et avec lui s'en ira le mauvais désir.

J'ajoute : soyez attentifs à profiter de vos expériences; quand vous savez qu'une circonstance particulière, comme telle rencontre, telle lecture, telle flânerie solitaire ou telle paresse, est un nid où couvent les tentations, vous devez les éviter. Les moralistes font une obligation stricte de fuir les occasions prochaine et certaines de pécher; mais la prudence et le souci de votre âme vous convient à fuir, dans la mesure du possible, toutes les occasions où l'expérience vous a enseigné que vous êtes faible et en péril; et il convient de ne pas trop se fier à ses fermes résolutions; elles croûlent au choc de la réalité dangereuse.

« Alypius, écrit saint Augustin[1], nourri par ses parents dans l'enchantement de la vie mondaine, m'avait précédé à Rome pour y apprendre le droit, et là il fut pris pour les combats des gladiateurs d'une forte passion, et par le plus étrange entraînement. Il avait pour ces spectacles autant d'aversion que d'horreur, quand, un jour, quelques condisciples de ses amis, au sortir de table, le rencontrent et, malgré l'obsti-

1. Cf. *Confessions*, livre VI, chap. VIII.

nation de ses refus et de sa résistance, l'emmènent à l'amphithéâtre avec une violence amicale. En vain il s'écriait : « Vous pouvez entraîner mon corps et le placer près de vous, mais pourrez-vous ouvrir à ces spectacles mon âme et mes yeux? J'y serai absent et je triompherai et d'eux et de vous. » Il eut beau dire, ils l'emmenèrent avec eux, curieux peut-être de savoir s'il pourrait tenir sa promesse. — Ils arrivent, prennent place où ils peuvent ; tout respirait l'ardeur et la volupté du sang. Mais lui, fermant la porte de ses yeux, défend à son âme de descendre dans cette arène barbare. Heureux s'il eût encore condamné ses oreilles ! car, à un incident du combat, un grand cri s'étant élevé de toutes parts, il est violemment ému, cède à la curiosité et, se croyant peut-être assez en garde pour braver et vaincre, même après avoir vu, il ouvre les yeux. Alors son âme est plus grièvement blessée que le malheureux même qu'il a cherché du regard ; il tombe plus misérable que celui dont la chute a soulevé cette clameur!... A peine a-t-il vu ce sang, il y boit du regard la cruauté. Dès lors il ne détourne plus les yeux ; il les arrête avec complaisance ; il se désaltère à la coupe des furies, et, sans le savoir, le voilà faisant ses délices de ces luttes féroces : il savoure l'ivresse du carnage. Ce n'était plus ce même

homme qui venait d'arriver, c'était l'un des habitués de cette foule barbare ; c'était le véritable compagnon de ses condisciples. Que dirai-je encore ? Il devint spectateur, applaudisseur, furieux enthousiaste. Il emporta de ce lieu une effrayante impatience d'y revenir. Ardent et plus que ceux qui l'avaient entraîné, il entraînait les autres. »

Alypius est de tous les temps, et son histoire se répète à des milliers de lamentables exemplaires, de nos jours comme autrefois.

Ces conseils regardent aussi ceux qu'un devoir, une bienséance ou quelque autre nécessité oblige de s'exposer à une occasion dangereuse ; je dis dangereuse pour eux, car ces choses-là sont fort variables, et ce qui est dangereux pour l'un, pour l'autre est inoffensif. Ce sera un musée qu'il faut traverser, un laboratoire où il faut séjourner, une leçon d'histoire naturelle qu'il est nécessaire d'apprendre, une visite parfois à recevoir ou à faire : auparavant, qu'on se prépare d'une façon précise à la résistance ; que, pendant, on dirige son esprit, autant qu'on le peut, vers l'objet honnête qui motive l'acte. Puis, qu'on se tienne en paix. La grâce de Dieu n'abandonne pas ceux qui ne s'abandonnent pas eux-mêmes.



Tout cela, me direz-vous, est très bon contre les tentations transitoires, mais il en est d'autrement terribles, qui sont permanentes et mêlées profondément à toutes nos pensées, à tous nos sentiments, à toutes nos habitudes! Qui ne le sait? Une passion, qui s'est implantée dans le cœur et qui a pris croissance, est maîtresse de la vie. Quand il s'agit de la combattre, les bras tombent, que pourrait-on faire? — Cela est sûr : une passion est vite étranglée, quand elle est récente; plus tard, après qu'elle a été favorisée ou tolérée, elle fait peser une tyrannie dure et difficile à briser. Difficile, mais non pas impossible! (Je mets à part des cas très exceptionnels que les sophistes intéressés généralisent.)

Une passion, qui en ce point ne diffère guère d'une émotion momentanée, est nourrie par la présence de son objet, comme le feu par le bois qu'on y jette. Voulez-vous vous libérer? Affamez votre passion, coupez-lui les vivres par une séparation effective d'avec l'objet, ou par une fuite intérieure, et n'y pensez plus. — Ah! le plaisant conseil! Mais, précisément parce que je suis passionné, je n'aspire qu'à le voir, cet objet aimé et maudit, ou à m'en entretenir. — Evidemment.

Encore est-il qu'il vous est partiellement cher et partiellement odieux, et que vous conservez contre lui un brin d'énergie. Vous avez, pour votre guérison, ce petit commencement de désir, *desiderium desiderii*, dont parle avec finesse saint Bonaventure. Cela suffit, comme un gland suffit à produire un vaste chêne. Allons, passez par-dessus l'inévitable tristesse première, acceptant de sentir, selon le mot du P. Gratry, « le froid de la coupure ». Après peu de temps, vous vous sentirez renaître à la liberté : l'univers vous paraîtra tout autre, plus riant, plus large et comme neuf. Du vers lamartinien :

Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé,

qui aura pleuré sourdement dans votre cœur, aux premiers jours du sacrifice, vous serez le premier à sourire.

Vous guérirez donc, non toutefois sans une seconde condition : laquelle ? que vous remplaciez votre amour mauvais par un autre amour. Le cœur qui a aimé éprouve « l'horreur du vide ». Ce que l'on détruit de vive force, dans une âme comme dans la société, répondait à quelque besoin, puisque cela existait et durait. Pour bien supprimer, il faut remplacer. Un clou en chasse un autre, et un amour chasse un autre amour. Opposez donc, en stratège adroit, objet

à objet, et ne laissez pas votre besoin d'aimer en souffrance. Proposez-vous quelque but utile et grand, science, apostolat, dévouement ; ou même tout bonnement, si vous êtes destiné au mariage, choisissez-vous quelque future compagne que vous aimerez d'un amour honnête. Par les fiançailles l'Eglise consacre ces pures affections. La coutume qui attachait un chevalier à sa dame méritait de ne pas périr tout entière dans la tombe de Don Quichotte. Je connais des jeunes gens qui ont eu une caserne chaste, et d'autres de longs séjours irréprochables dans des ateliers ou dans les périls d'une grande ville universitaire, parce qu'ils avaient promis leur cœur intact à des Dulcinées da Toboso, qui, Dieu merci pour elles, n'auront jamais de Cervantès. La fidélité exerce un puissant attrait sur les âmes bien nées, et, dans notre lutte contre le mal pour le bien, il sied d'user de toutes nos ressources.

*
* *

Enfin, à travers les péripéties de la résistance, il importe, mettant le bonheur là où il est : dans le devoir, de se maintenir en joie et belle humeur. La dernière forteresse qu'il faut rendre, c'est notre gaîté ; et pourquoi cela ? Précisément

parce que la gaîté est une forteresse. Un homme abattu et triste est affaibli d'autant, et un homme allègre en vaut quatre. Pas un psychologue, pas un médecin et pas un officier qui ne l'affirme; et, sans déranger de si graves personnages, souvenons-nous des efforts étonnants que nous avons pu fournir : longue course, énorme lecture, etc., quand nous étions joyeux et, comme l'on dit, « en train ». La joie est un tonique, et un préservatif contre toutes les maladies et déchéances morales ou physiques — sans compter, n'est-ce pas ? qu'il est plus gai d'être gai que d'être triste.

IV

Voilà beaucoup de conseils. Si j'étais peintre, en deux vignettes composées, comme on disait autrefois, à souhait pour les yeux, je symboliserais et j'animerais les deux principaux.

Dans la première vignette, on verrait une île, ceinte presque partout de rochers élevés, et verdoyante. Au loin, sur la mer vogue, les voiles gonflées par le vent, un navire à haute proue recourbée. Dans une anse de l'île, un vaisseau flambe, et tout près de l'incendie, sur le rivage, des nymphes s'agitent et crient; quel-

ques-unes ont grimpé sur des rocs et apparaissent çà et là comme des chèvres. Cependant, du pic d'un promontoire, en vue du navire qui passe, là-bas, sur les flots, Télémaque, les bras étendus, tombe vers la mer, et derrière lui, un pied encore posé sur la pointe du roc, Mentor énergique et décidé s'élance[1].

L'autre vignette introduit le spectateur dans une salle construite en solides pierres taillées et couverte en voûte ; sur les vitres des fenêtres se dessinent de rigides barreaux de fer ; au fond, on aperçoit une vaste cheminée où brûle un fagot. Une femme, chargée de parures, se précipite vers la porte, apeurée, les bras ramenés sur le visage et poussant des cris. Au milieu de la pièce, le jeune Thomas d'Aquin, dressé sur ses pieds et rayonnant, brandit vers elle un tison enflammé[2].

1. *Télémaque*, fin du chap. VI ou VII, selon les éditions.
2. Guillaume de Thoco, *Vita S. Thomæ Aquinatis*, cap. II ; *Acta Sanctorum, VII Martii*, p. 659.

CHAPITRE XII

Les Secours

I. Nécessité de demander secours. — II. Les camarades. — III. Les parents. — IV. Les prêtres. — V. Dieu : *nécessité des secours surnaturels alliés aux secours naturels.*

I

Malgré tant de précautions, un jeune homme peut sentir qu'il va plier, ou le craindre : c'est pourquoi il est nécessaire qu'il se cherche des alliés. Il n'est pas plus naturel à l'homme de se suffire à soi-même, tout seul, pour sa vie morale, que pour le vivre et le couvert. Nous sommes « l'animal social » qui naît et vit encadré, solidaire d'une infinité de choses et de personnes, et l'individualiste le plus déterminé subit, comme les autres, cette loi de la commune condition. Qu'elle pèse sur les épaules des farouches ou des solitaires comme un fardeau, ou qu'elle comble d'aise les âmes sociables, dont Joubert a

fixé l'idéal en ces quelques sentences : « Tout ce qui multiplie les liens entre les hommes est excellent ; la subordination est plus belle que l'indépendance » ; il n'importe, cette loi est premièrement une nécessité. Aimée ou maudite, elle règne, et on ne l'abolira pas.

Pour la vie du corps, c'est trop clair : ni l'on ne se fait soi-même, ni l'on ne se nourrit, ni l'on ne s'habille, ni l'on ne se loge, au moins pendant les premières années. Pour la vie intellectuelle, ce n'est pas niable non plus ; celui qui n'aurait aucun maître et devrait réinventer nos inventions, serait condamné à une lamentable indigence d'idées. J'invite mon lecteur à se recueillir et à chercher ce qu'il porte d'original dans sa tête. Chez la plupart d'entre nous (et ceux qui s'observent et s'analysent le savent bien), l'esprit est un lac où se mêlent les eaux composites descendues de tout le cirque des collines environnantes, mais au fond duquel ne jaillit aucune source. Nous n'avons de caractéristique que le mélange et l'arrangement nouveau des apports étrangers, qui très souvent, du reste, résulte du hasard plus que de notre industrie. Pour notre vie morale, c'est vrai encore : notre âme, comme notre corps, a besoin de mère et de nourrice. Que l'on arrache de soi, par la pensée, tout ce qu'y introduisirent de

bon et de généreux les enseignements, les réprimandes, les exemples, et je ne sais trop s'il restera autre chose qu'une vague inclination au bien, contrariée par des penchants désordonnés.

Ne dites point : Pour achever mon éducation les livres suffisent, et dépassé que j'ai les limites de l'enfance, il est superflu que je me soumette à plus que ce minimum d'influence sociale qui s'exerce par eux. J'y trouve un idéal et des règles de vie.

Sans doute, vous répliqué-je, les livres bien choisis éclairent et fortifient. Entre autres preuves de leur action morale, la conversion d'un Veuillot fut achevée par un sermon de Bourdaloue [1], et ce fait n'est pas unique en son espèce. Cependant, au moins dans les crises difficiles, où notre esprit s'enténèbre, où notre volonté menace de gauchir, sauf exceptions, ils ne nous donnent qu'avec parcimonie la lumière, et presque pas du tout le réconfort, ou le coup de fouet opportun.

Un livre, en effet, quand il serait sorti d'un

1. Cf. le récit de L. VEUILLOT lui-même dans *Rome et Lorette*. Cf. également le récit qu'a donné M. Albert de Ruville de sa propre conversion, où les livres de Reinhold, d'Héfélé et surtout de Mœhler jouèrent, parmi les facteurs humains, un rôle prépondérant. *Retour à la sainte Église*, pp. 29-30 et 36.

cœur brûlant, est toujours une chose morte; il se trouve parfois qu'il représente un décuplement de la force intellectuelle par la condensation, mais le regard qui illumine les pensées n'y est pas, ni le geste qui les commente, ni le ton, ni l'émotion, ni ce je ne sais quoi d'enveloppant, ou de perçant, ou d'imposant, qui émane d'un interlocuteur convaincu. Cela est très personnel et inaliénable. Détaché de son auteur, le tissu des idées est froid, il touche peu. Les plus bienfaisantes pages, comme elles abondent par exemple dans Gratry ou dans les *Confessions* de saint Augustin, ne valent pas, au fort de l'orage intérieur, une demi-heure de tête-à-tête avec un homme sensé, convaincu et pieux.

Si les livres ne donnent qu'un secours insuffisant à la volonté et au cœur, ils suffisent encore moins à éclairer l'esprit. Un livre ne répond jamais à toutes les questions, et celles auxquelles il répond le moins, ce sont justement les cas entortillés et imprévus, où l'on a le plus grand besoin de lumière. Par la force des choses, le plus concret est encore abstrait et trop intellectualisé. Je défie bien le plus entendu des casuistes, vieilli dans le maniement des affaires humaines, de faire face par avance aux situations qui apparaissent, à mesure que surviennent les jours. La vie est une création, elle invente; nos

journées ne se ressemblent qu'en apparence; les plus uniformes sont pleines de combinaisons originales : ce qui est passé est irrémédiablement mort et ne survit que par ses conséquences. Chaque moment, avec la complexité de ses circonstances, est unique, et, quand nous avons vécu une heure, jamais plus nous ne la revivrons. C'est le propre de l'éternité de demeurer stable dans sa plénitude, et c'est le propre du temps de toujours fuir. Or l'idéal moral habite l'éternité, et nous, nous voguons, parmi les accidents du temps, emportés sur des barques rapides.

Aussi auprès de l'incroyable variété des situations réelles, les règles des moralistes sont toujours rigides et inadaptées. La vie n'est pas, comme elles, tirée au cordeau. Il faut qu'on les fléchisse et les plie aux contours du possible, comme un géomètre, en combinant des morceaux de droites, compose des courbes ou des brisées. Non certes que la morale pratique soit, par nature même, selon le mot de Renouvier, « une dégradation de la morale théorique », mais elle est une application accommodée qui doit être découverte à chaque cas, selon une mesure précise et juste. Et cela, c'est une intelligence vivante, seule, qui peut le réaliser.

M. Faguet exprime vivement cette supé-

riorité de l'esprit sur le livre[1] : « La science livresque n'est jamais qu'une auxiliaire de la science vivante, de la science qui est toute mêlée et toute combinée avec la pensée active qui l'assouplit et qui la vérifie en la repensant. Le livre est un savant paralysé ; le savant est un livre qui continue de se penser et de s'écrire. »

Par qui sera faite cette adaptation ?

Par vous, sans doute, et vous devez aspirer à la maturité de savoir et d'expérience, qui vous permettra de la faire dans presque tous les cas.

Néanmoins, tant que vous n'avez pas traversé une notable partie de la vie, vous n'y suffisez pas, surtout dans les moments critiques où le trouble de vos sentiments fait vaciller votre esprit, comme les vents une chandelle. Ni les règles théoriques et les tempéraments dont elles sont susceptibles, ni votre propre cœur, source de tant de duperies, ni les faces diversifiées du réel, ne vous sont assez explorés. Puis, fussiez-vous plus informé, vous êtes en cause et en péril de juger mal. Les médecins les plus adroits, quand ils sont malades, consultent leurs confrères ; et cette pratique est la prudence même.

1. Cf. *Le Culte de l'Incompétence*, p. 146.

II

Vous consulterez donc, mais qui ?

Sauf exceptions très rares, pas vos camarades.

Plusieurs assurément sont dignes de votre confiance, mais, parmi ceux-là mêmes, combien y en a-t-il qui soient faits pour recevoir vos confidences et répondre à vos questions sur vos difficultés morales ? Ils n'ont point de mission pour cela ni de grâce d'état, et, s'ils ont sur vous l'avantage d'une impartialité plus facile, comme à vous le savoir leur manque et davantage encore l'expérience.

Puis il y a des choses que la pudeur vous interdit d'agiter entre vous ; la prudence porte la même prohibition, car, à les agiter, l'imagination s'émeut, la sensibilité frémit, et où vous pensiez trouver un remède, vous aggravez le mal et vous le propagez. Peut-être celui que vous consultez est-il, dans le secret de son cœur, agité de mêmes misères que vous, et ce que vous allez mettre en commun, ce sont deux faiblesses contagieuses et affaiblissantes. Enfin, parfois vous risquez de hâter l'expérience de jeunes gens que Dieu a épargnés jusque-là et de les scandaliser. Encore une fois, il y a fagots et fagots, camarades et camarades : mais la réserve

est presque toujours la conduite la plus avisée.

Ce sont d'autres secours que vous pouvez attendre de vos égaux. Ne parlons pas des pervertis. Parmi les autres eux-mêmes, il y a lieu de trier. Il est, en effet, des esprits dont la société élève : comme des cloches bien fondues, ils rendent, sous les chocs du monde réel et des relations, des sons harmonieux. Au sortir d'avec eux, on sent que le cœur s'est agrandi ; la v e apparaît meilleure et plus belle. Il en est d'autres vulgaires, plats, critiques, grincheux et dissolvants. Toute chose, si gracieuse ou si magnifique soit-elle, se décolore en traversant leurs yeux et en leur présence, par je ne sais quelle action secrète qui émane de leur stupidité ou de leur méchanceté, les plus beaux sentiments se défraîchissent. Après que vous avez fréquenté quelqu'un, demandez-vous sérieusement : suis-je meilleur, suis-je pire ? et que la réponse dicte votre conduite.

On trouve partout d'estimables compagnon , comme aussi, hélas ! on se heurte quasi partout à des mauvais. Ces derniers, toutefois, s'égarent rarement dans les cercles e les associations catholiques, lesquels, à coup sûr, se composent d'une élite morale. C'est là, en conséquence, que vous chercherez vos compagnies habituelles. Entrez dans les cadres approuvés par votre évê-

que, et entrez-y docile, dévoué, actif. Il faut une énergie bien exceptionnelle pour se garder bon, tout seul ; et celui qui reste isolé, fait-il autant de bien qu'il le pourrait en s'unissant aux autres? Si l'encadrement impose des sacrifices, il les compense et au-delà.

Mais il y a cadres et cadres; et un homme prudent ne s'engage pas les yeux fermés. Sur les frontières du catholicisme s'agitent, à toutes les époques, des groupes composites. Il arrive que les contingences d'une politique d'opposition, partiellement la même, les allient aux catholiques persécutés, malgré des divergences sur les points les plus graves de la foi et de la morale. Un jeune homme chrétien et soucieux de la pureté de sa religion y peut-il fréquenter? Oui, semble-t-il, mais *avec précaution* et non sans l'avis préalable de son confesseur, car le bien surnaturel de l'âme doit être placé au-dessus de tous les goûts, de tous les intérêts, de tous les plaisirs. — Il importe de n'oublier jamais, sous aucun prétexte, la vérité d'expérience si pittoresquement exprimée par saint Bonaventure[1] : *Conlulare lupis debet qui com-*

1. Cf. *de Profectu religiosorum,* lib. I, cap. XXXIX : « On ne tarde pas à crier avec les loups, quand on habite au milieu d'eux. » — « Il est difficile d'entrer dans un moulin sans être enfariné. »

manet illis. Et le fin psychologue appuyait sur la même vérité en disant : *In molendino non pulverulentum fieri vix possibile est.*

Bien choisis, donc, vos compagnons vous protègent et, par le spectacle de leur belle vie, ils vous améliorent. Mais dans l'office de directeurs de votre conscience, ils ne seraient pas chez eux.

*
* *

Les conseillers, que la Providence elle-même a préparés pour vous soutenir dans votre vie morale, c'est votre mère, c'est votre père et, s'ils sont dignes et dévoués, vos maîtres. Ce sont surtout les prêtres, plus experts que personne dans la connaissance des choses morales et des âmes, spécialistes ès-sciences de la vie, comme d'autres sont spécialistes en chimie, en botanique ou en critique littéraire.

Vos parents, vos professeurs, vos prêtres, eux, ont des grâces d'état, car c'est leur fonction normale que de vous aider et d'achever de vous engendrer à la vie humaine et chrétienne.

Eux, ils possèdent la compétence, car ils ont eu le temps de réfléchir, et l'expérience ne leur fait pas défaut. Eux, ils ne seront pas contaminés par vos faiblesses, et tout au contraire, le

contact avec leur force et la plénitude de leur vie vous réchauffera, comme un bon feu qui rend aux organes engourdis leur jeu régulier. Eux, ils vous aiment, ils veulent votre bien véritable et ils pèseront leurs paroles, parce qu'ils sentent leur responsabilité. Eux, ils vous feront ou vous commenceront la critique dissolvante de l'objet mauvais qui vous illusionne, et dont peut-être, laissé à vous-mêmes, vous êtes incapable. Le doigt sur la cause, ils vous indiqueront le changement raisonnable à effectuer et où il est urgent de porter votre effort. Enfin nos parents et dans une mesure moindre nos premiers maîtres, indépendamment de leurs droits, de leurs qualités ou de leurs défauts propres, exercent sur nous une autorité indéfinissable. Nous sommes d'instinct portés à plier devant eux et à les vénérer. Cela vient de ce qu'ils ont été longtemps pour nous, — depuis l'origine de notre vie et précisément à la période où les impressions ne se discutent pas mais se gravent profondément, — des êtres mystérieux, forts et bienfaisants. A nos yeux ils participaient à la fois de la majesté, de l'obscurité et de l'éternité de Dieu. Qu'il est bon de se refaire petits enfants avec eux, c'est-à-dire ouverts et dociles ! Les jeunes gens, je le sais, sont jaloux de leurs secrets, et ils défendent par le silence leur individualité naissante ;

c'est à tort ; qu'ils passent, à bon escient, par-dessus une pudeur mal placée et se confient à l'une ou à l'autre des personnes graves que je viens de signaler. De toutes la plus compétente, et j'ose dire, celle à qui il est indispensable de recourir, c'est le prêtre. Rien, rien, rien ne le supplée, ni les camarades, ni les réflexions, ni les livres, ni l'excellence du milieu, ni les parents qui peuvent et doivent favoriser son action, sans prétendre la remplacer tout entière. Le prêtre est le meilleur préservatif contre le mal, parce qu'il donne ou indique à propos tous les autres secours.

Les trois quarts des jeunes gens, qui perdent la foi ou se dépravent et gâchent parfois sans remède leur vie présente, en compromettant leur salut éternel, s'ils avaient eu la pensée ou le courage de recourir à un conseiller sacerdotal, se fussent gardés croyants, chastes et laborieux ; comme des vagabonds inconsidérés dans une forêt inconnue, ils se sont avancés au hasard dans la vie ; trop tard les meilleurs d'entre eux déplorent leur témérité.

Certes, personne ne soutient qu'au nombre de ceux que leur fonction destine à tenir le rôle d'une autorité morale, il soit expédient de s'adresser à n'importe qui. Non, parmi nos guides naturels, il s'en rencontre qui ont reculé devant

le rude labeur par où s'acquiert la compétence, qui manquent du coup d'œil d'où découle la sûreté des appréciations, qui peut-être même ne se montrent pas dévoués. Les Eutyphrons ne sont pas une espèce introuvable, et si Socrate, l'impitoyable moqueur des incompétents, parcourait nos rues et nos routes comme jadis les rues d'Athènes, il trouverait un emploi à sa raillerie bienfaisante. Loin de nous, toutefois, le dénigrement systématique et la méfiance injustifiée ! Les conseilleurs inutiles ou nuisibles sont l'exception, et, pour nous en garantir, il suffit d'y veiller. Quoiqu'un aveugle dans ce bas monde soit toujours plus exposé qu'un clairvoyant, il demeure vrai que, sauf des malchances quasi chimériques, un jeune homme qui cherche un guide convenable finit par le découvrir, et l'importance de la découverte compense amplement la petite peine qu'elle a peut-être coûtée.

*
* *

Au-dessus des parents, des maîtres, au-dessus des prêtres eux-mêmes, règnent Jésus-Christ le Rédempteur, le Saint-Esprit Sanctificateur, et Dieu le Père de qui descendent toutes les vertus. C'est à la Trinité Auguste et à ses intimes amis,

la Très Sainte Vierge, les Anges, les Saints, plus encore qu'à toutes les personnes visibles, qu'il faut demander secours. Par deux affirmations concordantes, l'enseignement divin et l'expérience nous indiquent, comme les plus grandes forces promotrices du bien et destructrices du mal, la *Confession fréquente*, la *Sainte Eucharistie visitée et reçue par la Communion*, enfin, *la prière soit privée soit liturgique*.

Il faut y recourir, d'abord à cause de notre complète impuissance dans l'ordre surnaturel. Nous sommes destinés[1], par une munificence toute gratuite de la part de notre Créateur, à entrer en société familière avec les trois personnes de la Trinité. Nous les verrons face à face, nous les aimerons comme elles se voient et comme elles s'aiment, bien qu'à un degré moindre ; et, quelque ruisseau dérivé de leur fleuve de joie inondera nos cœurs. Voilà notre avenir magnifique, mais, comme il est fort au-dessus des visées et du pouvoir de notre nature, nous n'y pouvons atteindre que par une surélévation, qui de l'ordre humain nous exhausse à l'ordre divin. Cette transformation

1. Aux jeunes lecteurs, trop ignorants peut-être des doctrines élevées et ravissantes de leur religion, j'indique, sur le *surnaturel*, deux opuscules excellents de l'abbé de Broglie, dans la collection *Science et religion*, Bloud édit.

s'accomplit par la grâce qui nous crée « enfants de Dieu ». Je crois que voilà l'ambition des panthéistes dépassée, car s'ils espèrent le retour à la divinité, ce n'est pas sans compromettre et dissoudre la conscience personnelle. Le chrétien, lui, sait qu'il sera divinisé, mais en restant lui-même, conscience individuelle, capable de connaître, d'aimer, d'agir, être plus parfait qu'il est à présent, et non pas amoindri, noyé dans l'inconscience ou volatilisé. Il demeure une personne qu'un coefficient infini emporte au fond des cieux.

Or cette grâce déificatrice, soit en elle-même, en tant qu'elle est une qualité permanente ajoutée à notre nature, germe caché de notre gloire à venir comme le grain de froment enseveli dans l'obscurité de la terre prépare la tige verte et l'épi; soit dans les formes transitoires qui y disposent l'âme, comme les labours en remuant la terre l'apprêtent pour la semence; cette grâce, dis-je, est sans nul doute le bien de Dieu à qui il appartient de la distribuer à son gré ou de la retenir; mais, selon la Providence ordinaire, le don en est attaché et l'abondance en est mesurée à la réception des sacrements et à la prière. A ces actes religieux se lie régulièrement notre salut.

Disons davantage, avec les théologiens et de

l'aveu des gens expérimentés : à ces actes religieux est liée pratiquement la conservation de la simple honnêteté naturelle : privé des sacrements et de la prière, un homme ne restera pas longtemps vertueux. Peut-être le resterait-il en l'absence de tentations pressantes ; mais, dans la vie réelle, ni les occasions ni les impulsions intimes qui poussent au péché ne sont des faits rares : dans la chaleur et l'étourderie des vingt ans, elles se multiplient, et contre elles, seuls, les secours surnaturels assurent la victoire.

*
* *

Entendons-nous, car, sur ce sujet, il existe, dans notre société actuelle, des préjugés contradictoires. Pour vaincre le mal, les uns mettent une confiance exclusive dans les seuls moyens surnaturels, et les autres, une confiance non moins exclusive dans les seuls moyens naturels. Erreur de part et d'autre. Les cas miraculeux mis à part, les moyens surnaturels ne suffisent pas. Il n'y a que des éducateurs très naïfs pour demander qu'après une bonne prédication sur les raisons surnaturelles de travailler et d'observer la discipline, on supprime la surveillance et les sanctions. En ce qui concerne l'ordre social, les projets d'un Tolstoï sur l'abolition de toute contrainte,

pour laisser régner la pure charité du Chrit, ont juste la valeur d'un enfantillage sentimental. Si je ne mange pas, sous prétexte de me livrer à une oraison plus continue et à une plus complète mortification, il est infiniment probable que je m'anémierai et que je deviendrai incapable de travail. Que je m'expose sans nécessité à des visites ou à des lectures périlleuses, parce que je m'estime cuirassé par la prière et les sacrements, ma conduite prouve mon ingénuité, et l'aventure se terminera sans doute par quelque désagréable surprise. Si je ne dors pas assez, je serai malade, inutile, ni mon jugement ni ma piété ne s'en porteront mieux. Si Dieu envoie des inspirations spéciales, quand elles seront certaines, (ce qu'il ne convient pas de croire trop vite et sans consultation préalable), il n'y a qu'à les suivre. Mais, selon le cours habituel des choses, la surnature ne détruit pas la nature, au contraire, elle la suppose et l'utilise. Ainsi gardons-nous de négliger, dans notre lutte contre le mal, l'avis des médecins (je parle des sensés et des chrétiens), non plus que les autres moyens naturels comme les indications des psychologues. Ceux-ci ont constitué un art moral ingénieux, propre à rendre notre volonté maîtresse effective de nos actes[1]. Nous sommes « automates » au-

1. Que le lecteur permette qu'on lui signale, outre les

tant que volonté libre et, comme il en est pour les forces naturelles qu'on ne domestique qu'à la condition de connaître leurs lois, plus nous connaîtrons les lois de notre nature, plus il nous sera facile de nous conduire.

Ah! sans conteste, reconnaître les lois des phénomènes pychologiques ne fournit pas des motifs d'être vertueux, pas plus que de savoir mener une automobile ne donne de l'essence, ni des raisons d'aller à Bordeaux plutôt qu'à Paris. Une technique est une technique, c'est-à-dire un ensemble coordonné de moyens et rien autre chose, mais c'est assez précieux, en l'espèce, pour que l'on doive songer à s'en munir.

S'en munir, disons-nous, non point s'en contenter! Les moralistes « laïques », en effet, comme Payot ou Fouillée, par une erreur contraire, fondent exclusivement sur la connaissance de cette technique, jointe aux aspirations naturelles vers le bien, tout leur espoir, et c'est précisément l'une de leurs capitales illusions. De par leur incrédulité radicale, ils ne sont pas d'inconséquents proscripteurs de la prière comme le spiritualiste Jules Simon, mais des

indications semées dans les livres d'ascèse et dans Pascal. des règles très précises dans Leibnitz, *Monadologie*, éditée chez Lecoffre par M. Piat, p. 58-63, et dans Antonin Eymieu, *Le Gouvernement de soi-même*, Ire partie, chez Perrin.

pélagiens à faire envie à Pélage et des « américanistes » accomplis. Peut-être, sous leur influence, se glisse-t-il, parfois jusque chez les catholiques, une excessive confiance dans les ressources de la nature humaine et un oubli malfaisant de notre indigence, spécialement un oubli de la nécessité de prier.

L'humanité, pourtant, aura disparu, avant que les incrédules aient démontré que Dieu n'est pas, ou qu'il se désintéresse de nous, ou que nous n'avons pas besoin de lui, ou qu'il n'a pas en termes exprès promis son appui à ceux qui l'implorent. « Demandez et il vous sera donné ; cherchez et vous trouverez ; frappez et il vous sera ouvert[1]. » Ce sont les propres paroles du Christ et il en a prononcé d'autres semblables. Non seulement Dieu nous promet de nous exaucer, mais il exige que nous le priions. « Veillez et priez, déclarait le Christ à ses apôtres, afin que vous n'entriez pas en tentation[2]. » Et ailleurs : « Il faut prier toujours et ne pas se lasser[3]. » Lui-même donnait l'exemple; très nombreux sont les cas où l'Évangile nous le montre en prière. S. Luc signale même qu'il se retirait à l'écart pour prier et qu'une fois « il passa toute la nuit

1. Math., VII, 7-8. — Luc., XI, 9-10. — Marc, XIV, 38.
2. Matth., XXVI, 41.
3. Luc., XVIII, 1.

en prière[1] ». De ses paroles et de ses actes se dégagent deux conclusions inévitables : la première, qu'il faut prier ; la seconde, que nos prières sont écoutées, au moins, quand nous demandons la grâce de résister au mal. Celui qui prie ne périra pas, et si tous les hommes priaient comme il convient, les crimes publics et cachés disparaîtraient. Irréalisable vœu ! mais, vous au moins qui avez le désir de ne pas vous embourber ou simplement de vous affranchir de la platitude morale, à genoux !

A genoux le matin, à genoux le soir, puis écoutez-moi, je vais vous dire un secret merveilleux : on peut prier très souvent et avec délices, sans que nos devoirs d'état en soient interrompus, ni nos relations sociales gênées, et sans que notre vie extérieure prenne une apparence singulière. Par un mouvement intérieur il est facile, où que l'on soit et à quelque travail que l'on s'applique, d'élever une prière silencieuse vers le Très-Haut qui nous voit et nous comprend. Une demande, un acte d'amour, une offrande de ce que nous faisons, un appel au secours quand le mal vous assaille, cela est rapide, aisé, très bon et très beau. Dieu, Jésus-Christ, la sainte Vierge, et le cortège des anges et des saints nous

1. Luc, vi, 12.

deviennent présents. Nous « adorons en esprit et vérité[1] ». Membres de la société visible des hommes, nous sommes en même temps citoyens d'une société invisible et pourtant réelle, et beaucoup plus magnifique. — Ne me dites point : Voilà de la mystique à l'usage des Carmélites. — Non, ce que je vous propose, c'est tout uniment de ne pas reléguer votre foi dans un coin de votre esprit et de votre vie, mais de la faire descendre dans votre cœur et dans tous vos actes. Cela n'est incompatible avec aucun état ; et dans toutes les conditions, la pensée fréquente de Dieu fonde l'enviable bonheur, où parviennent les hommes généreux qui se sont dit un jour : Je veux être un chétien complet.

Cet idéal paraît-il trop élevé ? Il faudra bien qu'on accorde au moins que nul acte ne convient mieux à une créature que la prière ; par elle, en effet, Dieu est reconnu pour ce qu'il est, opulent distributeur de tous les biens ; et la créature, de même, se reconnaît pour ce qu'elle est, dépendante et pauvre. Aussi le cœur de celui qui prie est-il occupé par une joie que nulle autre n'égale. Il a le sentiment de se tenir dans l'ordre et à son rang dans l'univers, et, en même temps, la très douce confiance d'être entendu par un Père

1. Joan., IV, 24.

affectueux ; puis il sent sa petite vie, frêle activité de sa chétive personne, se dilater et s'agrandir sans mesure, car il la voit partie de Dieu, alimentée par Dieu et destinée à revenir vers Dieu au ciel. La prière apporte encore avec elle un autre bienfait ; il n'est pas sain pour l'homme de se trop mépriser, une excessive dépréciation de soi-même étant une pente facile vers les vices ; je ne crois pas, par exemple, que les matérialistes, qui se figurent n'être que des agrégats d'atomes, trouvent dans leur théorie de puissants motifs de pratiquer la vertu. Quel respect, au contraire, sans préjudice pour l'humilité, n'éprouve pas pour sa propre personne celui qui prie! Il lui vient de suite à la pensée qu'il agit sous les regards de Dieu, des anges et des élus ; qu'il est candidat au ciel et, si peu que sa religion lui soit connue, qu'il a été racheté avec le sang de Jésus-Christ. Par le mouvement naturel des idées que suscite la prière, son âme s'élève et se dégoûte du mal, tandis que la force divine qu'il implore descend sur lui, le cuirasse et le fait impénétrable au péché!

Les hommes qui jouissent de la vie la plus pleine et la plus heureuse, ce sont les hommes religieux : supérieurs aux plaisirs et aux peines, en possession de la plus haute vérité, ayant devant les yeux un avenir incomparable, ils

vivent, grâce à leur richesse et à leur paix intérieure, aussi délivrés que possible des infirmités de la condition mortelle. L'idéal des Stoïciens, en ce qu'il a de beau, est réalisé et dépassé. Le sentiment du divin tant vanté dans Spinoza, le voilà, chez les humbles chrétiens qui prient, plus fort et plus légitime. Les amis de Dieu, qu'ils traversent ce monde, inconnus ou radieux, vénérés ou « signes de contradiction », sont les plus admirables et les plus bienfaisants de nos frères et, dans une hiérarchie des hommes constituée d'après la valeur vraie et la seule éternelle, ils resplendissent au sommet.

CHAPITRE XIII

Le Relèvement

1. Il faut se relever. — II. Quelques cas correspondant à quelques espèces d'âmes.

Les précautions suffisantes n'ont pas été prises; la vigilance a manqué; la prières a été trop courte ou trop distraite et l'on a succombé à une tentation; le péché grave a été commis.

Qu'y a-t-il à faire? Se confesser au plus vite, comme un homme qu'un faux pas jette à terre songe d'abord à se redresser. Il faut se confesser pour mettre son âme en sûreté; puis, pour ne pas multiplier les fautes. Quand un péché s'est implanté dans un cœur, il provigne et, après quelque temps, il est devenu un buisson épais. Le défrichement ensanglantera le cœur, comme la terre est blessée quand on lui arrache ses fils, les arbustes ou les arbres; et peut-être plus d'un vieux pécheur le pressentira si douloureux qu'il n'osera l'entreprendre.

Le conseil est bon pour tous, mais, puisque les remèdes se diversifient suivant les maladies, il paraît nécessaire de distinguer plusieurs cas.

*
* *

Si la vie était bonne et pieuse et que le péché provienne, en somme, d'une surprise, le sentiment de la déchéance est aigu ; le coupable se tance lui-même avec vigueur, et, ne serait-ce que pour se libérer de ses vifs remords, il se relève promptement. Il lui en coûte peu d'aller se confesser, comme il en coûte peu à qui souffre beaucoup de consulter le médecin. Ainsi le mal est réparé ; bien mieux, si l'on devient plus soigneux pour éviter les occasions et plus exact à prier, il y a lieu de dire : Heureuse la faute, qui est le point de départ d'un grand progrès ! Que son souvenir vive dans notre cœur : il nous maintiendra dans une conviction salutaire de notre faiblesse et dans une crainte utile. S'il s'efface, nous courons vers de nouveaux malheurs parce que, le plus souvent, une chute même de surprise est la marque d'une débilité permanente, étourderie ou volonté inconsistante, et prenons garde : le même principe risque de produire les mêmes résultats.

*
* *

Ce cas est simple ; il s'en présente beaucoup d'autres plus dangereux. Assez souvent, après le

péché, notre cœur s'emplit de sentiments mauvais et lâches, par suite de la perte de la grâce et de l'abdication de la volonté. Puis, ce n'est pas une conjecture, dépourvue de vraisemblance, que les démons, satisfaits de leur récente conquête, multiplient les artifices pour la conserver et l'affermir. Autant qu'ils le peuvent, ils éteignent le remords, qui est la vive et pénétrante flamme par laquelle Dieu nous éclaire sur notre faute. Afin de troubler notre regard ils feront miroiter des plaisirs devant nos yeux. Le remuement et l'agitation nous détourneront de réfléchir. Une affaire pressante surviendra pour accaparer notre attention ; ou bien un semblant de joyeuse paix, dû à une certaine vibration de notre sensibilité, nous donnera l'illusion que nous sommes dans l'ordre. Tout cela, ce n'est pas la joie véritable, mais de la contrefaçon et du clinquant, car les démons ne sont pas capables d'autre chose, en ce cas, que de tromper. Malheureusement ils ne s'y appliquent pas toujours en vain. Aussi, suggérées par la nature toute seule ou par l'action combinée de la nature et des mauvais esprits, les spécieuses raisons de ne point se purifier abondent.

Indiquons quelques-unes d'entre elles.

Ce péché est-il si grave? se chuchotera un pécheur enclin au laxisme. Peut-être, en effet,

y a-t-il matière à pécher mortellement, mais je ne sais trop si j'ai bien consenti avec une suffisante advertance. En tout cas, je n'avais nullement l'intention d'offenser Dieu. Somme toute, cette faute, si c'en est une, est douteuse et il n'est pas si urgent que j'aille la confesser.

Ainsi, de conjectures en conjectures, la conscience se tranquillise, et avec la plus indulgente bonté l'on s'absout soi-même.

On le fera avec plus de hardiesse encore, si l'on a entendu ou lu les théories de quelques théologiens optimistes, selon lesquelles il est à peu près impossible de commettre un péché mortel. N'est-on pas toujours quelque peu troublé, quand on viole une loi connue? et, par suite, fait défaut la plénitude de l'attention et du consentement. Le monde, en apparence souillé de tant de taches, est beaucoup moins hideux qu'il ne le paraît. Plus imparfaits par l'insuffisance de leur liberté que par les abus qu'ils en font, les hommes méritent qu'on les plaigne, et non point qu'on les méprise ni qu'on les châtie. Massillon outrait, à son insu et dans la louable intention d'inquiéter les pécheurs, nous voilà aux antipodes de son austère doctrine. Nos Massillons à rebours ferment l'enfer et mettent au ciel tout le monde, refusât-on d'y entrer.

Plût à Dieu qu'ils eussent raison ! Mais l'expé-

rience proteste. Bien des gens ont nettement conscience de commettre le mal et, en dépit d'efforts prolongés, n'arrivent point à donner le change à leur esprit. Sans doute il y a des malheureux, malades, trop émus, perdant la tête, chez qui la liberté est supprimée ou atténuée. Chez nous tous, tant que nous sommes, il est rare qu'elle soit parfaite : nous ne sommes pas libres comme Adam au paradis terrestre et aussi bien nos fautes sont moins graves que la sienne. Est-ce à dire qu'elles ne soient jamais graves ? Nullement ; et c'est pure témérité, très souvent, que de s'appliquer le bénéfice d'une suppression ou d'une diminution du libre arbitre.

On n'aperçoit pas, non plus, comment cette théorie s'accorde avec tant d'avertissements de fuir le péché, qui se lisent dans les Évangiles et les Pères ; ni avec l'institution par Notre-Seigneur Jésus-Christ du sacrement de Pénitence, dont la fin principale est de remettre les péchés mortels.

Ni la psychologie ni la théologie ne nous autorisent à croire si facilement à notre innocence. A vous, cher jeune homme qui seriez porté à pallier vos fautes, elles disent : Attention ! Ne vous leurrez pas avec des suppositions fantaisistes, contraires à la doctrine catholique comme aux faits certains. Voulez-vous une règle pratique ? Jugez, comme s'il s'agissait d'un autre et,

autant que possible, de quelqu'un qui ne vous serait pas sympathique.

*
* *

Il en est d'autres qui, après avoir commis une faute grave, éprouvent une sorte d'allégresse. Ils ont franchi une barrière! Le joug est secoué; les voilà libres, et ils s'enivrent de leur audace. Ne se persuadent-ils pas qu'ils ne sont devenus des hommes qu'à dater de l'heure où ils se sont dégradés de la dignité humaine et chrétienne?

Evidemment il est à craindre que ceux-là ne parcourent un long circuit avant de revenir au bien. Leur joie est l'explosion d'une âme orgueilleuse qui jusqu'alors s'était contenue. Au cas, cependant, où quelqu'un de ces naïfs triomphateurs voudrait écouter un conseil, voici ce qu'un sage lui dirait :

« Mon cher ami, j'ai réfléchi sur votre cas, souffrez que nous en parlions de bonne foi.

Vous cédez à la séduction de l'indépendance. « Homme, et homme libre, disait l'un de vos frères, puissé-je accomplir ma destinée, respecter et favoriser mon impulsion intérieure, sans prendre conseil de rien du dehors. » Oh! la belle ardeur d'autonomie, mais elle s'applique mal à propos. Qu'au milieu des corrompus ou

des frivoles, vous affirmiez avec une paisible audace votre amour du bien, que vous braviez les railleries, que vous méprisiez les avantages du mal, que vous asservissiez, chose plus difficile, vos appétits et vos passions, je vous admire ; vous faites preuve de virilité, car il y a des chaînes qu'un homme ne souffre pas. Mais à violer les lois de la morale vous ne faites preuve ni de pénétration d'esprit ni de force de volonté !

Vous êtes, en effet, dans l'erreur sur votre volonté ! Comme une clef est faite pour ouvrir une porte, notre volonté est faite pour aimer le bien. Une clef qui se fausse et manque à son office d'ouvrir, en est-elle plus parfaite ? C'est le cas de notre volonté, quand elle pèche, comme de notre intelligence quand elle se trompe : elle se dénature elle-même et dévie de sa destination providentielle. Il y a un ordre moral ; le pouvoir de le violer n'est pas nécessaire à la perfection de l'homme ; c'est, au contraire, un malheureux privilège qu'un possesseur avisé travaille à détruire. Celui qui se glorifie d'en user prête à rire aux esprits réfléchis, car il est la victime fanfaronne d'une méprise.

En second lieu (vous me permettrez de parler franc), vous me paraissez vous applaudir d'une bravoure qui vous manque. Vous avez osé contre le bien, parce que vous n'avez pas osé

contre le mal ; il vous a semblé trop rude de soutenir l'assaut des désirs mauvais, et, maintenant que vous leur avez cédé, vous déguisez votre défaite en victoire. J'en appelle de votre enthousiasme actuel à votre jugement froid et impartial. Un jour viendra où vous reconnaîtrez que vous ne vous êtes pas affranchi mais asservi ; l'anarchie morale qui vous semble une libération établira sur vous le règne de plusieurs despotes capricieux et malfaisants ; vous gémirez sous leurs coups. Dieu veuille qu'alors il ne soit pas trop tard, pour revenir à la saine et bonne soumission aux lois morales. En ce moment, vous êtes un malade fiévreux dont le goût falsifie les saveurs réelles des mets. »

*
* *

Il existe d'autres âmes d'une trempe analogue, mais plus sentimentales. Vives, impétueuses et par suite (car très rares sont les qualités avec lesquelles un défaut ne va pas de compagnie), par suite, dis-je, inégales, inconsidérées et trop promptes à conclure. Elles courent aux extrêmes. Leurs raisonnements s'agencent, à leur insu, sous forme d'un dilemme, qui sans cesse revient à cette périlleuse décision : si je n'ai tout, je ne veux rien. Tension complète ou renoncement à

l'effort, leur vie oscille de l'un à l'autre de ces états ; les entre-deux modérés et raisonnables leur sont inconnus.

Voilà donc une des âmes ainsi faites qui s'est grisée avec des rêves capiteux de perfection. En pratique, plusieurs fois, souvent peut-être, elle a succombé à des tentations ; jusqu'alors elle s'était relevée ; elle succombe de nouveau et tout espoir la quitte.

« Il est inutile que je me confesse, se dit-elle à elle-même en ruminant ses mésaventures passées. Je recommencerai. A quoi bon me bercer d'espoirs irréalisables ? Ma nature est incorrigible ; mon expérience ne le prouve que trop. Mieux vaut que je la laisse courir à sa guise ; si je me remets encore sur cette route droite, la bataille reprendra, cette bataille odieuse et rude où je suis toujours blessée. Je ne puis me changer, je n'essaye plus.

Puis, que peut bien valoir mon repentir ? Mes promesses ont été si régulièrement démenties par mes actes, que je n'ose plus croire qu'elles aient été sincères. Que servirait de répéter une fois de plus des paroles vaines ?

Dieu est irrité contre moi. Je ne serais pas faible à ce point, si depuis longtemps déjà il ne me refusait sa grâce. Je n'ose plus reparaître devant lui ; comment lèverais-je les yeux vers

son visage effrayant ? Il me hait, et le mieux que je puisse attendre de lui c'est qu'il se désintéresse de moi et m'oublie. »

Le malheureux tourne et retourne cette piètre philosophie, et sa détresse s'en augmente. Parfois il se jette dans un désordre effréné, parce qu'il veut ensevelir dans l'oubli son passé religieux et parce qu'il se dit : Perdu pour perdu, j'aurai du moins épuisé les plaisirs. Plus souvent son cœur reste désolé, comme mort et inerte, et, après que la crise d'abattement s'est calmée, il vise à s'arranger une existence supportable, en s'efforçant de s'illusionner sur son état moral.

Aucune désolation ne surpasse un désespoir réel, et je ne sais si un autre malheur comporte pour l'âme d'aussi désastreuses conséquences : plus d'énergie pour le bien, plus même d'essais ni de sursauts, plus de prière ni de balbutiement de prière. L'âme se sent écrasée sous le poids de ses fautes et de la colère divine, perdue sans rémission et, parce qu'elle ne peut tolérer longtemps une tristesse aussi profonde, elle cherche la paix, en ne s'occupant plus du devoir ou même en se précipitant dans n'importe quels excès. C'est une maladie qui impose à l'esprit une très inexacte vision du réel, et dissout toute la vigueur de la volonté. — Les tempéraments

excessifs y sont plus sujets ; aussi, pendant la jeunesse où, par surcroît, la distance est grande entre l'idéal rêvé et le réel, où l'effort soutenu est particulièrement difficile, il n'est presque personne sur qui ne puisse fondre, à un moment donné, une bourrasque de découragement plus ou moins complet et durable.

Faisons le possible pour dissiper les sophismes du désespoir. — Pour commencer par là, il n'est point vrai que notre nature soit irréformable. Nous prenons ses désirs pour des nécessités, ils ne sont que des invitations qu'un homme refuse. Un échec ne prouve rien, si ce n'est notre maladresse ou notre propre abdication. Avec un peu plus de persévérance et de prière, cette indomptable passion sera domptée, car notre volonté aidée par la grâce est très forte, si forte que bien peu vont jusqu'au bout de sa vigueur et connaissent l'étendue de leurs ressources. Qui fut jamais plus esclave de ses passions que saint Augustin pendant de longues années ? Cependant il réussit avec le secours de Dieu à se convertir. Son histoire, pour être très célèbre, n'est pas unique. Au ciel, selon toute vraisemblance, il y a plus de pécheurs convertis que de saints qui n'ont jamais péché. Votre malheur est réparable, quel que soit votre état. C'est vous-même, en désertant la lutte, qui achè-

veriez votre défaite. Vous vous perdriez, parce que vous vous estimeriez perdu.

Continuons. Jamais, en saine logique, votre grande faiblesse devant les tentations ne sera une raison d'abandonner la prière et les sacrements de confession et d'Eucharistie. Tout homme sensé y voit, au contraire, une évidente raison qui vous presse d'y recourir plus souvent. — Priez donc, au lieu de dévider de spécieux raisonnements qui vous débilitent ; il y a des circonstances où la sagesse consiste à se bander les yeux et à ne pas délibérer. Priez, vous dis-je, et allez trouver un prêtre à qui, loyalement, vous exposerez votre faute et cette tristesse mortelle qui vous ôte l'énergie. Le seul fait de partir à la recherche du remède ranimera l'espérance, qui continue de brûler obscurément au fond de votre cœur ; à chaque pas, vous vous sentirez plus fort, la libération vous apparaîtra plus proche et plus certaine ; vous éprouverez une joie semblable au mineur qui, sortant d'une galerie ténébreuse et suintante, aperçoit quelques rayons du jour et un pan du ciel bleu.

Il est hors de saison, croyez-moi, de discuter sur la qualité de votre repentir. La profondeur même de votre tristesse est une preuve que Dieu est pour vous le souverain bien et que vous l'aimez ; puis, un regret, qui nous conduit aux

pieds du prêtre pour y faire un aveu pénible, est bon, et Dieu ne peut le dédaigner. Du reste, qu'il vous semble suffire ou ne pas suffire, peu importe, l'essentiel est que vous vous remettiez entre les mains du représentant de Dieu : il saura, lui, le bandage qui convient à votre plaie. Un homme qui se sent glisser vers le désespoir n'a rien de mieux à faire que de se décharger de soi sur un guide meilleur ; puisqu'il ne se tient plus debout tout seul, qu'il s'appuie sur un plus fort.

Puis, pas de ces dilemmes catégoriques ! Les vérités de morale pratique y entrent difficilement ; elles ont bien trop de nuances et de degrés ! En fait de perfection il est vain et dangereux de vouloir tout ou rien ; car, le tout, aucun des hommes qui habitent sur la terre ne le possède. La vie présente n'est pas la vie des parfaits, mais de ceux qui se perfectionnent. Encore ne se perfectionne-t-on pas en un tour de main, si je l'ose dire, et par la vertu d'une simple résolution. Un grand nombre d'efforts bout à bout dont plusieurs ne réussissent pas : voilà ce que nous pouvons et ce que nous devons faire. Il faut souvent recommencer, ne point s'impatienter de la lenteur de l'œuvre, et toujours tenir les yeux fixés au but, qui est d'établir le règne de Dieu dans notre cœur. Chaque jour

on s'efforce de mieux aimer et l'on donne quelques coups de pioche aux défauts ; presque toujours, à la longue, ceux-ci seront extirpés ; ne le fussent-ils pas, une vie passée à les combattre est belle et méritoire ; elle démontre, sans conteste possible, que notre cœur est généreux et ami du bien. Notre idéal doit être élevé, mais il est bon de savoir qu'un idéal, précisément parce qu'il est placé à une grande hauteur, ne s'atteint pas en un jour. Ne rêvons point de progrès splendides et subits ; de tels rêves ne prouvent que l'ignorance des forces humaines et du cours ordinaire de la Providence ; pour quelques heureux sur qui Dieu avait des desseins spéciaux, ils furent des réalités ; au très grand nombre ils ne prépareraient que de cuisantes déceptions. Il y a plus que de la sottise à être naïf ou présomptueux, il y a du péril, car, entre autres choses, c'est porter en soi un germe de découragement.

Certes Dieu est juste, et ce serait chimérique de compter qu'étant coupables nous échapperions au châtiment. Mais il est aussi bon que juste. *Deus caritas est*[1], nous a déclaré Celui qui est, avec saint Paul, le plus profond théologien du Nouveau Testament. Tant que nous sommes dans la condition de l'épreuve, il déploie de pré-

1. Cf. I Joan. IV, 16 : *Dieu est bonté.* Entendez : la perfection qui attire l'amour, et la bonté qui aime.

férence envers nous sa miséricorde. Toute l'économie de la Rédemption, les sacrements, les indulgences, une si copieuse quantité de grâces offertes en présentent des marques certaines. De peur que cela ne fût insuffisant, Notre-Seigneur lui-même a pris soin de l'enseigner en termes exprès. Lorsque la défiance à l'égard de Dieu transperce un cœur, aucune consolation n'est plus efficace qu'une lecture méditée du *chapitre 15 de saint Luc*. La recherche de la brebis fugitive que le Pasteur rapporte sur ses épaules ; la maison visitée à la lueur d'une lampe qui éclaire les recoins, afin que la monnaie perdue soit retrouvée ; le fils prodigue, embrassé par son père, revêtu d'habits neufs et réintroduit avec grande allégresse à la table de famille : autant d'images de la miséricorde de Dieu pour les pécheurs, et de son active bonté qui prépare leur conversion. « Mangeons et réjouissons-nous ; car mon fils que voici était mort, il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé ! — Je vous le dis, il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. »

Qu'on lise et relise tout ce chapitre familier, précis, très vivant. Le visage de Dieu y transparaît, empreint de mansuétude. Quel cœur

serait assez granitique pour n'être pas remué? quelle âme assez désolée pour ne pas reprendre espoir? Si la confiance n'est pas encore complète, qu'on se rappelle la bonté de Jésus envers la Samaritaine; c'est à cette pauvre femme la première, à Sichem, qu'il se manifeste comme Messie, et c'est par elle qu'il veut être annoncé dans la ville[1]. Le même Sauveur se montre plein d'indulgence pour la femme surprise dans le péché; il lui pardonne et se borne à lui recommander de ne plus commettre le mal[2]. Marie Magdeleine est accueillie avec douceur, quand elle vient pleurer à ses pieds[3]. Enfin, non sans insistance, il se déclare venu pour sauver ceux qui étaient perdus[4]: car « ce ne sont pas ceux qui se portent bien, dit-il, qui ont besoin du médecin, mais les malades. Je ne suis pas venu appeler à la pénitence les justes, mais les pécheurs[5]. »

1. Joan., IV, 4-44.
2. Joan., VIII, 5-11.
3. Luc., VII, 37-50. — Matth., XXVI, 7. — Marc, XIV, 4. — Joan., XII, 3.
4. Matth., XVIII, 11. — Luc., XIX, 10.
5. Luc., V, 31-32. — Matth., IX, 12. — Marc., III, 17.
Notre-Seigneur, par ces différentes paroles, ne désignait pas seulement ceux qui étaient réputés pécheurs par les pharisiens, scrupuleux défenseurs de la sainteté légale et des traditions, mais vraiment des âmes coupables devant Dieu, des pécheurs au sens actuel de ce mot. Le texte même l'indique assez, et ce qui achèverait au besoin d'en donner la certitude, c'est l'interprétation de saint PAUL, I *Timoth.*

Bien loin que le Christ nous repousse parce que nous sommes coupables, notre misère morale est un titre particulier à sa mansuétude. Il a voulu, par ses déclarations formelles et par sa conduite, transformer en motif de confiance ce qui semblait propre à nous abattre. Une si attentive et si complète bonté ôte au plus misérable toute raison plausible de craindre.

*
* *

Au-dessous des prétextes, que l'on s'allègue pour ne pas se confesser ou pour différer une confession urgente, ne se cacherait-il pas, à l'occasion, quelques sentiments inavoués, peu analysés, à demi inconscients et pourtant actifs, comme l'invisible cœur enfermé dans la poitrine nous colore ou nous pâlit, modère notre marche ou la précipite ? Un observateur soupçonne, par derrière les tergiversations, le désir implicite de continuer ces péchés dont on gémit et qu'on aime tout au fond de l'âme, ou bien la peur d'un humiliant aveu devant lequel l'orgueil se cabre. Dès que ces motifs sont énoncés, un chrétien les juge à leur valeur qui est nulle. Ils ne

I, 15 : *Fidelis sermo et omni acceptione dignus, quod Christus Jesus venit in hunc mundum peccatores salvos facere, quorum primus ego sum.*

peuvent tenir deux minutes sous le regard d'une raison lucide.

Un autre obstacle se rencontre, parfois, plus malaisé à renverser : c'est une persistance têtue dans une attitude prise. Les entêtés se divisent en deux espèces principales : il y a les esprits exclusifs qui n'aperçoivent qu'une moitié ou un quart d'une chose complexe : ils s'y fixent et s'aveuglent au reste. S'ils ne veulent qu'une chose inflexiblement, c'est qu'ils n'en voient qu'une : leur rigidité vient de leur étroitesse. — Il y en a d'autres plus détestables encore. Ce sont les orgueilleux qui se dressent contre la volonté d'autrui, juste ou non, parce qu'ils ne veulent pas plier devant autrui ; ou qui, n'ayant pas vu d'abord et par leurs propres yeux toute la vérité, se refusent ensuite à l'accepter, quand on la leur montre, et se piètent en rebelles contre l'évidence.

Or il arrive que l'abattement et le désir de renoncer à la lutte morale s'introduisent dans des têtes obstinées ; et c'est lamentable. La volonté de ne pas se convertir s'y établit comme dans une forteresse presque inexpugnable; elle y commande avec la dure autorité d'une idée fixe et unique. L'opiniâtreté contre la raison n'est jamais belle ; dans le cas, elle est par surcroît désastreuse.

S'il importe de fortifier la volonté, il est aussi nécessaire de l'éclairer, de l'assouplir et de la rendre docile à la vérité. Ainsi, quelqu'un s'aperçoit-il, de lui-même ou sur des indications multipliées, qu'il est porté à l'entêtement, il a un moyen efficace de se corriger : qu'il se promette à lui-même de se faire docile comme un petit enfant ; qu'il obéisse sur-le-champ aux désirs licites d'autrui ; dans les conversations, qu'il se démette de son avis, les yeux fermés si c'est nécessaire, et qu'il aspire à voir ce que les autres voient. — A cet exercice-là, me direz-vous, il perdra vite tout caractère propre. Beau remède, en vérité, utile pour faire un benêt qui ne saura dire qu'*amen* ! — C'est une peur sans fondement. Qui est têtu par nature, le restera toujours assez pour maintenir son opinion, en choses importantes, quand elle sera bonne. La pratique de l'humilité atténuera seulement sa confiance excessive en son propre sens, assouplira la raideur de sa volonté et peut-être lui donnera, à la longue, quelque sentiment de la complexité du réel. Un esprit un peu élargi, une volonté un peu plus sociable : c'est un gain précieux et une grande chance de salut dans les moments dangereux. Là, comme partout ailleurs, il y a une juste perfection à discerner, entre les aveulis et les entêtés.

*
* *

Voilà bien des âmes différentes, et il y en a beaucoup d'autres encore. Toutes, dès qu'elles ont eu le malheur de céder à une tentation, doivent aller aussi promptement que possible se confesser. Cette promptitude leur est imposée par la prudence, par l'amour de Dieu et d'elles-mêmes. Elles n'ont pas de longs raisonnements à tenir : qu'elles chassent par une décision rapide le troupeau des motifs sincères ou des prétextes, qui les invitent à l'abstention ou au retard. S'il y a des excuses valables, leur confesseur en jugera ; si réellement leur faute n'est qu'une pécadille, il le dira. S'il y a lieu de raisonner sur leur faiblesse, elles le feront avec le prêtre ou après la confession, alors qu'une vie abondante, infusée dans leur âme, les gardera contre les découragements, comme un sang généreux qui circule dans le corps garde contre le froid. Pécheur, qui que tu sois, le pardon et la paix sont à ta portée ; étends la main et saisis-les.

CHAPITRE XIV

De la nécessité de s'instruire

I. — *Le pouvoir des idées.*

Libre à des dilettanti de ne voir dans les idées qu'une matière à jeux et à combinaisons agréables, à laquelle il est lourdaud d'attacher de l'importance. — Libre à des matérialistes de prétendre, non plus avec un sourire, mais dogmatiquement, que nos idées, expression nécessaire à un moment donné de notre état organique, n'exercent aucune influence effective sur notre conduite. — Libre à des pragmatistes outrés de mépriser, au nom de l'agnosticisme, les inutiles principes intellectuels.

Un homme sensé pense tout différemment, et se croit tenu de prendre plus au sérieux ce qu'il y a de plus sérieux ici-bas. Le très grand pouvoir des doctrines lui paraît une évidence indéniable. Chacun d'entre nous, sauf les hypocrites et les peureux, ne se conduit-il pas d'après ce

qu'il estime vrai ? L'immense Église catholique, si savante de l'aveu unanime dans le gouvernement des hommes, a toujours maintenu les principes au premier rang de ses préoccupations ; elle leur sacrifie les intérêts les plus considérables, et la suprême calamité, d'après elle, est la propagation de l'erreur. Selon la seule expérience humaine et indépendamment de la charge qu'elle a reçue d'enseigner l'Évangile, comme elle a raison ! Les historiens, qui s'occupent de rechercher les causes des événements, comme les observateurs curieux des vies privées, savent, à n'en pouvoir douter, que les causes directrices d'ordinaire les plus puissantes et, à la longue, toujours les plus fortes des sentiments, des décisions et de la conduite, ce sont les idées.

Qui ne le sent, au reste ? Croyants ou incrédules, nous luttons avec âpreté les uns contre les autres pour la prédominance de nos doctrines. On ne se donne point tant de peine pour des choses que l'on estime de peu d'importance. — En réalité, la nature humaine est ainsi faite qu'elle ne peut vouloir et agir qu'à la lumière des principes intellectuels. Nous en avons eu récemment une preuve nouvelle. Les pragmatistes, qui constituaient une fraction importante des modernistes, déclaraient la raison morte. On l'enterrait et les fossoyeurs étaient la volonté, le

sentiment, le cœur, travaillant dans la subconscience comme dans un brouillard épais. Jamais peut-être ne s'accomplit un aussi vaste et méthodique effort pour détrôner les principes, et remettre la conduite de la vie comme la solution de tous les problèmes philosophiques et religieux à des tendances aveugles, à ce cœur « qui a des raisons que la raison ne comprend pas ». Entreprise très anticatholique, c'est évident, si pures que fussent les intentions de presque tous ses auteurs, mais, il faut oser dire davantage, entreprise mortelle à l'humanité elle-même. On allait contre la constitution de notre nature, et deux choses le montrent.

Les certitudes les plus nettes et les plus fondamentales vacillaient, oui, les plus incontestables comme le principe de causalité et le principe de contradiction, si maltraités par les grands inspirateurs du modernisme, E. Kant, William James, Spencer, Stuart Mill, Bergson. Par là même, on ne savait plus comment diriger la vie. Nous nous enfoncions dans un marécage inconsistant, où la seule chose qui empêchât la nuit d'être complète, c'étaient quelques rayons partis du linceul de celle qu'on s'apprêtait à enfouir. Ceux qui essayaient de voir clair, sentant tout branler et fuir, avaient les affreuses impressions de désarroi que doivent produire les prodromes

de la folie. Était-ce un signe de santé et une preuve que les lois de l'ordre avaient été respectées ? Que d'autres récriminent contre Pie X ! Un jour, il sera reconnu par tous qu'il n'a pas seulement sauvé la foi par son acte sévère, mais encore défendu le bon sens.

Second signe que l'entreprise blessait la nature elle-même : comme un arbre qu'on plie de force et qui se redresse, la raison avec tout son appareil de principes, de raisonnements et de conclusions, reparaissait chez ses plus décidés ennemis, mais faussée, tordue, à moitié cassée. Sous peine de se taire, il fallait bien se servir d'elle : les anti-intellectualistes composent des systèmes; qu'ils rougissent d'en composer, s'en défendent, évitent la précision et versent dans le galimatias obscur, ils en composent toutefois ; et leurs sentiments ont chance d'être adoptés dans la mesure même où ils paraissent raisonnables. Ainsi la raison prenait ses ironiques revanches.

Certes, nous ne sommes pas de purs esprits ; nous sommes des êtres de sentiments ; nous sommes des êtres intéressés, des utilitaires, nous sommes des passionnés et, à l'occasion, des fous. Cependant, c'est là notre honneur et, selon le mot de Pascal, « toute notre dignité » : la vérité, ou ce que nous prenons pour elle, nous ravit. Nous l'admirons, elle nous entraîne à sa suite ; tôt

ou tard, nous sommes à genoux à ses pieds, prenant ses ordres et prêts à les exécuter avec amour.

En conséquence, la principale force pour le bien et contre le mal, ce sont des convictions solides et justes ; l'irrémédiable faiblesse, c'est le manque de principes ou leur inconsistance. Lorsque l'on rencontre un homme armé d'idées réfléchies et exactes, on reçoit l'impression d'une invincible puissance ; à l'inverse, un homme qui n'a pas approfondi les principes de la morale et de la conduite est nécessairement irrésolu et changeant ; par complexion, il peut être affirmatif, coupant, catégorique, mais presque fatalement ses attitudes seront provisoires. Il y a peu, hélas ! de décisions humaines qui ne soient sujettes à changer ; les moins précaires descendent des hauteurs de l'intelligence, et ce sont celles-là, seules, qu'aucune force adverse ne casse ni ne courbe. Il est d'expérience, au contraire, qu'inspirées par le sentiment ou l'intérêt, elles subissent de faciles et déconcertantes volte-face. « Travaillons donc à bien penser, dit Bossuet, c'est le principe de bien vivre. » Bien vivre, c'est-à-dire avec une ferme et constante vertu.

II. — *Brève analyse de la conviction religieuse.*

Parmi toutes les convictions, aucune n'égale en importance la conviction religieuse. De quoi donc

est-elle composée, lorsqu'elle est complète? De trois éléments au moins. Le principal ce sont les idées elles-mêmes sur Dieu, sur l'âme, sur l'Église, sur son autorité et ses principales prescriptions. La doctrine est le noyau solide et résistant, sans lequel la foi serait inconsistante et illusoire. Des paroles, des gestes, des effusions sentimentales, tout cela est excellent pour manifester la croyance, mais seul ou prédominant, ce n'est que simulacre vide, et charlatanisme conscient ou inconscient. Si la foi sans les œuvres est une foi morte, les œuvres sans la foi sont un cadavre sans vie.

Le second élément est l'amour. La volonté s'attache à la vérité connue et l'aime; quand il s'agit des dogmes religieux, cet amour est librement consenti, et c'est lui qui commande l'adhésion de l'intelligence. Les dogmes, en effet, quoique entourés de preuves certaines comme le soleil caché derrière un nuage s'entoure de rayons qui révèlent sa présence, sont en eux-mêmes obscurs et impénétrables; et de plus, ils comportent des règles pratiques dont plusieurs sont dures et propres à rendre hésitante la volonté. Mais celui qui aime s'embarrasse-t-il des difficultés et des peines? L'amour rend notre foi méritoire, comme la connaissance des vérités et des preuves la rend raisonnable.

Le troisième élément est une certaine émotion, provoquée dans la sensibilité ; elle naît de la beauté de la religion, de la bonté du Dieu qui nous aime, des sacrifices que l'on a consentis pour lui demeurer fidèle. Les cérémonies religieuses, par leur charme et leur plénitude de sens, l'accroissent et l'entretiennent. Dieu ne dédaigne pas de la verser lui-même dans les cœurs, à certains moments, pour mélanger dans un composé unique la tristesse et l'exultation ; elle s'approfondit et se fortifie sans fin, à mesure que l'on pénètre davantage les mystères de la foi, que l'on entre dans une familiarité plus habituelle avec Jésus-Christ, que l'on combat pour lui en soi et autour de soi. Cette émotion est parfois latente, mais dans une âme religieuse il est rare qu'elle soit longtemps sans jaillir.

La foi religieuse nous prend tout entiers : esprit, volonté, cœur, et aucun autre objet n'est capable de nous imprimer une si intégrale vibration. Car elle n'est pas seulement une doctrine qui occupe une place dans notre esprit, comme une toile déposée dans une galerie de musée ; elle n'est pas seulement un amour volontaire et sec ; mais des hauteurs divines, elle s'écoule dans notre esprit, dans notre volonté et, comme un sang chaud, jusque dans notre sensibilité, transparaissant même dans nos yeux et dans notre ton

de voix. Le foyer intérieur transperce la chair de ses rayons. Le curé d'Ars présentait le masque de Voltaire, et saint Vincent de Paul les traits d'un faune, mais chez l'un et l'autre l'âme sublime transfigurait le visage.

Des hauteurs divines, avons-nous dit, la foi descend vers nous. Oui, vu qu'elle est dépendante de Dieu par deux liens dont le premier est la révélation, faite par Dieu lui-même et ses envoyés, le second la grâce ou le secours surnaturel, que Dieu accorde par bonté et sans lequel personne n'acquiert la foi catholique. Les trois éléments intellectuel, volontaire et sensible ne constituent que la partie observable de la foi ; au-dessous d'eux, comme les profondes racines cachées sous terre, travaille la grâce invisible, soustraite à toute expérience directe, mais réelle et féconde.

La foi, avec toute la suite des vertus qu'entraîne son développement normal, crée en nous la plus haute et la plus pleine des formes de la vie, et n'aurait-elle pas en sa faveur les preuves les plus sérieuses, elle mériterait, comme source de perfection morale, d'être recherchée.

III. — *Les obstacles.*

Les obstacles à l'existence ou à la perfection

de la foi sont nombreux. Omettons ceux qu'enfantent les passions basses, les intérêts mal compris, l'orgueil qui refuse de s'incliner devant les mystères. Deux causes sévissent, semble-t-il, plus dangereusement à notre époque.

Il y a, en premier lieu, *l'ignorance*. Pour avoir la foi catholique, il est nécessaire de connaître les vérités catholiques, et, cela est assez manifeste, on ne les connaîtra point sans les étudier. Aux chrétiens qui vivent du travail manuel, artisans ou paysans, le catéchisme et une instruction chaque dimanche suffisent à la rigueur; leur vie intellectuelle est restreinte, leur esprit peu exigeant et presque toujours sa capacité vite comblée. Mais ceux qui ont reçu une plus complète culture et qui mènent une vie où les idées occupent une assez grande place, doivent étudier personnellement et de plus près leur religion. Sans doute, un officier, un médecin ou un avocat n'est pas tenu de se transformer en théologien, encore que son esprit n'y perdrait ni en profondeur ni en sûreté. Le temps lui manque et de même l'initiation préalable à la technique de la théologie, mais par des lectures, par des réflexions, et si la chose est possible, par l'audition de conférences ou par des conversations avec des prêtres, il est souhaitable qu'il pénètre

le plus avant possible dans l'intelligence du *Credo* et de l'apologétique.

Avez-vous remarqué, mon cher lecteur, ce travers de tant d'esprits qui, sans études spéciales, tranchent en politique, en sociologie et en religion ? Par une rencontre singulière, ces trois sciences sont les plus compliquées de toutes et celles où personne ne s'avoue incompétent. Auguste Comte, quand il classa les sciences d'après leur simplicité décroissante, situa la sociologie à la queue de toutes les autres comme la plus enchevêtrée et la plus malaisément abordable ; et si le préjugé agnostique ne lui avait pas fait écarter la religion, il l'eût placée, en vertu de son principe de classification, à la suite de la sociologie comme plus complexe encore, car à tout ce qui constitue l'homme individuel et social, la religion ajoute ce qui le met en relation avec Dieu et le fait citoyen d'une société surnaturelle beaucoup plus riche, plus vaste et plus durable que la société de la terre.

Ces sciences difficiles, comme on a l'air de les trouver faciles ! A voir comment on les traite, il suffit, semblerait-il, d'être homme et de savoir prononcer ou écrire quelques phrases pour s'y révéler maître intrépide et infaillible. — Je vois bien pourquoi. La plupart des gens reconnaissent sans honte et sans vif regret qu'ils

ignorent la chimie et qu'ils ont négligé leurs relations avec l'algèbre, mais en politique, en sociologie, et en religion, de quoi s'agit-il? Avant tout, de nous-mêmes, de l'aménagement de notre vie actuelle et de la préparation de notre vie future. Ce sont des sciences humaines, entendez, ayant pour objet l'homme. D'où un premier effet : elles nous intéressent tous ; dès que l'esprit commence à remuer quelque chose, ce sont des morceaux de ces sciences-là qu'il remue. Second effet : une partie notable de ces sciences est faite d'observations courantes sur les idées, les passions, les rapports des hommes. Ceux qui ont des yeux et des oreilles, et c'est tout le monde, s'imaginent vite qu'ils ont vu, entendu et qu'ils savent tout ce que l'on peut dire là-dessus. A ce double titre, la sociologie, la politique et la religion paraissent la propriété de tous ; on ne conçoit pas aisément que la division du travail y soit aussi nécessaire qu'ailleurs, qu'on peut n'y rien entendre, et qu'enfin avant d'y décider en maître il serait excellent de les apprendre.

En religion, le résultat de ce préjugé, ou pour mieux dire de cette présomption très répandue, est que la foi d'un grand nombre, faute d'aliments nourriciers, reste rabougrie, ou qu'elle se dessèche et meurt vite, comme une fougère

débile sur de la rocaille. Il n'est, en effet, que trop habituel à notre esprit de mépriser ce qu'il ignore. On rencontre des gens, par ailleurs avertis et non dénués de prudence, qui classent sans sourciller au rang des choses absurdes, vides, risibles, des choses sensées et bienfaisantes. D'où vient cet exclusivisme si sûr de soi ? Est-ce que ces juges décidés ont étudié à fond ce qu'ils jugent, ou même y ont-ils réfléchi un peu? Tout au contraire. Ils décident si hardiment parce qu'ils ne savent pas. Leur défaut est l'incapacité de douter à propos. En cherche-t-on la cause ? On la trouve dans un amour-propre si naturel qu'il est inconscient. Comment ! une chose vaudrait la peine d'être sue et ils l'ignoreraient ! Cela n'est pas. Et très tranquillement l'on se prend soi-même avec ses étroitesses et ses limites si prochaines, pour mesure du raisonnable, de l'important, de l'utile. Ce subjectivisme-là n'est érigé en théorie que fort rarement, mais il a bien sa revanche : l'immense majorité des hommes le pratique. C'est une affaire que de décider s'il hante davantage chez les têtes de vingt ans ou chez les têtes chenues. Celles-là ne sont encore qu'entr'ouvertes, et celles-ci ont traversé la vie sans s'ouvrir ou, comme il arrive, en s'étrécissant. Vous voulez des exemples ? Ouvrez les yeux et les oreilles ; huit jours ne

seront pas écoulés que votre récolte ne soit abondante.

Ici, il paraît suffisant d'indiquer quelques cas très fameux de jugements hâtifs, portés sur la religion par des esprits aussi catégoriques que mal renseignés. Que savait Théodore Jouffroy quand, à l'âge de vingt ans, il rejeta le christianisme ? « Il n'était pas encore philosophe. Il n'avait rien étudié. Il n'avait aucune idée, aucun soupçon de la méthode. Sa raison n'était pas exercée... Il nous dit bien qu'il a examiné les objections et les réponses..., mais de cet examen dont il ne parle qu'en une ligne, aucune trace ne demeure nulle part dans ses écrits ni dans sa vie. Quels livres a-t-il lus ? Quelles études a-t-il entreprises[1] ? » — Que savait Hippolyte Taine, quand à seize ans il s'éloigna de la foi religieuse ? Lui-même avoue qu'il obéit à « l'orgueil et à l'amour de la liberté », et quand, peu de mois après, il chassa de son esprit le spiritualisme philosophique, il « n'avait lu encore aucun philosophe ». Quelle précipitation en chose si importante ! Il se promet bien à lui-même de continuer ses recherches, « de ne s'arrêter jamais, croyant tout savoir, d'examiner toujours de nouveau ses principes ». Mais jamais, par la

1. Cf. *Théodore Jouffroy*, par Ollé-Laprune, page 14.

suite, il n'appela en révision le sommaire jugement par lequel il avait condamné et le spiritualisme et la religion révélée, ou s'il le fit, aucune trace n'en subsiste[1].

Cet esprit hautain et si vigoureux trouva le temps d'écrire d'innombrables articles, de compulser, dans la seconde moitié de sa vie, d'immenses dossiers et toujours de forger ses solides et éclatantes métaphores, mais pour étudier « l'unique nécessaire », il ne se réserva jamais de loisir !

On risque d'être indiscret à fouiller les consciences et, si tentante que soit la chose, il vaut mieux s'abstenir. Sans désigner personne, nous croyons pouvoir affirmer que le cas de Taine et de Jouffroy est le cas d'un très grand nombre d'incrédules. On juge la foi et on la condamne avant de la connaître. On aperçoit quelque vérité ou quelque apparence de vérité qui semble contraire à la doctrine catholique et, disons le mot, étourdiment, on prend cette faible lueur pour la clarté du jour total qui se compose d'une infinité de rayons.

1. Cf. *Taine, sa vie et sa correspondance*, tome Ier, pages 20-26.

Le fragment intitulé : *De la destinée humaine*, est une sorte de confession. Malheureusement, sans doute pour se conformer au testament de Taine, on y a pratiqué deux suppressions.

Le remède à ces doutes naissants est un examen précis, fait avec sincérité, à l'aide de livres sérieux ou de spécialistes, et accompagné de la prière. Savez-vous ce qui décida de la foi religieuse de Mgr Gay, le profond théologien mystique, le très dense et très original écrivain? Il venait d'achever de brillantes études à Saint-Louis. Pris de doutes sur Dieu, ayant cessé de faire ses Pâques, il s'ouvrit cependant à M. Dumarsais, l'aumônier du lycée, qui osa lui conseiller la lecture de la *Somme* de saint Thomas. Charles Gay lut et résuma la *première partie*. Et l'abbé, en observateur expérimenté des âmes, ne s'arrêtant pas à la présente invraisemblance de sa prédiction, lui dit : « Un jour vous serez des nôtres[1]. »

Etudions donc. Hélas! je ne le sais que trop. Plusieurs parmi nous vantent « la foi du charbonnier » et de telle sorte que la conclusion logique impliquée dans leurs paroles, c'est qu'il est inutile d'étudier de près la religion. Voilà un conseil bien imprudent.

La foi du charbonnier est bonne chez les charbonniers, bien que de nos jours, les plus humbles artisans eux-mêmes, pour rester bons

1. Cf. Abbé Perdreau, *Souvenirs d'un prêtre* (1820-1906), p. 195.

chrétiens, aient besoin d'être plus instruits que jadis. Et, chez tous, l'ardeur de la foi, la docilité, l'horreur de l'ergotage sont des qualités souhaitables. C'est là le sens juste et vénérable de cette parole. Quant à l'ignorance et à l'incuriosité, si elles protègent parfois, c'est accidentel ; en elles-mêmes elles sont des faiblesses et des dangers.

« La foi du charbonnier » est une formule expressive comme celle de l'Évangile : « Devenez semblables à des petits enfants », mais il faut savoir l'entendre, et ne pas lui donner un sens absurde. On ne croit pas que Notre-Seigneur ait voulu nous recommander l'étourderie, la mobilité capricieuse, les menteries, les gourmandises ni les petites cruautés égoïstes des moutards, mais sans doute leur pureté et leur candeur. De même un homme prudent distingue et choisit dans la foi tant prônée du charbonnier. Un saint Thomas d'Aquin ou l'humble franciscain saint Bonaventure eurent, semble-t-il, une foi aussi méritoire que la pauvre vieille femme qui jeta son avoir dans le tronc, sous les yeux de Jésus[1], et, par surcroît, n'étaient-ils pas plus aptes à faire rayonner la vérité dans le monde et plus à même, pour leur propre compte, de progresser

1. Marc, XII, 41. — Luc, XXI.

dans la sainteté, si celle-ci consiste justement à vivre la vérité révélée ? Certes l'amour est meilleur que la science, mais la science droite et sûre est la nourrice et la protectrice de l'amour. Il faut savoir pour aimer ; puis, en aimant, on saura mieux, et sachant mieux, on aimera davantage. — Enfin, pourquoi Dieu a-t-il révélé la doctrine catholique et pourquoi l'a-t-il entourée de preuves, si ce n'est pour que nous la connaissions et que nous la sachions vraie ?

Ainsi, bien comprise, cette formule : la foi du charbonnier, est édifiante. Mal entendue ou appliquée à tort, elle est l'affirmation d'un fidéisme insoutenable, le pavillon décent de la paresse, ou un paradoxe pieux, excessif et inconsidéré. Il faut appuyer sur ce mot : inconsidéré, car il arrive que des croyants paraissent justifier l'accusation de nos adversaires, toujours très prompts à nous taxer d'animosité contre l'étude et à nous soupçonner de couvrir, par l'ignorance, l'inanité de nos raisons.

J'entends quelqu'un objecter : « *Il vaut mieux sentir la contrition que de savoir la définir*[1] ». Sans doute, mais il est encore mieux et de savoir la définir et de la sentir.

« Une vieille femme est en état d'aimer Dieu

1. Cf. *De Imitatione Christi*, liv. I, chap. I.

beaucoup mieux qu'un maître en théologie », disait saint Bonaventure à frère Égide[1]. — Pas nécessairement, et, en tout cas, à moins de miracle, il n'y aurait pas longtemps de vieilles femmes croyantes, si, par impossible, les maîtres de théologie disparaissaient de la terre. Que chez tous les croyants règne l'unique foi du charbonnier, et bientôt il n'y aura plus de charbonnier ayant la foi.

La science rend orgueilleux. — Parfois, en effet, quand elle tombe dans une âme de qualité inférieure ; mais l'ignorance produit encore plus sûrement la suffisance et l'entêtement indocile, sans compter qu'elle expose aux pires séductions. Quel abus n'a-t-on pas fait de ces deux petits mots de saint Paul : « *scientia inflat*[2] », comme s'il ne parlait pas uniquement de la science séparée de la charité, comme si le Christ, la Vierge Marie, les apôtres, y compris saint Paul lui-même, et tant de docteurs n'avaient pas uni la plus sublime science à l'humilité !

Enfin, direz-vous, je suis un laïque ; membre de l'Église enseignée, ce n'est pas mon affaire d'étudier la religion ! — Vous ériger en docteur dans l'Église, non, sans doute, ce n'est pas votre

1. Cf. *S. François*, par J. Joergensen, liv. III, chap. II.
2. Cor., XIII, 4.

affaire. Mais apprendre la doctrine que le Christ est venu apporter aux âmes, vous mettre en état de la mieux pratiquer, de la défendre dans votre cœur contre l'ambiance corrosive et, à l'occasion, autour de vous par une parole juste, enfin, autant que vous le pourrez, de la répandre, oserez-vous dire que ce n'est pas votre affaire ?

Un médecin, un avocat, un propriétaire influent, d'un mot, tous ceux qui se mêlent à une société où l'on agite quelques idées, ont le devoir d'apprendre leur religion, ses dogmes et ses preuves. Dépourvus de science religieuse, ils seront sans défense contre les erreurs partout répandues. Leur foi leur fera à eux-mêmes et fera aux autres l'effet d'une chose petite et ridicule, indéfendable en raison, que l'on conserve par sentiment, par tradition, par opposition.

Enfin, non seulement leur progrès moral sera entravé, mais la plus solide force contre le mal, en cas de tentations séduisantes, leur manquera. A quoi fera-t-on appel contre le cœur ou les sens révoltés, si la raison est vide de certitudes spiritualistes et religieuses ? A l'intérêt ? Mais il est une fragile barrière et il peut se trouver, d'ailleurs, qu'il y ait intérêt à consentir au mal. — Aux bienséances et aux conventions sociales ? La passion s'en met parfois peu en peine ou s'assouvit sans les violer ouvertement, et qui ne le

sait? le monde a de grandes indulgences. — Au sens moral irraisonné et à quelque espèce d'impératif catégorique? Si Dieu, législateur, témoin et juge de tous nos actes n'est pas derrière le commandement, celui-ci apparaîtra vite pour ce qu'il serait dans cette hypothèse : une duperie.

Qu'on retourne le problème, on ne trouvera jamais qu'une solution acceptable, et c'est celle-ci : du moment que l'homme est libre, aucune morale n'est efficace à coup sûr et infailliblement ; une, toutefois, donne le maximum de force pour le bien et de résistance au mal : c'est la morale chrétienne, fortifiée et entourée, comme un donjon par ses remparts, de la métaphysique spiritualiste et des dogmes révélés.

*
* *

Avec l'ignorance qui empêche la foi de naître ou qui l'étouffe, conspire une autre cause encore plus redoutable : *c'est l'erreur.*

Il est plus facile, d'ordinaire, de persuader un esprit jusqu'alors vide que de pénétrer dans une tête où les préjugés forment un épais fourré. Ici il faut défricher d'abord, et là on semait tout de suite.

Plusieurs esprits sont curieux des choses religieuses et nourrissent le louable souci de s'en ins-

truire. Mais, par ignorance ou par un attrait malsain, ils s'adressent aux plus étranges docteurs. Oui, si incroyable que cela paraisse, il y a des catholiques ou des demi-catholiques qui vont chercher la science de leur religion dans Harnack, Guignebert, William James, Salomon Reinach, ou autres écrivains moins connus et tout aussi dangereux. Ces auteurs et leurs frères fourmillent d'erreurs, de méprises, parfois de secrètes perfidies. Comment pourrait-on apprendre à leur école ce qu'eux-mêmes ont mal compris ou dénaturé ?

Il est nécessaire de proscrire les mauvais livres ; il est meilleur d'indiquer les bons et c'est pourquoi je mettrai ici quelques conseils sur la « librairie », comme disait Montaigne, d'un jeune catholique de maintenant.

D'abord, dirais-je à ce jeune homme s'il était devant moi, je pose ce principe : il est à propos que vous vous composiez une bibliothèque. Considérable ou petite, selon vos ressources et votre appétit, ayez-en une. Et pourquoi ? Parce qu'elle vous invitera à lire et à penser. Y a-t-il un homme si absorbé qu'il n'ait, de temps à autre, quelques heures de loisir ? Pendant ces heures-là, que que vous saurez d'ailleurs multiplier dans la mesure où vos devoirs d'état le permettront, vos livres seront votre société toute trouvée et bien-

faisante. La précieuse sauvegarde contre l'insignifiance, la frivolité et l'oisiveté ! Ils empêcheront que votre esprit ne se vide ou ne reste en jachère perpétuelle ; et grâce à eux, vous vous enrichirez peu à peu d'idées.

Autant que possible, ayez des livres à vous. Avec les livres empruntés on ne noue que des liaisons éphémères comme avec des voyageurs qui passent. Mais les livres qui nous appartiennent, deviennent vite des amis solides, utiles et « nécessaires », comme disaient les Anciens. Nous pouvons les lire lentement, avec recueillement, et les relire. Quand nous avons besoin d'eux, sans peine, à tel endroit connu, nous retrouvons la pensée ou le mot cherchés. Pour soutenir notre attention et soulager notre mémoire, nous les griffons sans scrupules de soulignements, de critiques, d'additions ; alors, notre livre se métamorphose en interlocuteur ; nous rions avec lui, nous opinons sur ce qu'il avance, nous résistons, nous nous fâchons : la lecture se change en un vif entretien et parfois en un petit drame. Pour les hommes irritables, le livre est même l'interlocuteur idéal, car il a soigné sa conversation, il nous fait l'honneur assez rare de savoir ce qu'il veut dire et de ne pas nous entretenir de n'importe quelle sottise ; il est discret et sans turbulence ; très docile, il ne riposte pas, plie

avec promptitude et, s'il est repoussé, ne se fâche point. Quel visiteur porta jamais sur lui un tel amas de qualités ?

Ayez donc, mon ami, sur vos étagères des livres qui vous appartiennent, des livres fréquentés et que d'eux à vous s'établisse un commerce, vous les feuilletant et vous versant sur leurs marges ou dans leurs interlignes, eux versant à grande pluie, de la vérité, de la beauté et de la bonté dans votre esprit.

Je ne vous tracerai point le plan d'une bibliothèque parfaite, mais, tout bonnement, celui d'un minimum essentiel ou très désirable. Si vous m'en croyez, votre bibliothèque aura trois compartiments ou trois travées. Dans l'une habiteront les livres qui dérident et rassérènent, j'entends les œuvres d'art pur, comme les tragédies de Racine et les romans de Bazin. Il n'est pas nécessaire d'en rassembler beaucoup, et évidemment, puisque c'est le coin du plaisir, que chacun suive dans le choix ses préférences honnêtes ; toutefois, pour prévenir le recroquevillement de l'esprit, il est bon de réunir des auteurs variés, de plusieurs temps et de plusieurs pays. Leur seul groupement constitue une excellente leçon de psychologie. La diversité aère notre tête. Elle nous oblige à tenir éloignées les bornes de notre horizon et nous empêche de croire

que le petit monde, où avec les années chacun de nous s'enracine, enferme tout l'univers.

La seconde travée sera l'habitacle des livres professionnels : traités de médecine, mposants volume de droit, ou livres d'agriculture. N'insistons pas sur le devoir pour chacun de se munir des livres nécessaires à sa profession et surtout de ne pas perdre le contact avec eux. Bien plus, si quelqu'un est soucieux d'améliorer la condition de ses semblables et de faire avancer le progrès d'un pas, il acquerra les œuvres marquantes et nouvelles, afférentes à sa spécialité. Les purs livresques sont des incomplets, parfois jusqu'à en être risibles ; mais Dieu nous préserve du fléau des empiriques !

La troisième travée sera la cité des livres religieux. Qu'elle soit donc la plus belle et la mieux située, à cause de la dignité principale de ses habitants ! Il y a tant de candidats : lesquels y introduirons-nous ? Je réponds volontiers : très peu, mais tous excellents.

A la place d'honneur il convient de mettre le Nouveau Testament, ensuite les Actes des Papes au XIXe et au XXe siècle, par exemple dans les trop modestes mais commodes éditions de la *Bonne Presse*. Cette recommandation vous étonne ? Raisonnons une minute. Le Pape est le vicaire de Jésus-Christ, le chef infaillible de

notre religion, chargé de nous instruire et de nous diriger, et vous trouvez naturel que l'on ne se préoccupe pas de connaître l'expression authentique de sa pensée? Ayez donc à la portée de votre main les lettres des Papes et lisez-les; vous y trouverez beaucoup de lumière et la meilleure garantie contre les faux pas.

Continuons. Si vous le pouvez, pourquoi n'auriez-vous pas un *Bossuet*, un *Bourdaloue*, un *Massillon*? La beauté du langage, comme vous le savez bien, égale chez eux la profondeur et la justesse de la doctrine. — Je passe aux contemporains. Parmi tant de bons auteurs, votre choix me paraîtrait heureux, s'il allait aux ouvrages du Père MONSABRÉ, à ceux de MGR D'HULST, de L'ABBÉ DE BROGLIE, DE FOUARD et à quelques autres que je vais marquer avec plus de précision parce qu'ils sont moins connus : je veux dire, *Les miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par FILLION, *La résurrection de Jésus-Christ* par MANGENOT, *La transcendance du Christ,* par L. PICARD. Ce titre ne doit pas effrayer; ce qu'il recouvre est intelligible, et c'est une merveilleuse synthèse des enseignements évangéliques, à la fois juste et actuelle. On retrouvera des qualités analogues dans *Chrétien et Agnostique* du même auteur.

Vos aînés ont été ravis par *Le christianisme et*

les temps présents, de Mgr Bougaud, ouvrage considérable, un peu ancien mais toujours agréable et d'une lecture facile. M. l'abbé Frémond, publie une œuvre du même genre, mais plus étendue sous ce titre : *Les Principes ou Essai sur le problème des destinées humaines*. Ceux qui n'ont pas la patience de lire les trop gros livres, trouveront un exposé bref et cependant très clair, apologétique en même temps que doctrinal, dans *La Foi catholique* de M. Lesêtre[1]. — Avez-vous été inquiété par les erreurs de Loisy, vous avez de solides réponses dans Lepin : *Jésus Messie et Fils de Dieu*, et *L'origine du quatrième Évangile*. — Si vous désirez toucher du doigt une manifestation contemporaine du surnaturel, lisez L'*Histoire critique des événements de Lourdes*, par Bertrin. — Sur les points d'histoire qui donnent lieu à de perpétuels conflits entre les catholiques et leurs adversaires, il y a *Histoire Partiale et Histoire Vraie*, de M. J. Guiraud. C'est un livre de circonstance, mais d'une utilité durable. — Enfin, le *Dictionnaire apologétique de la foi catholique* présente, sous une forme assez courte et avec une

1. La justesse des critiques adressées à quelques détails de ces livres, n'empêche pas qu'ils soient très propres à faire du bien et qu'on soit embarrassé pour leur trouver, dans le même genre et pour le même public, des équivalents au-dessus de tout reproche. La critique est aisée et l'art difficile.

grande richesse de références, des exposés exacts des questions religieuses les plus vivantes.

Il s'est développé depuis un demi-siècle, sous l'influence combinée de l'Église et des nécessités, une doctrine sociale catholique, très importante et qui est l'une de nos meilleures raisons de ne pas désespérer de l'avenir. Un chrétien intelligent se doit à lui-même de la connaître et, dans la mesure de ses forces, d'y apporter sa collaboration. L'expression la plus sûre, en même temps que la plus accessible, de cette doctrine se trouve dans plusieurs documents pontificaux, en particulier dans l'encyclique sur *la Condition des ouvriers* dont l'ignorance, de la part d'un jeune catholique destiné à une supériorité quelconque, serait impardonnable. Puis, il y a les livres de M. DE MUN, les merveilleux et très riches comptes rendus des *Semaines sociales*, enfin j'ajoute : *le Cours d'Économie sociale* de Ch. ANTOINE.

Si vous voulez m'écouter encore, à toutes ces indications je joins un dernier conseil : recevez *une Revue*, non point trop technique ni trop longue, mais sérieuse et préoccupée à la fois de l'orthodoxie et du bien des âmes actuelles. Quelques demi-heures suffisent pour lire une revue, et les numéros survenant les uns après les autres, à la longue, sans presque nous en aper-

cevoir, nous apprenons par eux un grand nombre de choses. S'ils ont été lus et classés, ils constituent vite un répertoire connu où l'on recourt sans peine et par là même très précieux. Celles qui vous conviennent le mieux, c'est, semble-t-il, *La Revue pratique d'Apologétique*, ou, si elle vous paraît un peu difficile, la modeste et très bonne : *Revue de la Jeunesse*.

Ce que je viens de proposer n'est pas une bibliothèque de théologien ni de savant ; c'est *la bibliothèque décente d'un chrétien cultivé de notre temps*. Si vous la jugiez trop élevée, je vous en prie, ne m'accusez pas d'avoir nourri pour vous de trop hautes ambitions ; élevez-vous courageusement vous-mêmes. Y faut-il un effort, il est beau de le faire, pour l'honneur de votre foi chrétienne, pour la valeur de votre vie et pour devenir, dans votre milieu, une fontaine abondante et publique qui répand autour d'elle ses eaux salubres à profusion.

IV. — *Conclusion*

Ainsi pourvu et nourri, vous aurez une règle sûre pour juger, un idéal pour grandir. Vous serez capable d' « *adorer en esprit et en vérité* ». L'action de la Providence qui s'exerce sans interruption sur le monde et sur chaque cœur, sur-

tout par l'intermédiaire de la sainte Église catholique, vous deviendra présente et presque visible. Votre devoir privé et social de chrétien brillera devant vous, séduisant, irrésistible. Vous vivrez et presque à votre insu vous ferez vivre.

Sans doute, puisque vous resterez un homme dans la condition de l'épreuve, vous serez encore en butte aux tentations, mais à la manière dont un homme très sain l'est aux microbes de la tuberculose. Sa vigueur l'immunise ; il tue ces ennemis subtils par la chaleur de sa propre vitalité.

Envisageons, cependant, la pire des hypothèses. La tempête, par surprise ou par une demi-connivence de votre part, eût-elle grandi au point de bouleverser votre nature, de jeter bas vos résolutions, le péché vous eût-il précipité et retenu dans la boue, un espoir cependant subsiste, puisque en perdant vos sens et votre cœur, vous n'aurez pas perdu aussi votre tête. Les solides vérités qui l'habitent, la défendront contre la déraison. Malgré vous, elles se dresseront avec force devant votre conscience et continueront de lui imposer des jugements exacts. Au moins, au-dedans de vous-même, vous nommerez bien ce qui est bien, et mal ce qui est mal.

Aussi serez-vous dans la providentielle im-

possibilité de goûter un repos paisible dans le désordre; l'attrait de Dieu vous déchirera. Ayant fait le salutaire effort d'apprendre votre religion, vous en serez récompensé : la renier tout à fait, ou cesser complètement de l'aimer vous sera presque impossible, et, si Dieu permet que votre vie se prolonge, la vérité patiente et indomptable vous ressaisira tout entier. *Veritas liberabit vos* [1], a déclaré Notre-Seigneur, et cette parole ne paraît pas claire au premier regard, mais, c'est parce qu'elle est concise et profonde. La liberté, en effet, nous est donnée pour que nous nous associions aux desseins de Dieu, en nous et hors de nous; elle se corrompt dès qu'elle cesse d'être une acceptation aimante et active de la morale, c'est-à-dire, des conséquences pratiques de la vérité ; alors, sous une apparence illusoire d'indépendance, nous sommes esclaves des passions mauvaises, qui sont des maîtres très impitoyables. Obéissons-nous, au contraire, à la vérité, aussitôt notre esclavage s'allège. Notre nature d'homme et de chrétien, c'est-à-dire ce qui nous constitue nous-même, se redresse ; nos meilleurs et nos plus profonds désirs cessent enfin d'être opprimés au profit des plus funestes. Si être libre, c'est vivre en anar-

1. Joan. VIII, 32. « *La vérité vous délivrera* ».

chistes, la merci de ses caprices, il est vrai, nous ne sommes pas libres ; mais si plutôt c'est se gouverner soi-même d'après son idéal distinctif, alors nous le sommes, puisque, sous le joug suave de la vérité, nous vivons suivant l'idéal humain et chrétien.

En conséquence de tout ce qui vient d'être dit, voici un dernier conseil : Mon cher ami, si vous n'avez pas encore entrepris l'étude de votre religion, entreprenez-la tout de suite ; et si vous l'avez commencée, continuez-la toute votre vie. Cela est possible partout, plus facile dans un milieu chrétien, mais réalisable malgré le plus incrédule entourage. Comme certains arbres poussent dans une plaine balayée par les vents, certains esprits, grâce à leur vigueur propre et surtout grâce à Dieu qui proportionne les secours au besoin, grandissent et s'assolident au milieu des causes désagrégeantes. Certes, ces heureuses exceptions ne nous donnent pas le droit de nous hasarder nous-mêmes et spontanément, mais elles réconfortent ceux qui se trouvent exposés par un concours de circonstances qu'ils ne peuvent modifier ; elles indiquent ce qu'ils peuvent et doivent faire. Montalembert en fournit un mémorable exemple. Placé dans un milieu impie et infâme, il se construisit, néanmoins, ce monument de certi-

tudes et d'ardeurs religieuses qui força l'admiration des incrédules eux-mêmes. C'est au milieu des adversaises de sa foi qu'il y travailla, comme jadis les Juifs, quand, au milieu des gens de Samarie, ils réédifièrent Jérusalem, tenant l'épée d'une main et la truelle de l'autre [1].

Est-ce à juste titre que ce cas est qualifié d'exceptionnel ? Oui, pour le passé ; aujourd'hui, il n'est pas infréquent. Les adversaires de notre foi se sont tellement multipliés et, si l'on excepte les abris que protègent de très hautes et très épaisses murailles, la ruée des objections est tellement inévitable que chacun doit se tenir prêt à imiter la conduite de Montalembert. Un catholique instruit, qui ne rencontre pas d'incrédules, voire des incrédules militants ou qui, à tout le moins, n'entend résonner à ses oreilles aucune attaque contre la religion, est à peu près une chimère ; parmi les jeunes gens, plus curieux, plus voyageurs, habitant les villes pendant quelques années, s'en trouve-t-il dix en France?

Que chacun étudie donc pour conserver la foi et, à l'occasion, sans omettre la politesse qu'inspire la charité, pour la justifier avec

1. Cf. le récit de cette courageuse jeunesse au collège Sainte-Barbe dans *Montalembert*, par le P. Lecanuet, tome Ier, chap. II.

vigueur. *Parati semper ad satisfactionem omni poscenti vos rationem de ea quæ in vobis est spe*[1]. Voilà le meilleur viatique pour une heureuse traversée de la vie.

1. Cf. I Petr., III, 15 : « Soyez toujours prêts à répondre pertinemment à quiconque vous interroge sur les motifs de votre espérance.

DERNIÈRE CAUSERIE

Trois motifs, pour un jeune français catholique actuel, de rechercher sa perfection morale.

Mes chers amis, qui avez bien voulu me suivre jusqu'ici, j'ai surtout visé à vous éclairer. Le courage qui se fonde sur des illusions est éphémère, car le choc des faits pulvérise les illusions. L'homme véritablement fort regarde la vie en face, il accepte bravement les conditions et les fécondes duretés du devoir ; la connaissance exacte du réel lui rend impossibles les enthousiasmes inconsidérés et lui évite les surprises. Hors de cette attitude ferme et réfléchie, point de salut.

La plupart des hommes, en effet, luttent contre les difficultés matérielles pour gagner leur pain et se tailler une place au soleil dans la foule pressée des compétiteurs ; un petit nombre, toutefois, pourvus de fortune et dépourvus d'ambition, échappent à la commune loi de la lutte

pour la vie corporelle. Mais, dans la vie morale, personne, si ce n'est ceux qui meurent avant d'avoir vécu : *de utero translati ad tumulum*, personne n'est soustrait à la nécessité de combattre ; l'âpreté de la lutte a des degrés ; pour aucun, elle n'est nulle. L'invisible et très active tentation travaille partout dans le silence des cœurs, et par ses différents résultats classe les hommes ; elle est la grande trieuse qui va sommant chacun de choisir et qui opère le départ entre les habitants de la cité où l'on aime Dieu jusqu'à se mépriser soi-même, et les habitants de la cité où l'on s'aime soi-même jusqu'à mépriser Dieu. Impossible à qui que ce soit d'éluder le tragique dilemme de la vie morale ; au dedans de soi, il faut rendre réponse à la question : De quel côté serai-je ou, pour parler plus juste, de quel côté me mettrai-je ?

*
* *

D'impérieux motifs vous pressent de vous ranger virilement et à jamais du côté de l'idéal chrétien. — C'est d'abord votre intérêt, jeunes inconnus. Comme tant d'autres, vous voilà, à votre tour, exposés à gâcher votre vie, à compromettre votre bonheur présent et futur. Les

questions essentielles et les plus pratiques de toutes, qui se posent à chaque individu traversant ce monde, se dressent ou vont se dresser devant vous et vous allez vivre des années décisives. Voyez vous-mêmes, avec votre raison et votre foi, s'il est à propos de les gaspiller ou de les maculer lâchement, et de placer au principe de votre vie personnelle une cause d'amoindrissement indéfini.

C'est ensuite l'amour de notre France, laquelle va s'affaiblissant peu à peu, malgré ses brillants dehors. Permettez à quelqu'un qui, Dieu merci, se garde de tout parti-pris politique comme de la peste, de vous indiquer ce qu'il estime la principale cause de notre décadence menaçante.

Les institutions et les lois sont une des forces qui accélèrent ou retardent le progrès ou la ruine des nations. Elles importent dans la mesure même où elles modifient les âmes ou leur permettent de se modifier. Donnons des exemples. L'école primaire — telle qu'elle est constituée en ce moment — contribue à déchristianiser les jeunes Français, et débilite notre pays dans la proportion où les vertus chrétiennes sont nécessaires à la prospérité française. L'irresponsabilité des ministres, qui existe en fait, quoi qu'il en soit de la responsabilité théorique,

contrarie la bonne gestion des affaires, parce qu'elle n'ajoute pas, aux motifs de conscience, le supplément souvent utile de la crainte. L'obligation pour les ministres de consumer le plus clair de leurs journées aux longs débats du Parlement s'oppose à une administration sérieuse, car il ne leur reste plus le temps ni les forces de prendre une connaissance détaillée des affaires ; leur mutation trop fréquente met de toute évidence un obstacle, non pas invincible, mais réel cependant, à la continuité des desseins. L'obligation pour tous les jeunes gens de séjourner à la caserne, si elle est requise pour notre sûreté et capable, du reste, d'imprimer un sentiment de la discipline et chez plusieurs un heureux patriotisme, est pourtant une des causes les plus actives de démoralisation, et, à ce titre, si notre armée protège la France, par une autre conséquence, elle la tue. Cette poignée de cas, dont il ne serait qu'un jeu d'allonger la liste, montrent l'influence réelle des institutions sur la valeur morale et par suite la valeur matérielle d'un peuple.

Mais qui osera soutenir, comme l'ont fait la plupart des théoriciens du XVIIIe siècle, qu'elles en sont la seule ou la principale cause? Les institutions de la France et ses lois étaient tout autres avant 1789, et cependant sous Louis XV

et sous Louis XVI la France pourrissait et, somme toute, déclinait. La révocation de l'Edit de Nantes semblait devoir extirper le protestantisme du sol français et, en réalité, l'esprit de libre examen et d'indocilité, qui fait le fond du Protestantisme, commença son invasion vers ce temps-là, et il est toujours allé grandissant sous les règnes suivants. Au siècle dernier, une demi-douzaine de régimes très divers se sont superposés l'un après l'autre à la France, et je ne sais si aucun d'entre eux l'a modifiée profondément.

En réalité, les institutions et les lois, sous peine d'être vite annulées ou tordues, ne sont que des résultantes; elles expriment l'idéal de la majorité des esprits et des cœurs, à un moment donné; sans quoi, elles restent, ou peu s'en faut, lettre morte. On ne change que très difficilement par décrets les états d'âme de ceux qui pensent et réfléchissent, c'est-à-dire de ceux qui sont des forces bonnes ou mauvaises. Peu à peu la neutralité scolaire, établie par les lois, s'est muée en hostilité contre la religion, parce que les esprits allaient sur cette pente. A présent, étant donné les opinions d'un grand nombre de Français, une loi d'esprit contraire, quoique très souhaitable, n'aurait certainement qu'une efficacité partielle. Autre cas et que

j'allègue uniquement à titre d'exemple, sans aucune appréciation : La constitution de 1875, faite pour un roi muni d'assez grands pouvoirs, est comme si elle n'était pas, parce que le personnel dominant du régime n'a pas l'esprit royaliste. Nos présidents (encore une fois, je constate un fait en faveur d'une thèse, je ne juge pas), soit parce qu'ils partagent la mentalité de leur entourage, soit peut-être parce qu'ils sentent l'impossibilité d'agir autrement, n'ont même pas la velléité d'user de la plupart de leurs prérogatives. Des droits énormes sur l'alcool n'empêchent pas les Français de s'alcooliser, et je ne sais, vu ce qu'est l'esprit général, si des lois analogues aux lois suisses sur l'absinthe, seraient efficaces chez nous. Quand les individus sont corrompus, les meilleures institutions se corrompent entre leurs mains, et quand ils sont bons, les institutions défectueuses se réforment. Ce qui importe souverainement, *c'est la valeur des personnes :* là est le nœud et le centre d'où partent toutes les élévations et tous les abaissements. Le sort d'un pays ne dépend pas premièrement de sa constitution ni des textes législatifs, mais du *cœur de ses enfants.* Ce que Montesquieu a écrit des Républiques [1] est juste,

1. Cf. *l'Esprit des Lois*, liv. III, chap. III. Ce chapitre très fécond et dont le sens, comme il est habituel aux textes

quoique peut-être à un degré moindre, des autres régimes ; leur base, à tous, pour qu'ils donnent de bons résultats, c'est la vertu des gouvernés et des gouvernants. Hors de là, on ne trouve, dans la contrainte extérieure comme dans les plus habiles lois, que des palliatifs capables tout juste d'empêcher provisoirement la ruine.

Des chancres rongent, devant vous, la face auguste de la France : les foyers se font déserts ; les classes se heurtent les unes contre les autres ; dans l'armée, selon des observateurs compétents, la discipline et l'endurance fléchissent ; dans le gouvernement, les injustices et le favoritisme se multiplient. On n'ose préciser davantage et peser du doigt sur des plaies vives. Si ces désordres s'étalent autour de nous, et si parfois même, comme le divorce, des lois les consacrent, c'est que le désordre est d'abord en nous. Nous tous, ou presque tous, nous sommes, quoique dans des proportions diverses, les pre-

de Montesquieu, n'apparaît pas tout entier au premier coup d'œil, prouve que Brunetière, dans son merveilleux chapitre sur l'erreur du XVIIIe siècle (Cf. *Sur les chemins de la croyance*, p. 67), a tort d'assimiler complètement l'auteur de l'*Esprit des Lois* aux Helvétius, Condorcet et autres sociologues d'alors. Montesquieu sait fort bien que les lois ne sont pas toutes-puissantes. Cf. un autre exemple, liv. XIX, chap. II.

miers et les grand coupables. Ne rejetons pas avec orgueil et paresse les responsabilités sur des circonstances extérieures, sur la défaite, sur des institutions mal combinées, sur des lois désastreuses. Ce sont là des causes, mais très secondaires ; la vraie, la principale, c'est notre épicurisme et notre peur, à nous presque tous, de l'effort moral. L'anarchie dans la société est la propagation hors de nous de notre anarchie intime. Celui qui ne recule pas devant la lutte courageuse contre soi-même qu'exige l'entier accomplissement du devoir, a seul le droit de ne pas se frapper la poitrine.

Qu'on nous change nos institutions et nos lois, les abus seront les mêmes le lendemain que la veille, tant que les cœurs, en nombre suffisant, ne seront pas changés. Les mêmes vices suppureront à travers les mailles du régime nouveau, et la France continuera de glisser vers la mort. Certes, je ne veux pas dire que plusieurs changements ne sont pas souhaitables et quelques-uns rigoureusement nécessaires ; mais il convient de n'y pas placer un espoir exagéré, car, les cœurs restant ce qu'ils sont, les résultats seraient petits et peu durables. Puis, on risque d'égarer des efforts, parfois avec une magnifique ardeur, dans une œuvre très accessoire, au détriment d'une autre qui est indispensable et de jour en

jour plus urgente. Les facteurs décisifs de l'histoire humaine privée ou sociale sont les cœurs et les esprits; eux améliorés, améliorent durablement le reste.

Le christianisme a opéré la plus profonde des révolutions; et comment? en changeant les cœurs individuels; quand les cœurs furent plus charitables, les esprits plus fiers et plus conscients du prix des âmes humaines, l'esclavage s'abolit et pareillement le despotisme avec les autres énormités antiques : par l'élévation insensible des invisibles sentiments, la société fut changée du tout au tout jusque dans sa figure extérieure. Cette méthode reste toujours bonne; on améliore peu les hommes par la contrainte, quoique, dans l'ordre social, une certaine quantité de contrainte soit nécessaire. L'essentiel qui doit être d'ailleurs le but même de la contrainte, quand on y a recours, c'est de gagner le dedans des hommes et, commençons, à l'exemple de tous les promoteurs, par nous gagner nous-mêmes. Je demande que nous portions, dans nos propres vices d'abord, le fer et le feu. Qui se corrige de sa haine, ou de son égoïsme, ou de sa cupidité, ou de son injustice, ou de sa dureté, ou de sa paresse, a plus fait pour le bien social que celui qui, gardant ses vices, a inondé le pays de ses réquisitoires, de

ses projets, ou a tenté un coup d'État ; et celui qui par ses exemples, par ses enseignements, ses conversations, ses œuvres, ou par ses prières cachées, préserve ou redresse une volonté, la plus humble et la plus insignifiante volonté, est un bon patriote en même temps qu'un chrétien charitable. Gagnons-nous nous-même au bien, puis cet autre, puis cet autre encore, et ainsi tant que nous respirerons. Ce travail patient, lent, ordinairement silencieux, sur nous et sur les autres, est le plus fécond de tous : rien ne le remplace ; car, c'est par lui que se rectifient et que s'élèvent les âmes et, mes chers amis, à mesure que vos yeux, plus experts, plus informés, plus lucides et purs de la fumée des théories et des intérêts, saisiront mieux les réalités, vous verrez que ce qui décide de la force ou de la faiblesse d'un pays, comme de la valeur d'une vie privée, c'est beaucoup moins la fatalité des circonstances ou l'ingéniosité des arrangements que le ressort ou l'intime lâcheté des volontés libres.

Un troisième amour, dont vous avez raison de vous faire gloire, vous presse de vivre moralement, c'est celui de l'Église catholique, mère et éducatrice des nations civilisées. Par elle et par elle seule, nous connaissons le sens de la vie présente et l'alternative redoutable qui nous attend.

Elle seule élève au-dessus de nos têtes et maintient d'un poignet ferme un idéal pur, séduisant, sublime, en même temps intelligible et sensé, qui nous est une raison de vivre et de bien vivre. Plus que jamais, cependant, elle est calomniée et son influence entravée. Les ennemis de Dieu savent qu'elle est la citadelle du bien et que dans son enceinte jaillissent les fontaines vivifiantes qui fortifient et divinisent les hommes ; aidés de la troupe de leurs dupes, avec de grandes clameurs ils se ruent contre elle ; la diminuer, c'est diminuer la vérité, la justice, la pureté ; l'abattre, ce serait les abattre. Ceux qui luttent contre elle au nom du progrès, de la lumière, de la culture sont des menteurs, ou des victimes d'un verbalisme vide. Cette certitude, jeunes amis, s'affermira dans votre esprit, à mesure que vous étudierez de plus près le rôle social de l'Église, et que vous sentirez plus nettement les invitations au mieux qu'elle prodigue à ses fils. Pour vous et pour elle, vous rejetterez toute connivence avec ses adversaires, en menant une guerre sans merci contre le mal dans votre propre cœur.

∴

Un homme d'œuvres avait, à grands frais et sans beaucoup de succès visibles, fondé et dirigé

un patronage ; à un critique qui lui disait : A quoi bon tant de peine? il répondit : « Me voilà sur la fin de ma vie; je saurai bientôt le résultat réel de mes efforts ; par tant de dépenses et d'heures en apparence perdues, n'aurais-je empêché qu'un seul péché mortel, je serai heureux. » Parole magnifique et qui rend un son tout à fait chrétien ! L'auteur de ce modeste livre n'a pas l'outrecuidance de se comparer à un homme aussi méritant, mais, lui aussi, il se dit, en posant la plume : « Ces pages n'atteindraient-elles qu'une demi-douzaine de jeunes gens, à qui elles inspireraient une haute idée de leur devoir moral, cela suffit, je ne regrette pas ma peine. »

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Etude théorique

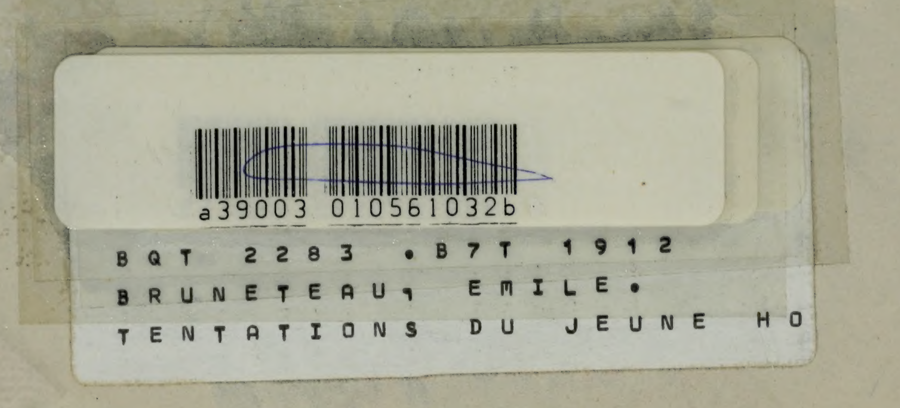
SECONDE PARTIE

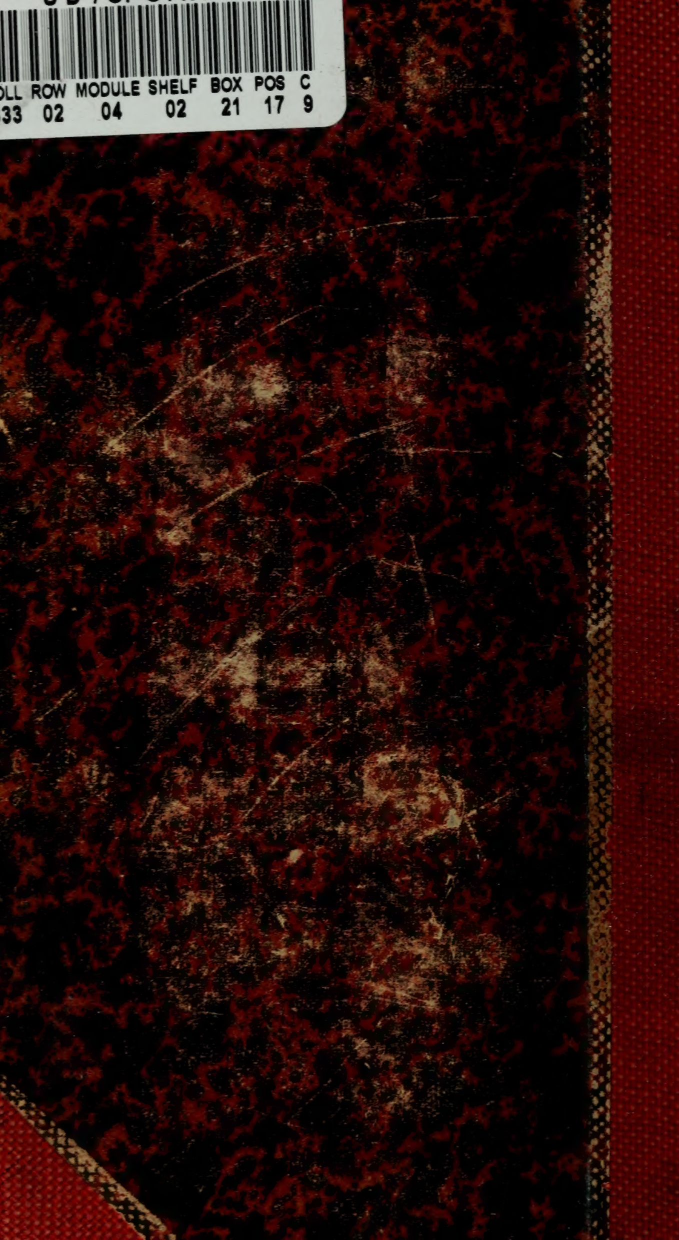
Etude pratique

DERNIÈRE CAUSERIE



Imprimerie E. AUBIN. — LIGUGÉ (Vienne).


a39003 010561032b
BQT 2283 .B7T 1912
BRUNETEAU, EMILE.
TENTATIONS DU JEUNE HO


OLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
33 02 04 02 21 17 9